

Bir Hakeim

François Broche



tempus

BIR HAKEIM

Pour en savoir plus
sur les Éditions Perrin
(catalogue, auteurs, titres,
extraits, salons, actualité...),
vous pouvez consulter notre site internet :
www.editions-perrin.fr

collection tempus

François BROCHE

BIR HAKEIM

(mai-juin 1942)

« La bataille qui réveilla les Français »

PERRIN

www.editions-perrin.fr

Secrétaire générale de la collection :
Marguerite de Marcillac

© Perrin, 2008
et 2012 pour la présente édition
ISBN : 978-2-262-03995-0

tempus est une collection des éditions Perrin.

*... d'au milieu de ces hommes levés,
on vit donc resurgir les géants oubliés.*

ARAGON, La Diane française

PROLOGUE

Le théâtre méditerranéen en 1941

On avait d'abord vu l'effondrement de la Pologne, anéantie par l'attaque allemande et par l'invasion soviétique. Puis la guerre s'était étendue au Danemark et à la Norvège que la Wehrmacht avait occupés au printemps 1940. La victoire éclair obtenue à l'Ouest entre le 10 mai et le 22 juin avait entraîné l'extension du conflit au théâtre méditerranéen. Mussolini, qui jusque-là s'était tenu à une prudente « non-belligérance », avait jugé, le 10 juin 1940, qu'il était temps d'engager l'Italie dans le conflit. L'échec essuyé par les troupes italiennes sur le front des Alpes l'avait empêché, lors de la conclusion de l'armistice signé à Rome le 24 juin, de satisfaire ses ambitions territoriales au détriment de la France, mais l'ampleur des victoires allemandes laissait augurer de nouveaux succès pour l'Axe, face à une Angleterre désormais seule à continuer la lutte.

A la fin de 1940, furent déclenchées l'agression contre la Grèce et l'offensive lancée depuis la Libye italienne en direction du Nil et du canal de Suez dont l'importance apparaissait alors vitale pour le maintien des communications impériales de la Grande-

Bretagne. Sur ces deux théâtres, les Italiens connurent rapidement des échecs qui entraînèrent l'intervention des forces allemandes en Yougoslavie et en Grèce au printemps de 1941, et en Libye dès le mois de février. La guerre livrée en Afrique devint dès lors l'un des épisodes majeurs du second conflit mondial, même si Hitler, qui avait donné à partir de juin 1941 la priorité au front de l'Est, ne mesurait pas encore toute l'importance de l'enjeu.

Revers italiens en Libye

Les états-majors français et britannique n'avaient pas prévu le scénario catastrophe de mai-juin 1940. Ils avaient au contraire imaginé, en cas d'entrée en guerre de Mussolini, deux offensives conjuguées contre la Libye. Une armée française concentrée en Tunisie s'emparerait de Tripoli, tandis que, depuis l'Égypte, le général Archibald Wavell, commandant en chef des forces terrestres britanniques au Moyen-Orient, prendrait pour objectif Benghazi. Cette double offensive permettrait d'envahir toute la Libye et d'y détruire les forces placées sous les ordres du maréchal Italo Balbo, gouverneur de l'ancien royaume senoussi. La très large supériorité dont disposaient les flottes alliées, basées à Mers el-Kébir, Gibraltar et Alexandrie, constituant un atout supplémentaire, Mussolini semblait condamné à la défensive. L'effondrement inattendu de la France, la neutralisation de l'Afrique du Nord et de la flotte française lui offrirent des perspectives nouvelles. L'Égypte sous contrôle britannique se trouvait désormais directement menacée par l'offensive italienne. Mais la situation ne se présentait pas de manière aussi favorable

que l'avait espéré Mussolini au lendemain de la défaite française. Les conditions de l'armistice franco-allemand conclu à Rethondes le 22 juin laissaient en effet Bizerte à la France, alors que le contrôle de ce port par les Italiens aurait permis la neutralisation de Malte et facilité les communications entre la « Botte » et le théâtre d'opérations libyen, les liaisons avec Tripoli se révélant, du fait du maintien de la présence anglaise à Malte, autrement aléatoires.

Le secteur sur lequel allaient s'affronter les forces de l'Axe et celles de l'Empire britannique correspondait à une bande côtière à peu près désertique qui séparait la vallée du Nil du Maghreb français. Pour l'Axe, il s'agissait de mettre la main sur l'Égypte et sur le canal de Suez afin de couper les lignes de communication britanniques et d'atteindre ensuite les régions pétrolières du Proche-Orient. À l'inverse, les Anglais voulaient absolument interdire à l'adversaire l'accès au canal de Suez et, à plus long terme, chasser d'Afrique du Nord les forces de l'Axe. Le déroulement des opérations était largement commandé par la nature du terrain et d'abord par son étendue : 1 850 kilomètres séparaient la frontière entre la Libye italienne et l'Égypte britannique de celle qui la séparait de la Tunisie française ; Tobrouk, qui sera l'un des enjeux principaux de la campagne d'Afrique, était à 550 kilomètres d'Alexandrie. Par la voie maritime, la Sicile se trouvait à 450 kilomètres de Tripoli, alors que les navires britanniques devaient parcourir 1 550 kilomètres entre Malte et Alexandrie, sous la menace des appareils de la Regia Aeronautica et de la Luftwaffe installées en Sicile et en Italie du Sud, puis en Crète – après la conquête de l'île par la Wehrmacht en mai 1941. L'intérieur des terres, totalement désertique, isolait la

bande côtière. Plus au sud, on trouvait des oasis, telles Mourzouk, à l'ouest, et, à l'est, Koufra. La Via Balbia en Libye, la route et la voie ferrée reliant Alexandrie à Sollum (frontière libyo-égyptienne) étaient, avec de nombreuses pistes utilisables par les véhicules à roues ou chenillés, des voies de communication très utiles. Outre la base britannique d'Alexandrie et la base italienne de Tripoli, par où arrivaient – depuis Malte, pour la première, depuis l'Italie pour la seconde – renforts et moyens, les adversaires se disputeront farouchement Benghazi et Tobrouk.

A l'été 1940, les forces britanniques comptaient en Egypte un peu moins de 40 000 hommes placés sous le commandement du général Henry Maitland Wilson et répartis entre la 7^e division blindée, la 4^e division indienne, deux brigades d'infanterie et la 6^e division d'infanterie australienne, l'ensemble constituant le 13^e corps d'armée. C'était ce dont disposait Wavell pour assurer la défense de la frontière avec la Libye italienne, maintenir l'ordre en Egypte – où l'on pouvait craindre le développement de l'agitation nationaliste – et garantir la sécurité du canal de Suez. Les forces italiennes étaient constituées d'effectifs quatre fois supérieurs : plus de 150 000 hommes regroupés en deux armées correspondant à la valeur de quatorze divisions. Réparties initialement entre la frontière tunisienne et la frontière égyptienne, ces forces seront progressivement regroupées vers l'est en vue de l'invasion de l'Egypte. Faute d'un parc automobile suffisant, le maréchal Graziani (successeur de Balbo tué dans un accident d'avion en juin 1940) n'engagea le combat qu'à partir du 9 septembre, en s'emparant de Sollum et en poussant ses forces jusqu'à Sidi Barrani qu'il prit le 16. Soucieux de maîtriser les impératifs logis-

tiques qui commanderont la réussite de la campagne, il fit une pause de douze semaines, consacrée à la construction d'une route et à l'installation du pipe-line garantissant l'approvisionnement en eau des troupes italiennes – l'artillerie des navires français de la « Force X »¹ ayant détruit le 12 juin 1940 les citernes d'eau douce installées à Bardia par le Génie italien.

Ces contraintes ne pouvant être surmontées avant le début de décembre, le déclenchement de la deuxième phase de l'offensive, cette fois contre Marsa Matrouh, fut fixé au 15 décembre. De tels délais n'avaient en rien compromis la victoire des troupes italiennes en Ethiopie cinq ans plus tôt, mais l'adversaire britannique, bien décidé à assurer la défense de la vallée du Nil, était autrement redoutable que les troupes dépeignées du négus. Graziani avait dangereusement dispersé ses forces dont les différents points d'appui étaient trop éloignés les uns des autres ; les réserves étaient concentrées loin du front et hors d'état de soutenir rapidement les unités présentes en première ligne, alors que la supériorité aérienne était incontestablement du côté britannique. Le 9 décembre, six jours avant la date retenue pour le déclenchement de la deuxième phase de l'offensive italienne, les Anglais créèrent la surprise en attaquant les forces italiennes. Les blindés britanniques lancèrent l'assaut au petit matin dans le secteur de Nibewia, après une longue progression nocturne. Ils avaient réalisé un large mouvement de débordement qui leur permit d'intervenir sur les arrières du groupement mécanisé du général Malletti. Faute de fossés antichars et en l'absence de champs de mines sur un terrain rocailleux impropre à la mise en place de ce type de défenses, toute résis-

tance italienne fut vaine et la mort héroïque de Malletti ne permit pas d'éviter le désastre.

Le point d'appui de Nibewia fut emporté en quelques heures ; en fin d'après-midi, la 2^e division d'infanterie (DI) libyque, composée de troupes indigènes, fut détruite à son tour par la 4^e DI indienne au moment où elle se portait au secours de Nibewia. La 1^{re} DI libyque fut également anéantie par la garnison anglaise de Marsa Matrouh. Il fallut ensuite pousser vers l'Ouest la division indienne pour reconquérir Sidi Barrani, avec l'appui d'une compagnie du Bataillon d'infanterie de Marine venu du Liban. Graziani fut contraint d'ordonner une retraite générale. La 63^e DI Cirene se dégagea dans de bonnes conditions, mais la 64^e DI Catanzaro fut accrochée par la 7^e division blindée (DB) britannique avant d'avoir atteint la ligne de repli correspondant à l'escarpement d'Halfaya et perdit plus de la moitié de ses moyens. Le général Wilson exploita rapidement ces premiers succès : il investit le 17 décembre Bardia, où quatre divisions italiennes s'étaient réfugiées. La garnison capitula le 5 janvier 1941, en livrant au vainqueur 40 000 prisonniers et 430 canons.

Le siège de Tobrouk entamé le 6 janvier aboutit à la reddition de la place, le 25. Les Anglais s'emparèrent ainsi de 30 000 prisonniers supplémentaires et de 300 canons. Exploitant sa victoire, Wilson lança, par le nord, la 6^e division australienne sur Derna et Benghazi et, par le sud, sa 7^e DB vers Sollum et El Agheila, au fond du golfe de Syrte. Benghazi tomba le 6 février, pendant que les Anglais détruisaient à Sollum les débris de la X^e armée italienne. Le désastre était accablant : 130 000 prisonniers, dont 22 généraux, 845 canons et près de 400 chars légers ou moyens perdus,

900 kilomètres concédés en deux mois à un adversaire puissant et mobile appuyé par une aviation maîtresse du ciel. Pour prix de leur victoire, les Anglais ne comptaient que 500 tués ou disparus et moins de 1500 blessés. La force motorisée constituée en Egypte avait écrasé une armée aux effectifs largement supérieurs, mais démunie en moyens blindés et privée d'entrée de jeu de sa seule unité mécanisée. Dès le 27 décembre 1940, dans une lettre adressée au Duce, Graziani constatait que « sur ce théâtre d'opérations une seule division cuirassée était plus puissante que toute une armée ». Le Duce avait été bien mal inspiré, au mois d'octobre précédent, quand il avait refusé l'appui d'une Panzer-division (division blindée) que lui proposaient les Allemands ; il attendra pourtant jusqu'au 4 janvier 1941 pour autoriser le passage en Afrique de la 132^e division blindée Ariete et de la 102^e division motorisée Trento.

L'Afrika Korps débarque (février 1941)

L'éloignement de ses bases de départ et les inquiétudes que suscitait la menace pesant sur les Balkans incitèrent Wavell à interrompre sa progression vers l'ouest. Dans le même temps, Hitler décida de porter secours à Mussolini qui, des montagnes grecques au désert libyque, ne faisait qu'accumuler les revers, aggravés par le bombardement du port militaire de Tarente par les Anglais et – quelques mois plus tard, le 27 mars 1941 – par la défaite infligée par la Royal Navy aux bâtiments italiens au large du cap Matapan, pointe extrême du Péloponnèse. Le 6 février 1941, le Führer confie donc au général Erwin Rommel, com-

mandant la 7^e Panzerdivision pendant la campagne de France, le commandement d'un corps expéditionnaire allemand, l'Afrika Korps, composé de la 5^e division légère (DL) et de la 15^e division blindée, que suivront un peu plus tard les 90^e et 164^e divisions motorisées. A partir de février 1941, ces unités commencèrent à débarquer à Tripoli, où Rommel arriva le 12. L'intervention allemande se traduisit aussi par l'engagement du 10^e corps aérien du général Geissler, déployé depuis trois mois sur les aérodromes de Sicile et d'Italie du Sud.

Chargé du commandement des forces motorisées germano-italiennes en mars 1941, Rommel disposait des premiers échelons de son armée, c'est-à-dire des éléments de la 5^e DL, dont un régiment à 120 chars modernes, et de la DB italienne Ariete, équipée de 80 chars vétustes. Un corps d'armée italien à deux divisions fut laissé sur la défensive devant Tripoli, alors qu'un régiment isolé était au contact des Britanniques dans la région du golfe de Syrte. Privé des unités en route pour la Grèce, Wavell ne disposait plus que d'une brigade blindée, de la 9^e DI australienne et d'une brigade indienne, le tout placé sous le commandement du général Neame, qui n'avait aucune expérience de la guerre du désert.

Contre l'avis du général Gariboldi, remplaçant Graziani (rappelé en Italie pour raisons de santé), Rommel attaqua le 24 mars en bénéficiant de la supériorité aérienne et en engageant des chars Mark IV supérieurs aux blindés britanniques. Les Allemands de la 5^e DL s'emparèrent, dès le 24, d'El Agheila, puis d'Agedabia le 2 avril. Les Anglais évacuèrent Benghazi le lendemain et la ville fut occupée par l'avant-garde de Rommel le 5. Utilisant les divisions Brescia et Pavia pour

occuper le terrain conquis, Rommel engagea sa 5^e DL et la division Ariete pour manœuvrer et devancer les Britanniques en retraite. Le 8 avril, la 9^e DI australienne, qui s'était repliée en suivant la côte, parvint à Tobrouk, mais deux régiments indiens et ce qui restait de la brigade blindée seront détruits à Mechili et à Derna ; les généraux Neame, O'Connor, Gambier-Parry et Carton de Wiart seront faits prisonniers.

Le succès allemand fut foudroyant. Cependant, Rommel connut un premier échec dès le lendemain, en essayant d'enlever Tobrouk dans la foulée. L'intervention de la 102^e DM Trento – qui portait à quatre le nombre des grandes unités dont disposait désormais Rommel – ne permit pas d'enlever Tobrouk, défendue par la 9^e DI australienne, renforcée d'éléments de la 7^e DB britannique venus par mer. Poussant vers l'est, Rommel s'empara, le 12 avril, de Bardia. De furieux combats furent livrés pour le contrôle des cols d'Halfaya et de Sollum, repris le 15 mai par une contre-attaque britannique mais contrôlés à nouveau par les Allemands le 26. Alors que les efforts des forces de l'Axe se concentraient sur le siège de Tobrouk, Wavell n'entendait pas rester inactif. Il avait récupéré, après l'échec subi par les Britanniques en Grèce la 4^e DI indienne et réarmé sa 7^e DB au moyen des 200 chars arrivés à Alexandrie. Le nouveau chef du 13^e corps d'armée fut chargé de monter l'opération « Battle Axe » visant à débloquer Tobrouk. L'action débuta le 15 juin. Les Anglais s'emparèrent de Capuzzo, mais échouèrent dans leurs tentatives contre Halfaya. La contre-attaque lancée le 17 juin par Rommel déborda la gauche de la 7^e DB britannique. Menacée d'encerclement, celle-ci dut décrocher après avoir perdu 87 chars, alors que l'Afrika Korps n'en laissait que 25 sur le terrain.

Si l'on se rappelle qu'en ce printemps de 1941 l'Allemagne avait envahi la Yougoslavie et la Grèce, que les parachutistes des généraux Student et von der Heydt s'étaient emparés de la Crète et que l'Irak était en train de se révolter contre la domination anglaise, on mesure l'importance de la résistance de Tobrouk et des limites fixées par les impératifs logistiques à la poursuite de l'offensive allemande en direction du Nil et d'Alexandrie. Mais, comme les Anglais quelques mois plus tôt, Rommel était arrivé au bout de ses possibilités. Les forces de l'Axe durent d'abord établir des bases d'opérations suffisamment approvisionnées en vivres, en eau, en carburant, en pièces de rechange et en munitions avant de réaliser un nouveau bond en avant. Aucune action de grande envergure ne fut donc engagée entre juin et novembre 1941, les responsables de chacun des deux camps se préoccupant en priorité de leurs renforcements, conditionnés par la sécurité des communications maritimes – aléatoire pour les Germano-Italiens entre l'Italie et Tripoli, plus grande mais liée à des délais très longs pour les Britanniques, qui privilégiaient la route du cap de Bonne-Espérance de préférence à celle, trop exposée, reliant Malte à Alexandrie. Churchill pressait le général Auchinleck, qui avait succédé à Wavell en juillet 1941, de prendre l'offensive. Mais, prudent, Auchinleck ne voulait engager la lutte qu'après avoir réuni des moyens suffisants.

Rommel attendait, lui aussi, des renforts pour pouvoir en finir avec Tobrouk. Comme Graziani l'année précédente, il sera devancé par l'attaque anglaise du général Alan Cunningham, placé par Auchinleck à la tête de la VIII^e armée britannique. Quand la bataille s'engagea, le 18 novembre 1941, la supériorité aérienne était du côté britannique, et il en allait de même du

nombre des blindés engagés, mais la qualité des chars allemands restait très supérieure. Auchinleck et Cunningham n'en étaient pas moins convaincus qu'ils pouvaient infliger une défaite complète aux forces germano-italiennes. D'abord surpris, Rommel réagit très vite. Dès le 19 novembre, la 22^e brigade blindée britannique fut prise à partie par la division italienne Ariete à Bir el-Gobi. Au cours des journées suivantes, les attaques lancées depuis Tobrouk sauvèrent les troupes britanniques d'une destruction totale. Les raids ordonnés par Rommel le 24 novembre sur les arrières alliés désorganisèrent sérieusement le dispositif britannique et Auchinleck dut écarter en cours d'action Cunningham, remplacé par Neil Ritchie. Dans la soirée du 23, Sidi Rezegh était perdue par les Sud-Africains et la 7^e DB déplorait la perte de 200 chars. Le 27, après une nouvelle action de Rommel sur les arrières ennemis, la bataille se conclut pour les Anglais par la perte de 814 chars. Proches de leurs bases égyptiennes, ils purent cependant combler rapidement les brèches et rééquiper leurs unités. Conscient du caractère aventureux de sa position, Rommel préféra alors décrocher en laissant la division italienne Savona défendre Bardia et Halfaya contre la 2^e DI sud-africaine. Le 25 décembre, les avant-gardes de Ritchie reprirent Benghazi, mais les forces germano-italiennes retraitsèrent vers El Agheila, sans être sérieusement inquiétées par la VIII^e armée. Après une résistance de plusieurs semaines, Halfaya tomba le 18 janvier 1942. Les Germano-Italiens perdirent ainsi 32 000 prisonniers, mais l'entrée en lice de deux nouvelles divisions italiennes compensèrent ces pertes.

Avant de poursuivre leur progression vers l'ouest, les Britanniques durent livrer une nouvelle bataille à

hauteur d'El Agheila, à 800 kilomètres de leurs bases, ce qui imposait d'importants préparatifs à une armée qui avait perdu, au cours des semaines précédentes, 10 000 tués ou blessés, 12 000 prisonniers et plus de 1 600 chars et véhicules de combat. L'entrée en guerre du Japon (7 décembre 1941) et les besoins du nouveau front extrême-oriental, combinés avec les lourdes pertes subies par la Royal Navy en Méditerranée limitaient les possibilités britanniques en Libye. En outre, l'intervention dans la bataille, à partir de la fin novembre 1941, du 2^e corps aérien du maréchal Kesselring – chargé du commandement de toutes les forces allemandes déployées au sud de l'Europe – permit de sécuriser à peu près complètement les transports germano-italiens vers Tripoli (ils ne subirent aucune perte en janvier 1942).

Dès la fin de janvier 1942, les forces de l'Axe furent recomplétées et Rommel reprit l'initiative. Le 22, il s'empara d'Agedabia, après avoir balayé la 22^e brigade blindée britannique. Le 23, il attaqua à revers la 1^{re} DB britannique tout nouvellement engagée et la tailla en pièces. Le 27, à hauteur de Benghazi, il infligea des pertes très lourdes à la 4^e DI indienne. Au début de février, la situation apparaissait de nouveau stabilisée, sur la ligne Gazala-Bir Hakeim, à plus de 500 kilomètres de la position d'El Agheila. C'était un nouvel échec pour les Britanniques, dont le 13^e corps d'armée avait perdu, en deux semaines de combat, 377 engins blindés, 192 pièces d'artillerie, plus de 1 200 véhicules et plusieurs milliers de tués et de prisonniers. De février à mai, Rommel rapprocha des limites atteintes par ses blindés les grandes unités d'infanterie demeurées à l'arrière, selon les ordres prudents du haut commandement italien. Churchill mesurait bien l'urgence

du danger, mais l'acheminement de nouveaux renforts, des chars lourds américains Grant et des canons antichars exigeait des délais importants alors que la supériorité aérienne était repassée du côté de l'Axe.

Ce fut dans ces conditions, a priori très difficiles pour les Britanniques, que se déclenchera, dans la soirée du 26 mai 1942, la grande offensive au cours de laquelle le nom de Bir Hakeim entrera dans l'Histoire.

Entrée en scène des Français Libres

Le 31 décembre 1941, huit jours après le ralliement de Saint-Pierre-et-Miquelon, le général de Gaulle exposait à la BBC les lignes directrices de son action : « Nous entendons refaire dans la guerre pour la France et pour la liberté du monde l'unité nationale rompue par l'invasion et par la trahison. Nous prétendons libérer de l'ennemi ou des traîtres qui le servent tous les territoires et tous les citoyens français. Nous visons à remettre en ligne, côte à côte avec nos chers et braves alliés et pour faire triompher la même cause, toutes les forces matérielles, spirituelles, morales, de la patrie et de l'Empire. » L'exécution de ce plan était en bonne voie : cinq territoires d'Afrique équatoriale, les deux Etats du Levant, l'Inde française, les archipels du Pacifique avaient tour à tour été libérés et connaissaient à nouveau « le règne des lois et la douceur de la liberté ». Ces morceaux d'Empire rassemblés permettaient à la France de se faire à nouveau entendre. En outre, les forces françaises libres, certes modestes et dispersées, commençaient à former un tout cohérent, qui ne cessait de se consolider. Cinquante mille hommes pour les trois armes – combattaient en Afrique et en Orient. L'armée

de terre comptait deux brigades (ou divisions légères) d'infanterie au Levant. L'armée de l'air (FAFL) était composée de deux groupes au Levant – l'un de chasse (« Alsace »), l'autre de bombardement (« Lorraine »), d'un groupe de bombardement au Tchad (« Bretagne ») et d'un groupe de chasse en Angleterre (« Ile-de-France »), à quoi il fallait ajouter la 1^{re} compagnie de chasseurs-parachutistes, qui s'entraînait au Levant. La marine (FNFL) rassemblait vingt bâtiments en Angleterre, trois au Levant, deux en Afrique noire, un en Nouvelle-Calédonie et le sous-marin *Surcouf* au Canada.

La prise de Koufra par la colonne Leclerc (1^{er} mars 1941) avait fait sauter un verrou stratégique entre la Cyrénaïque et l'Égypte. Revenu au Tchad, Leclerc se tournait aussitôt vers son prochain théâtre d'opérations : le Fezzan, territoire grand comme la moitié de la France, voie de passage naturelle entre Tripoli et Fort-Lamy. L'opération contre Koufra avait affirmé la volonté de combat des Français Libres. Dans la foulée, la conquête du Fezzan était une nécessité, imposée par l'avancée des Britanniques en Tripolitaine, à la fin de 1941. Elle sera rendue encore plus nécessaire par la contre-offensive de Rommel, au début de 1942. Le va-et-vient de la colonne française en février sera une complète réussite : « Général Leclerc, vous et vos glorieuses troupes, êtes la fierté de la France », dira de Gaulle le 17 mars 1942.

Depuis dix-huit mois, la France avait eu d'autres motifs de fierté.

Le 1^{er} bataillon d'infanterie de marine (BIM) faisait partie du 24^e régiment d'infanterie coloniale (RIC) au Levant. Détaché à Chypre, commandé par le capitaine Jean Lorotte de Banes, il s'était rallié dès juillet 1940 à la France Libre. Il avait retrouvé peu après en Égypte

la 3^e compagnie du 24^e RIC, commandée par le capitaine Raphaël Folliot, et un escadron de spahis à cheval, commandé par le capitaine Paul Jourdier. En septembre 1940, il avait été intégré dans la 7^e DB britannique, qui se préparait à défendre l'Égypte contre l'armée Graziani. En décembre 1940, le 1^{er} BIM s'était illustré contre les Italiens à Sidi Barrani : « Je crois bien que le canon de Sidi Barrani, avait déclaré de Gaulle le 16 décembre, en faisant tressaillir d'espoir la patrie écrasée, a mis au comble du désarroi les collaborateurs de l'ennemi à Vichy. » Le mois suivant, le bataillon avait pris part à la prise de Tobrouk par les troupes britanniques, en enlevant cinq blockhaus et en faisant 850 prisonniers.

Ces premiers succès en Libye avaient incité les Anglais à pousser leur avantage en Afrique orientale. Le 19 janvier 1941, une grande offensive fut lancée contre l'Empire italien d'Éthiopie, défendu par une armée de 300 000 hommes – dont, il est vrai, les deux tiers étaient des Africains (Askaris), considérés comme peu sûrs par le gouvernement de Rome. De Gaulle avait souhaité qu'un « premier échelon » prenne part à cette opération. A Brazzaville, le 22 octobre 1940, il avait décidé la création d'une Brigade française d'Orient (BFO), placée sous les ordres du colonel Raoul Magrin-Vernerey (plus connu sous le pseudonyme de Monclar) et destinée à être mise à la disposition du général Wavell, alors commandant en chef britannique au Moyen-Orient. La BFO comprenait un bataillon de Légion, issu de la 13^e demi-brigade évacuée à Narvik, et trois bataillons de marche, constitués au Congo (BM1), en Oubangui-Chari (BM2) et au Tchad (BM3).

Le 15 février 1941, emmené par le commandant Pierre Garbay, le BM3 avait relevé une unité anglaise

devant le fort Kub-Kub qui était tombé huit jours plus tard. Cette première victoire avait ouvert aux troupes alliées la route de Keren, occupée le 28 mars par la BFO : « Jamais dans leur histoire les Français n'ont combattu avec plus d'élan », avait assuré de Gaulle au Caire, le 2 avril. Les hommes de Monclar avaient ensuite encerclé et pris le grand port érythréen de Massaoua. Le 10 avril, le général William Platt, commandant les forces britanniques en Ethiopie, avait passé en revue et félicité la BFO. La campagne d'Erythrée s'était soldée par trois victoires. Les Français Libres avaient fait leurs preuves sur un terrain difficile, ils avaient conquis la confiance des Britanniques, ils pouvaient espérer être bientôt engagés à leurs côtés contre les forces de l'Axe au Moyen-Orient.

La BFO avait été dissoute dès la fin de la campagne d'Erythrée (mai 1941) et toutes les unités qui la composaient envoyées en Palestine, au camp de Qastina, à bord du transport de troupes *Président-Doumer*. Elles y avaient retrouvé trois autres unités : le BM2 du commandant Robert de Roux, le 1^{er} régiment de fusiliers-marins du capitaine de corvette Robert Détroiyat et la 1^{re} compagnie de chars de combat du lieutenant Jean Volvey. L'ensemble de ces troupes, placées sous le commandement du général de division Paul Legentilhomme, ancien commandant des troupes françaises de la Côte des Somalis et, depuis le 1^{er} janvier 1941, commandant les FFL du Soudan et d'Erythrée, avait été passé en revue par le général de Gaulle le 26 mai 1941. Entre-temps, les projets de mainmise de l'Axe sur le Levant français s'étaient précisés. L'effondrement des armées yougoslaves et grecques donnaient en effet à penser que l'ennemi ne tarderait pas à s'assurer le contrôle de la Syrie et du Liban, adminis-

trés par le général Henri Dentz, fidèle à Vichy. De Brazzaville, de Gaulle avait, en conséquence, ordonné au général Georges Catroux, représentant de la France Libre au Moyen-Orient, de prévoir d'engager les FFL contre le futur agresseur. La signature des « protocoles de Paris » entre Vichy et Berlin, le 21 mai, mettant à la disposition de la Luftwaffe les aérodromes syriens, rendait inévitable l'intervention alliée. Les Anglais avaient en outre une autre bonne raison de ne pas temporiser : l'insurrection pro-allemande de Rachid Ali en Irak, au début d'avril, menaçait directement leurs intérêts essentiels dans la région. La chute de Rachid Ali (31 mai), le retrait de Syrie des avions allemands et italiens et l'opposition du général Weygand, délégué de Vichy en Afrique du Nord, aux « protocoles de Paris » n'y pouvaient rien changer. Le 25 mai, le plan « Exporter » (invasion de la Syrie et du Liban par les troupes anglo-françaises libres) était prêt.

A Qastina (Palestine), le lendemain, de Gaulle avait été favorablement impressionné par le bon état matériel et moral des troupes françaises libres : « En prenant contact avec les officiers et les hommes, écrira-t-il, je constatai qu'ils étaient tout à fait dans le même esprit que moi : chagrin et dégoût d'avoir à combattre des Français, indignation à l'égard de Vichy qui dévoyait la discipline des troupes, conviction qu'il fallait marcher, s'assurer du Levant et le tourner contre l'ennemi » (*Mémoires de guerre*). Il avait, à cette occasion, remis les premières croix de la Libération, gagnées en Libye et en Erythrée : Catroux, Legentilhomme, Folliot avaient, entre autres, été décorés sur le front de ce qu'à partir de ce jour-là on appela « la Division ». Il ne s'agissait certes pas d'une division de type classique – comprenant, sur le modèle des divisions de

la campagne de France, 15 000 hommes et trois régiments d'infanterie – mais d'une division « légère », ou encore d'une brigade². Ce fut ce jour-là que de Gaulle annonça à la nouvelle 1^{re} division légère française libre (1^{re} DLFL) qu'elle serait bientôt engagée contre les forces françaises de Syrie, complices de l'entreprise allemande en Syrie et au Liban. Il avait ajouté :

— Je n'oblige personne à se battre contre des Français dans de telles conditions et je laisse à vos consciences le soin de décider. Un choix très pénible s'impose à nous. Réfléchissez et dites-moi votre décision.

Seuls quelques hommes avaient quitté les rangs – dont le colonel Monclar, commandant la demi-brigade de Légion étrangère (DBLE), aussitôt remplacé par le commandant Dimitri Amilakvari, chef du 1^{er} bataillon de Légion étrangère (BLE). Plusieurs officiers furent troublés : ainsi le capitaine Bernard Saint Hillier, qui avait un cousin germain « de l'autre côté » et n'envisageait pas de gaieté de cœur de se battre contre lui – et l'on verra, sur le terrain, les légionnaires des deux camps s'abstenir ouvertement de s'entre-tuer. De Gaulle avait pris acte de ces réserves. Elles ne l'avaient pas dissuadé de mettre son plan à exécution : l'avenir de la France Libre était en jeu. Contrairement aux espoirs secrets de beaucoup, la campagne de Syrie ne fut pas un simple baroud d'honneur : 164 tués du côté français libre, un millier du côté vichyste. La France Libre prenait pied au Levant, contre le gré de l'allié britannique (qui avait récupéré l'Irak et aurait voulu s'assurer de la Syrie et du Levant). Mais, contrairement à ses espoirs affichés, de Gaulle ne voyait venir à lui qu'un petit nombre d'officiers et de soldats de l'ancienne armée du Levant : 6 000 hommes environ, sur 37 000 : « C'est le cœur étreint, confiera-t-il, que

je regardais en rade les navires de transport que Vichy avait expédiés et les voyais, une fois remplis, disparaître sur la mer, emportant avec eux une des chances de la France » (*Mémoires de guerre*).

Du moins l'apport des ralliés et aussi l'arrivée du bataillon (600 hommes) formé en Océanie et en Nouvelle-Calédonie par le commandant Félix Broche avaient augmenté les effectifs de la DLFL – officiellement dissoute le 20 août 1941 – et permis de remplacer celle-ci par deux brigades indépendantes – une troisième étant en cours de formation. L'ensemble étant placé sous le commandement du général Edgard de Larminat, jusqu'alors haut commissaire pour l'Afrique française libre, puis adjoint de Catroux, commandant en chef des Forces Françaises Libres au Moyen-Orient. La 1^{re} DLFL était confiée au général Pierre Koenig, jusqu'alors chef d'état-major de la brigade ; la 2^e DLFL, au colonel Alfred Cazaud. Le 26 août, avec une certaine fierté – mais non sans quelque exagération – de Gaulle avait déclaré à la radio de Brazzaville :

« Nous assurons à la nation que, sur les quarante navires de guerre commandés par Muselier³, comme sur les 100 navires de commerce français qui naviguent pour la guerre, parmi les 2 000 aviateurs qu'organise Valin⁴, comme chez les 60 000 soldats que mènent nos jeunes généraux, il n'y a qu'un rêve et qu'une volonté : la libération de la France. »

Avant de quitter le Caire pour Brazzaville, il avait mis à la disposition du général Auchinleck, qui venait de remplacer Wavell, les deux brigades : « Pourvu que ce soit pour combattre », avait-il ajouté. « Rommel fera certainement ce qu'il faut pour que j'en trouve l'occasion », avait répondu le nouveau commandant en chef britannique au Moyen-Orient.

PREMIER ACTE

(26-27 mai 1942)

Les Français en Egypte

Le 7 octobre 1941, de Gaulle adresse au général Hastings Ismay, chef d'état-major du cabinet de guerre britannique, une « Note au sujet de la participation française à une éventuelle offensive en Libye ». Après avoir souligné l'importance de la liquidation de cette tête de pont de l'Axe en Afrique, il expose les raisons militantes pour « une participation aussi large que possible des FFL à la campagne de Libye ». Les affaires de Koufra et d'Erythrée ont eu un certain retentissement en France parce que des forces françaises y ont pris part ; il est important, dans la situation où se trouve la France, que ces forces continuent à affronter directement l'ennemi : « L'impression produite sur l'Afrique du Nord et l'Afrique occidentale française par l'arrivée des Alliés victorieux – Français compris – à Tripoli, à Ghadamès et à Ghât, pourrait avoir des conséquences incalculables », conclut-il. Le même jour, il confirme à Auchinleck, le commandant en chef des forces terrestres britanniques au Moyen-Orient, qu'il souhaite, « autant qu'un homme puisse souhaiter quelque chose », que les Français soient associés aux opérations contre les forces de l'Axe en Libye et, qu'en ce cas, le

groupement Larminat soit placé sous commandement britannique, tandis que la colonne Leclerc s'élancera sur le Fezzan.

La réponse se fait attendre. A la fin de novembre, le groupe de bombardement Lorraine, commandé par le colonel Corniglion-Molinier, participe brillamment à la campagne de Libye : en huit jours, il accomplit 33 missions et largue 15 tonnes de bombes. Au cours d'une mission au sud de Tobrouk, il attaque une colonne d'une centaine de chars allemands et en détruit une trentaine. Le commandement anglais apprécie vivement ce « *splendid work* »... Ismay répond pourtant que la proposition française arrive trop tard, que les préparatifs de l'offensive sont déjà bouclés. Le haut commandement du Caire estime en outre que les FFL de Syrie sont trop dispersées à travers le pays, qu'elles n'ont pas reçu l'entraînement nécessaire, qu'elles ne seront pas prêtes en temps voulu pour les opérations en Cyrénaïque et pour celles qui suivront. Cette fin de non-recevoir s'accompagne de l'assurance qu'Auchinleck saisira la première occasion pour faire combattre les Français Libres côte à côte avec leurs camarades britanniques. De Gaulle est déçu. Il comprend qu'Auchinleck désire vaincre seul Rommel, mais il ne se résigne pas à accepter que les FFL demeurent inactives alors que la bataille de Libye s'annonce décisive, au moment même où les Allemands sont en difficulté à l'est¹.

Le 7 décembre, Churchill prend enfin une décision qui apaise la mauvaise humeur de son « cher général de Gaulle » : « Je viens d'être informé par le général Auchinleck, lui écrit-il, qu'il serait très désireux d'employer immédiatement une brigade française libre dans les opérations en Cyrénaïque. Je sais que cela

concorde avec vos désirs². » De Gaulle donne aussitôt à Catroux les instructions nécessaires : « Il faut que nous nous engagions dans une grande unité groupée, ou bien rien », prescrit-il. Il ne souhaite pas, en effet, que les Anglais fassent appel à des éléments séparés qui seraient noyés dans la VIII^e armée. Quelques jours plus tard, il envoie à Moscou le général Ernest Petit, chargé de préparer la réception d'un corps expéditionnaire français. Son objectif est de diriger la première brigade sur la Libye et la seconde sur le front de l'est, au plus tard le 15 mars 1942, sauf, précise-t-il à Ismay, « dans l'hypothèse où, avant cette date, la présence de ces troupes apparaîtrait comme préférable en Afrique du Nord » (c'est-à-dire en Libye).

Le 31 décembre 1941, la 1^{re} BFL quitte la Palestine pour passer en Egypte. Après avoir franchi le canal de Suez à Ismaïlia, Kœnig et ses hommes campent au pied des Pyramides et pénètrent dans le désert non loin de Damiette – que Saint Louis avait arrachée aux musulmans en 1249 et où le général Kléber l'avait emporté sur les Turcs cinq cent cinquante ans plus tard. Mais les Français Libres sont moins sensibles au poids de l'histoire³ qu'à l'émotion qui les submerge au moment où ils montent vers le front pour combattre les Allemands. Ils se rassemblent d'abord à Daba, une grande base britannique à 200 kilomètres d'Alexandrie. Là, ils se forment aux difficultés de la navigation dans le désert et de la cohabitation avec les Anglais. « Les Britanniques apportaient à toute chose un sérieux parfois déconcertant auquel nous nous accoutumâmes par la suite, mais qui, pour l'instant, ne manquait pas de nous étonner, écrit Kœnig. Nouveaux venus, croyaient-ils, dans un théâtre d'opérations principal constitué par "leur" désert, ils estimaient avec

une sincérité désarmante que nous avions tout à apprendre. Il leur appartenait de nous guider par la main, comme on ferait pour des enfants⁴. » D'abord mortifiés d'être pris pour des élèves à qui il fallait tout inculquer, les Français Libres reconnaîtront ensuite que tout ce qu'ils avaient appris à Daba était loin d'être inutile.

Dans les premiers jours de janvier 1942, l'Afrika Korps fait retraite vers la Tripolitaine et la VIII^e armée se prépare à la poursuite. « Après la contre-offensive qui, au début de 1942, nous avait fait reprendre la Cyrénaïque, écrit Rommel, nous eûmes de très sérieuses difficultés d'approvisionnement. Mis à part le peu d'intérêt accordé au front d'Afrique par le haut commandement allemand, la responsabilité en incombait à la mollesse avec laquelle les Italiens menaient les opérations sur mer, alors que la marine britannique était extrêmement active et la RAF également fort gênante⁵. » Le 13 janvier, l'ordre de départ parvint au QG de la brigade française. Le grand jour était arrivé ! Les Français Libres allaient, à leur tour, participer à la défaite des troupes allemandes. L'espoir tourna court le soir même. Il fallut commencer par déloger les garnisons abandonnées par Rommel en trois points de la frontière égypto-libyenne : Sollum, Bardia et surtout Hal-faya. Elles capitulèrent en quelques jours, sans combat : « En voyant les cortèges de prisonniers allemands qu'elles avaient aidé à prendre, écrit de Gaulle, nos troupes étaient comme secouées d'une commotion électrique. C'est très allègrement qu'elles prirent la direction de l'ouest » (*Mémoires de guerre*). Deux jours plus tard, Rommel lança une contre-offensive contre les positions avancées de la VIII^e armée, contrainte à une retraite précipitée, avant de reprendre Agedabia dès le

lendemain. Le 29 janvier, il réoccupa Benghazi : « En dix-sept jours, écrit l'historien allemand Paul Carell, Rommel avait reconquis presque tout le terrain qu'il avait perdu en cinq semaines de combats acharnés. Mais ses forces étaient insuffisantes pour entreprendre un nouveau siège de Tobrouk⁶. »

Les Anglais se replièrent sur une ligne Gazala-Bir Hakeim – un petit poste perdu et d'ailleurs depuis longtemps inoccupé, à 70 kilomètres au sud de Tobrouk. Sur cette ligne, le 5 février, Auchinleck ordonna à Ritchie d'arrêter la retraite de la VIII^e armée. La 1^{re} brigade française libre, qui s'était vu attribuer la position d'Alem Hamza, y passera dix jours, occupé à aménager le terrain, à préparer des emplacements de combats et aussi à sillonner le désert à la rencontre de patrouilles ennemies. Après la chute d'Halfaya, la brigade pénétra en Libye et occupa la position de Mechili. Le déplacement s'effectua dans un vent de sable particulièrement dense et opaque ; sur cette piste principale est-ouest, le nombre de camions était tel qu'il avait transformé le sable en poussière. En regardant à travers le pare-brise, on n'apercevait pas le capot du moteur. Beaucoup de véhicules s'égarèrent ; beaucoup d'unités auront des difficultés à se regrouper. Alors que les Français pensaient poursuivre l'avance vers Benghazi, non seulement la brigade ne demeura pas à Mechili, mais elle reçut l'ordre de reculer sur une ligne de défense plus en arrière, qui partait de Ghazala, vers le sud. On lui affecta le secteur d'Alem Hamza.

Les hommes de la brigade

Dès qu'il a pris officiellement le commandement de la 1^{re} brigade française libre (1^{re} BFL), ou « division légère française libre » (1^{re} DLFL), le général Koenig a choisi ses subordonnés, pour la plupart des anciens de la campagne de Norvège. A la tête des deux groupements (ou brigades) composant la nouvelle unité, il a placé le commandant Amilakvari, héritier d'une lignée de princes géorgiens, chef du 1^{er} groupement (ou « brigade de Légion »), et le commandant Robert de Roux, chef du 2^d groupement (ou « brigade coloniale »). Le 1^{er} groupement comprend deux bataillons de Légion : le 2^e BLE (commandant René Babonneau) et le 3^e BLE (commandant René Puchois) ; le 2^d groupement comprend principalement le BM2 (commandant Henri Amiel, successeur du colonel de Roux) et le BP1 ou « bataillon du Pacifique » (commandant Félix Broche). En outre, de nombreuses unités seront incorporées à la 1^{re} DLFL : le 1^{er} bataillon d'infanterie de marine ou 1^{er} BIM (commandant Jacques Savey), 1^{er} régiment d'artillerie coloniale ou 1^{er} RAC (commandant Jean-Claude Laurent-Champrosay), 1^{er} bataillon de fusiliers-marins ou 1^{er} BFM (capitaine de corvette Hubert Amyot d'Inville), 22^e compagnie nord-

africaine (capitaine Pierre Lequesne), 1^{re} compagnie anti-chars (capitaine Jacquin), 1^{re} compagnie de sapeurs-mineurs (capitaine Desmaisons), 1^{re} compagnie de transmissions (capitaine Renard), 101^e compagnie auto (capitaine Dulau), 1^{er} atelier lourd de réparations auto (capitaine Bell), Groupe d'exploitation n° 1 (capitaine de Guillebon), groupe sanitaire divisionnaire n° 1 (médecin-commandant Vignes), Ambulance chirurgicale légère (médecin-capitaine Guillon), hôpital de campagne Hadfield-Spears (médecin-commandant Fruchaud), services divers (matériels, parcs, trésor, poste, prévôté, justice militaire, aumônerie, centres d'instruction, etc.).

Lorsqu'il était chef d'état-major du général Legentilhomme, alors commandant les Forces Françaises Libres du Soudan, Kœnig avait, en maintes occasions, apprécié les compétences des hommes avec lesquels il avait travaillé : les capitaines Mallet, Thoreau, Cance et le lieutenant Beauvoir. Il fit donc appel à eux pour constituer son état-major et s'adjoignit d'autres jeunes officiers, parmi lesquels les capitaines Hautefeuille, Dubois et Clerc ; une équipe de sous-officiers assurait les tâches d'organisation et de secrétariat. Le poste le plus délicat était celui de chef d'état-major : Kœnig surprit son entourage en choisissant un rallié de fraîche date, le commandant Pierre Masson. En réalité, Masson s'était fait affecter au Liban dans l'intention secrète de rallier plus facilement la France Libre – ce qu'il avait fait après l'armistice de Saint-Jean-d'Acres⁷. Il avait annoncé sa défection à son chef direct dans ces termes : « Mon père ayant été tué au cours de la guerre 14-18, je considère de mon devoir de continuer à combattre tant qu'il y aura un Allemand sur le sol de France. » Kœnig l'avait surtout choisi parce qu'il était saint-cyrien d'origine et breveté de l'Ecole de guerre,

denrée extrêmement rare chez les FFL. Il avait besoin d'une équipe de haut niveau, rompue à toutes les tâches traditionnelles des états-majors et aussi aux missions singulières qui allaient être la sienne au cours de la campagne – et la plus difficile allait être de faire coexister au sein d'une même unité des volontaires venant de tous les horizons de l'empire colonial.

Fidèle interprète de la pensée du Führer, un journal allemand, la *Berliner Illustrierte Zeitung*, prétendait mettre en évidence l'insuffisance et l'indignité des troupes qui allaient tenir tête à la glorieuse Afrika Korps par cette formule méprisante : « un sauvage mélange de peuples ». Il ne se trompait que sur l'adjectif. Jamais troupe ne fut, en effet, plus mélangée, plus panachée, que la 1^{re} division légère française libre. Que l'on en juge plutôt :

- la brigade de Légion était composée pour moitié de Français et de Belges, avec une forte minorité de républicains espagnols et de sous-officiers allemands et autrichiens ;

- le BM2 était un condensé des populations de ce territoire qui ne fut longtemps qu'une zone de passage au cœur de l'Afrique centrale, peuplée d'une mosaïque d'ethnies (gbaya, banda, sara, manza, mbum, mbaka, banzinri, yakoma, bango, bouraka), détachée du Congo à la fin du XIX^e siècle et adonnée au fétichisme depuis des temps reculés ;

- le bataillon du Pacifique (BP1) regroupait des Tahitiens et des Marquisiens, maoris, métis et d'origine européenne, des « caldoches », des Vietnamiens de Nouméa et quelques Néo-Hébridais ;

- le BIM comptait des Libanais et des Syriens, une vingtaine de légionnaires espagnols et un escadron de spahis marocains ;

– le 1^{er} régiment d'artillerie coloniale (RAC) rassemblait des Noirs de nombreuses tribus d'Afrique (principalement des Congolais), des Malgaches et des Mauriciens ;

– la 22^e compagnie nord-africaine (CNA) réunissait des Algériens, des Marocains et des Tunisiens, et aussi des Syriens, des Libanais et des Egyptiens, qui portaient sur leur calot l'insigne à croix de Lorraine, agrémenté d'un croissant, où l'on pouvait lire : *Vae victis* (« Malheur aux vaincus ») ;

– la compagnie de sapeurs-mineurs, formée en Syrie, était un amalgame de jeunes Français venus d'Angleterre et de volontaires du Levant ;

– la compagnie du quartier-général n° 51 et le groupe sanitaire divisionnaire constituaient un cocktail de diverses ethnies d'Afrique et du Moyen-Orient, comme l'atelier lourd n° 1, peuplé surtout de mécaniciens du Liban, du Cameroun et du Gabon ;

– l'hôpital Spears mettait en pratique une hiérarchie classique : médecins français, infirmières anglaises, garçons de salle congolais.

La 1^{re} brigade apparaissait ainsi comme une étonnante synthèse de la France et de son Empire. S'il avait fallu attribuer la palme du « mélange des races », quitte à accroître l'indignation du rédacteur de la *Berliner Illustrierte Zeitung*, elle serait, sans aucune contestation possible, revenue à la 101^e compagnie du train du capitaine Jean-Pierre Dulau. Formée en Angleterre dès juin 1940 par une centaine de jeunes évadés de France et une poignée de vétérans de la campagne de Norvège, elle avait été envoyée au Cameroun, avant de faire partie de la BFO et de prendre part aux campagnes d'Erythrée et de Syrie. Elle avait enfin rejoint la 1^{re} BFL le 25 décembre 1941.

Elle comprenait alors 3 officiers, 20 sous-officiers et 350 hommes de troupe, dont 125 Français, 100 Indochinois, 30 Syriens, 30 Libanais, 30 Sénégalais et 20 Camerounais. Selon son chef, le meilleur ciment de cette troupe hétéroclite fut à la fois un moral élevé, compensant une absence d'instruction technique, et une extrême jeunesse. Au départ, quatre conducteurs sur cinq avaient entre 17 et 19 ans ; la mascotte de l'unité était un garçon d'à peine 16 ans, Charles Clech, qui se fera remarquer en servant un canon de 25 millimètres à Bir Hakeim : « Cette jeunesse seule permit un amalgame parfait des qualités de chacun, écrira Dulau ; individualistes à l'extrême à l'extérieur, chauvins et querelleurs avec les étrangers, les hommes retrouvaient dans le sein de l'unité une âme commune, un remarquable sens du coude à coude, des responsabilités et de l'honneur collectifs⁸. »

Moral, jeunesse, mais aussi amour de la mère patrie provisoirement abattue et désir de servir sous des chefs respectés et admirés : ces traits communs à tous les combattants de la brigade atténuaient les difficultés nées de la diversité des origines ethniques, religieuses, sociales. Tous avaient été élevés dans l'amour de la France, inculqué par les administrateurs, les officiers, les maîtres, les missionnaires. Ils étaient animés d'un enthousiasme, d'une ardeur, d'une ferveur permettant de compenser le petit nombre – et aussi du fameux « esprit *Free French* », le fameux esprit des Forces Françaises Libres, dont le général de Gaulle énumérera dans ses *Mémoires de guerre* quelques-unes des caractéristiques : « goût du risque et de l'aventure poussé jusqu'à l'amour de l'art, mépris pour les veules et les indifférents, ardente cohésion, fierté nationale aiguisée jusqu'à l'extrême par le malheur de la patrie

et le contact d'alliés bien pourvus, par-dessus tout confiance souveraine en la force et en la ruse de leur propre conjuration... ». Le général Jean Simon, ancien de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère, y ajoutait pour sa part la débrouillardise, l'impertinence, l'humour, et aussi une formidable fraternité qui incitait à trouver cette guerre plutôt sympathique : « Nous avons pourtant derrière nous la déconvenue de Dakar et les empoignades fratricides du Gabon et surtout de la Syrie. Mais nous avons fait nos preuves en Erythrée contre les Italiens sur un théâtre d'opérations particulièrement difficile et nous avons contribué très efficacement à la fin de l'*Africa orientale*, fleuron de l'empire colonial fasciste. Nous n'étions plus des novices. Nous avons appris à nous battre au moment où nous nous y attendions le moins, et ce style de guerre nous convenait : il nous prémunissait contre l'ennui⁹ ! »

Installation à Bir Hakeim

Le 15 février 1942, la 1^{re} BFL est chargée d'aller relever la 150^e brigade indienne du général Haydon sur la position de Bir Hakeim. Le mouvement se fait par une journée ensoleillée, qui inspirera à Kœnig cette audacieuse évocation : « un festival de couleurs claires et chantantes, comme seul le désert en réserve à ceux qui le parcourent, qui le comprennent et l'aiment ». Il déchanté dès son arrivée : difficile d'organiser une position aussi dépourvue d'atouts que l'ancien « puits du vieillard ». Un plateau qui domine le désert vers le sud et s'étend à perte de vue dans les autres directions, englobant vers le nord deux citernes artificielles asséchées, les « Mamelles » ; quelques ruines attestant de l'existence d'un ancien fort ; une végétation de maigres buissons d'« herbe à chameaux », avec, dans les rares cuvettes, des fleurs de printemps. Aucun point d'eau : la citerne souterraine (le « bir ») est asséchée depuis longtemps. Aucun obstacle naturel contre les chars : à perte de vue jusqu'à l'horizon, pas un arbre, pas une construction. Le désert « où Dieu contre l'Homme proteste » (Hugo) ; le désert, « paysage ascétique, évoquant des tortures et d'éternelles géhennes » (Psichari).

Kœnig juge que le pays n'a aucune valeur militaire propre dans le combat moderne. « Bir Hakeim ne représente pas une position naturellement forte, mais on ne peut pas dire que c'est une position qui ne vaut rien. Ou alors, dans cette région, toutes les positions ne valent rien¹⁰. » Les Anglais s'y étaient installés parce qu'ils avaient décrété qu'on ne pouvait s'enfoncer plus loin dans le désert. Ils avaient décidé de faire de ce quadrilatère de 16 kilomètres carrés un point fort, d'abord parce que, constituant le môle sud de la défense alliée, la position – en principe ! – ne céderait pas à une de ces attaques éclairs qu'affectionnait Rommel ; ensuite, parce qu'elle serait la plaque tournante d'une éventuelle contre-offensive conduite avec des blindés, qui la contourneraient par le sud. Enfin, il était nécessaire d'y concentrer des approvisionnements en carburants et en munitions, afin que les chars et l'artillerie soient sûrs d'y trouver à tout moment un ravitaillement en première ligne. « La position est ce qu'elle est, trancha Kœnig. A nous d'en faire quelque chose ! »

Il la divise en trois quartiers, secteurs défensifs confiés à trois bataillons : le BM2 au nord-ouest, le 2^e bataillon de Légion à l'ouest, le BP1 au sud-ouest. Les autres unités (3^e BLE, 1^{er} BIM, 1^{er} RAC, 22^e compagnie nord-africaine, train, génie, transmissions) étaient en réserve ; le 1^{er} bataillon de fusiliers-marins est chargé de la défense antiaérienne. La garnison ne comprend que des combattants ; services et soutiens – les « échelons B » – se trouvent à l'arrière, vers El Adem. Kœnig est un ancien de l'autre guerre ; il y a appris qu'un homme dans un trou est un « seigneur ». Aussi commence-t-il par ordonner à ses hommes d'entreprendre d'importants travaux de terrassement sur toute

l'étendue de la position. « Trous de renard », courtes tranchées, abris pour les véhicules, observatoires, emplacements de combat les garantiront contre les attaques aériennes.

Activité harassante, en raison de conditions difficiles : chaleur excessive, vent de sable, assauts de mouches particulièrement « collantes », et aussi attaques aériennes fréquentes. Le système de protection se perfectionne vite : on creuse de plus en plus en plus profond, on ajoute des sacs de sable au bord des trous. Bir Hakeim finit par devenir une vraie ville souterraine, peuplée de près de 4 000 troglodytes... Bien entendu, tout doit être enterré, y compris les canons, les camions, les citernes de ravitaillement (en eau et essence) et toutes les tentes individuelles ou collectives. C'est un travail très difficile et tout le monde rechigne, car le sol est très dur. En outre, personne ne pense que l'on restera très longtemps dans ce coin perdu. Tous s'attendent plutôt à repartir très vite. Quand ils ne creusent pas, les hommes jouent aux cartes, accommodent de leur mieux les austères rations fournies par l'intendance britannique. Ceux du Pacifique ont apporté leurs guitares et ils font entendre des chants nostalgiques de leurs lointaines îles :

*A San Francisco, les filles sont jolies
mais, pour les avoir, il faut des dollars,
tandis qu'à Tahiti, on les a pour rien.
Vive Tahiti, le pays des amours !*

La protection terrestre est assurée par un immense champ de mines en forme de « V », tout autour de la position, complété par un dispositif appelé « marais de mines », destiné à gêner le repérage du « V » et à dis-

suader les véhicules et l'infanterie adverses de s'engager plus avant. L'ensemble a été conçu par le général de Larminat, commandant de la brigade jusqu'au 20 avril, et par le responsable qu'il avait désigné : le capitaine André Gravier, qui se trouve à la tête d'environ 500 hommes. Lors de l'installation, les sapeurs-mineurs ont reçu la consigne de poser 11 900 mines antichars sur une ligne presque continue, avec une mine par mètre de front, sur cinq rangées distantes d'un mètre. Ce dispositif sera doublé de plusieurs bandes minées autour de la position, et celle-ci sera rattachée à la ligne de défense générale Gazala/Bir Hakeim par les deux branches du « V » courant vers le nord sur environ 8 kilomètres, avec deux bandes minées comprenant chacune 32 000 mines. En outre une surface de 3 600 hectares est truffée d'éléments de champs de mines isolés de 100 mètres de long, avec renforcement sur les lisières – soit, en tout, 63 300 mines antichars.

Rattachée à la 7^e DB du général Messervy – la division des « Rats du désert », elle-même rattachée au 30^e corps britannique – la brigade française libre a pour mission d'occuper et de défendre Bir Hakeim, même après son encerclement par l'ennemi. En face, la stratégie allemande se dégagera petit à petit, après des semaines d'observation. Les forces de l'Axe se préparent à une bataille frontale, avec une action de débordement par le sud, destinée à s'emparer de Tobrouk, après avoir détruit le corps blindé britannique. Dans cette perspective, l'assaut contre Bir Hakeim est inéluctable, même si, jusqu'au bout, l'incertitude demeurera sur la date de l'attaque. Au début de mai 1942, l'état-major de la VIII^e armée annonce que Rommel passera à l'action dans la seconde quinzaine. Messervy vient

voir Kœnig à plusieurs reprises. Pour lui, une attaque principale sur Bir Hakeim n'est pas exclue, même si cette hypothèse est jugée improbable, en raison de la consommation de carburant qu'elle entraînerait. C'est pourtant cette hypothèse qui prend corps aux alentours du 15 mai, confortée par les renseignements fournis par des caravanes de Bédouins traversant le secteur – en marge de la position, en marge de l'histoire... Huit jours plus tard, Ritchie, qui a d'abord privilégié l'hypothèse d'une attaque frontale au nord du barrage de mines, envisage désormais la possibilité d'un contournement ennemi par le sud. Pour y parer, il charge la 3^e brigade indienne motorisée d'occuper le terrain à une dizaine de kilomètres au sud-est de Bir Hakeim, sur la voie même que devrait emprunter le corps de bataille germano-italien. Il ordonne à la brigade française d'être prête à tenir la position pendant trois jours au moins, sept jours au plus, le temps nécessaire aux unités blindées alliées pour intervenir.

Avant même que s'engage la bataille, de Gaulle pressent qu'une partie décisive se jouera bientôt pour la France Libre. Les 5 500 hommes de la brigade française libre portent les espérances du mouvement. Si celles-ci venaient à être déçues, ce serait un grand et peut-être irréparable désastre. Pari, défi, bluff ? Qui, dans cette seconde quinzaine de mai 1942, s'aventurerait à miser gros sur le destin de la France Libre ? Des deux côtés, les forces se sont reconstituées. Celles de l'Axe reviennent de loin ; elles disposent de nouvelles réserves de carburants, de nouveaux chars, de nouveaux armements, et aussi de nouveaux effectifs. Rommel est sûr de lui. Il se sent prêt. Il n'attendra plus longtemps, sachant que, si l'effet de surprise jouera moins que les fois précédentes, du moins la rapidité de

l'attaque aura des effets dévastateurs : « L'expérience prouve, écrit-il que les décisions les plus audacieuses assurent les plus belles promesses de victoire. [...] Nous attendions la bataille avec optimisme, sûrs de nos troupes, de leur magnifique entraînement tactique et de leur capacité d'improvisation¹¹. »

Kœnig lui aussi est prêt. Il sait, très exactement, quelle bataille sera livrée et il y a préparé sa brigade avec grand soin : cinq bataillons d'infanterie, un régiment d'artillerie, un bataillon de fusiliers-marins (chargé de la DCA), diverses compagnies (génie, transmissions, train, santé...). « Dans les entreprises où l'on risque tout, un moment arrive, d'ordinaire, où celui qui mène la partie sent que le destin se fixe, écrira de Gaulle. Par un étrange concours, les mille épreuves où il se débat semblent s'épanouir soudain en un épisode décisif. Que celui-ci soit heureux et la fortune va se livrer. Mais, qu'il tourne à la confusion du chef, voilà toute l'affaire perdue. [...] Si ces 5 500 combattants, portant chacun sa peine et son espoir, volontairement venus de France, d'Afrique, du Levant, du Pacifique, rassemblés là où ils le sont à travers tant de difficultés, subissent un sombre revers, notre cause sera bien compromise. Au contraire, si, en ce moment, sur ce terrain, ils réussissent quelque éclatant fait d'armes, alors l'avenir est à nous ! » (*Mémoires de guerre*).

« Beau travail »

« Situation mouvante » : à Bir Hakeim, au matin du 26 mai, le général Koenig recourt, instinctivement, à une terminologie digne des académies militaires. L'adjectif est ambigu : il ne rassure pas, mais il n'inquiète pas. Il permet de voir venir, de gagner du temps en attendant un complément d'informations. Tout l'après-midi, on entend le bruit sourd d'une canonnade, qui vient de loin dans le nord. Et la nuit tombe sur les Français aux aguets. Des bruits de moteur semblent venir de partout ; un avion, bourdon obstiné, tourne très haut, à la verticale de la position. A intervalles réguliers, le « charognard » lance une fusée éclairante ; la lumière descend lentement, tout droit parce qu'il n'y a pas de vent, et s'éteint avant d'atteindre le sable. Au soir, un curieux silence s'abat sur Bir Hakeim – à peine troublé par le survol d'avions ennemis, qui lancent des fusées éclairantes tout autour. Seule certitude : l'attaque est imminente, les hommes de la brigade l'attendent avec calme. Dans l'après-midi, la « Jock colonne¹² » du 2^e bataillon de marche (BM2), qui patrouille depuis plusieurs jours à l'extérieur, a signalé par radio des mouvements ennemis d'une

importance inhabituelle dans la région de Rotonda Signali. La concentration de chars, d'auto-mitrailleuses et de véhicules divers, à une cinquantaine de kilomètres de la position, annonce, à n'en pas douter, une attaque d'envergure. Dans l'immédiat, elle entraîne le repli de la colonne sur Bir Hakeim. La progression ennemie s'est poursuivie jusqu'à la fin du jour. De diverses sources, françaises et anglaises, l'information n'a cessé de se vérifier au fil des heures : « L'ennemi avance avec précaution, mais sans arrêt ; il est en force. »

La situation est, en effet, mouvante. Rommel, le commandant de l'Afrika Korps, commence son offensive par la simulation d'une attaque frontale sur les divisions sud-africaines qui défendent le barrage de mines au Nord, afin d'attirer dans ce secteur les blindés de la VIII^e armée britannique en renfort et de les coincer entre les mines, la côte et le corps de bataille germano-italien parvenu sur ses arrières la nuit suivante. Cette attaque de diversion est exécutée par deux corps d'armée italiens, soutenus par un intense pilonnage d'artillerie et d'aviation, avec l'appui d'éléments de l'Afrika Korps, qui, à la tombée de la nuit, rejoignent le corps de bataille de l'Axe à Rotonda Signali – d'où le départ est donné à 22 heures. Ritchie, le commandant de la VIII^e armée, ne se laisse pas prendre à cette ruse. Il fait arroser copieusement l'adversaire toute la journée par l'artillerie de la 7^e DB et les tirs de ses chars, mais maintient son dispositif en alerte sans le modifier. Koenig a ordonné au 2^e bataillon de Légion, qui doit relever le détachement du bataillon de marche n° 2 (BM2) au matin du 27 mai, de ne pas quitter la position. Puis il a pris diverses mesures prévues par le plan de défense : la

partie ouest, tenue par le BM2 et par le bataillon du Pacifique (BP1), est mise en position de combat sous les ordres du colonel de Roux ; les deux bataillons de Légion enverront un groupe de surveillance à l'est ; les canons antichars placés au nord sont doublés par six canons de 75 et six de 47 armés par le bataillon d'infanterie de marine (BIM) et la 22^e compagnie nord-africaine. A 19 heures, il ordonne de fermer les passages des champs de mines devant les secteurs du BM2 et du BP1 ; il redoute en effet des incursions nocturnes d'éléments ennemis.

La nuit du 26 au 27 se passe à attendre les passages d'avions et à prêter l'oreille aux bruits incessants et lointains de moteurs et de canonnades, qui laissent aisément deviner que l'ennemi a entrepris d'investir la position. Tout commence par un lointain bruit de moteurs quelque part vers le nord. Les armées ennemies sont en marche. Au matin, surgit une colonne de chars s'avancant à grande vitesse en direction du sud-est, tenu par le 2^e bataillon de Légion. Ils ouvrent le feu de trop loin, comme s'ils étaient sûrs de leur fait : « C'est l'enfer sur terre, note Roger Ludeau, un Calédonien du BP 1 ; un enfer de feu, de fonte et d'acier où les explosions se succèdent à une cadence folle. Les torpilles de mortiers nous sont expédiées sans esprit d'économie¹³. » Cent cinquante blindés au moins déferlent sur la position en crachant de toutes leurs pièces. On les laisse approcher. A courte distance, les canons antichars, soigneusement enterrés, servis par les légionnaires et les artilleurs du 1^{er} régiment d'artillerie (1^{er} RAC), les accueillent dans les règles. L'empoignade est rapide, furieuse, concluante : trente-deux chars italiens sont détruits, dix-huit abandonnés au milieu des champs de mines. Légionnaires et coloniaux

achèvent le travail avec des grenades incendiaires. Des hommes se roulent sur le sable en hurlant. Les Français n'ont ni le temps ni l'envie de compatir à leurs souffrances, C'est la guerre : l'émotion n'a droit qu'à la portion congrue. « Ces hommes en flammes et les dizaines de prisonniers faits ce jour-là laissent bien augurer de la suite, dit Jean Simon. Nous ne pensions pas à la suite, nous étions tout à l'excitation de ces premiers combats¹⁴. » Après trois mois de patrouilles dans le désert autour de Bir Hakeim, ponctuées d'accrochages avec un ennemi omniprésent, ils sont prêts pour une grande bataille.

Le dispositif allié fait bonne garde : au sud, la 7^e brigade britannique et la 3^e brigade indienne ; au nord, la 4^e brigade britannique et à l'est, entre Bir el-Gobi et Bir Bou Mafes, l'échelon arrière de la 1^{re} brigade française. Aux premières lueurs de l'aube, le contact est perdu avec les unités patrouillant dans le sud ; comme les liaisons radio demeurent muettes, une certaine nervosité gagne le PC de la position. Vers 6 heures, tandis que les spécialistes des transmissions vont réparer les lignes téléphoniques interrompues, on a la brutale révélation du vide qui entoure encore la position. On s'attend à être cernés au plus près et on n'aperçoit aucun élément précurseur des forces ennemies. Koenig est stupéfait. La situation continue d'être mouvante – du moins pour le PC de Bir Hakeim et les divers observatoires des unités, car elle devient soudain plus claire pour le chef du bataillon du Pacifique, dont le PC domine la plaine vers le sud, très loin vers l'horizon.

A 7 heures, il aperçoit une longue colonne marchant vers la 3^e brigade indienne et qui l'accroche brutalement. Peu après, les échos d'une violente canonnade parviennent distinctement jusqu'à Bir Hakeim : la

21^e Panzerdivision a entrepris d'anéantir l'unité alliée. Rommel a choisi de ne pas attaquer de front la position, pour ne pas se perdre dans les champs de mines ; il la contourne par le sud, en un vaste mouvement destiné à lui permettre de détruire les arrières français et à briser, au passage, les troupes alliées trop éparpillées dans le désert pour constituer une menace sérieuse. Accouru à l'observatoire du Pacifique, Koenig découvre un spectacle grandiose : « Quelle chevauchée fantastique ! » s'écrie-t-il en suivant, de loin, la charge des Allemands, dédaigneux des champs de mines – moins dangereux, il est vrai, au sud qu'au nord – et acharnés à détruire un ennemi totalement désarçonné. Il confiera qu'il en était resté « pantois ». Sur le moment, il ne peut refréner son admiration : « Beau travail », dit-il encore. Il faut maintenant attendre la contre-attaque de la 7^e division blindée. On peut en espérer des résultats prometteurs.

Lever de rideau

A Bir Hakeim, au matin du 27 mai, on est impatient d'assister au deuxième tableau du spectacle : un reflux rapide de l'ennemi, pilonné par l'artillerie et l'aviation alliées. Mais les minutes s'écoulent et rien ne vient : les troupes allemandes continuent de marcher vers l'est, en maintenant toujours un cap très au sud, qui les préserve des tirs de l'artillerie française. A partir de 7 h 30, Kœnig reçoit des nouvelles du détachement du 3^e bataillon de Légion, commandé par le capitaine Jacques de Lamaze, qui patrouille au nord : des colonnes ennemies se préparent à contourner la position par l'ouest. Une autre patrouille du 3^e bataillon de Légion, emmenée par le capitaine Bablon, qui évolue à l'est, rentre précipitamment après s'être heurtée à l'ennemi dans le nord-est. On apprend également que des véhicules de téléphonistes ont été capturés. Cette fois, les choses deviennent sérieuses.

— Que se passe-t-il, nom d'un chien ? s'inquiète Kœnig. Toute cette zone est la chasse gardée des Anglais. L'ennemi semble s'y promener sans être inquiété. C'est troublant.

Il faut bien en tirer au plus vite les conclusions qui s'imposent : les Anglais ont été sévèrement bousculés.

Peu après 8 heures, une colonne s'avance vers le sud-est de Bir Hakeim. Du PC du Pacifique où il se trouve toujours, Koenig se demande durant quelques instants s'il s'agit d'une troupe ennemie ou de la 4^e brigade britannique, passée à la contre-attaque dans le secteur – comme le pense le colonel Masson, qui en suit la progression, à la jumelle, depuis le parapet du PC central, et comme l'assure le capitaine Tomkins, l'officier de liaison britannique. Mais la colonne avance toujours vers la position. Bientôt 80 chars viennent se masser en deux groupes de quatre colonnes devant le secteur du 2^e bataillon de Légion. Le doute peut-il encore être permis ? S'il s'agit de la 4^e brigade, que vient-elle faire dans ces parages ? Des appels envoyés au PC de la 7^e division demeurent sans réponse. L'attente, pénible, prend fin peu avant 9 heures : une première vague de 50 chars ouvre le feu en même temps et les Français n'ont que le temps de gagner leurs trous au plus vite. Masson lance à Koenig – qui vient de rejoindre le PC central :

— C'est l'ennemi !

— Eh, je crois bien, mon vieux...

Les chars de la division italienne Ariete sont en train de dissiper les doutes. La réplique de la Légion et des antichars du BIM est instantanée. Par téléphone, Koenig ordonne au colonel Laurent-Champrosay, commandant le 1^{er} régiment d'artillerie (1^{er} RAC), de briser l'attaque, puis il accompagne Masson sur le parapet du PC. Il a le sentiment que l'issue de la bataille dépendra de ce premier duel et ce qu'il découvre le rassure : plusieurs chars ennemis sont en flammes et un épais nuage de fumée noire est chassé vers le sud ; d'autres

arrivent, immédiatement pris sous le feu des batteries et des anti-chars de la brigade française. Le commandant Babonneau fait savoir, par téléphone, que cinq chars italiens ont pénétré dans le point d'appui de la 5^e compagnie du 2^e bataillon de Légion ; le capitaine Morel, son chef, a déjà brûlé son fanion et toutes ses archives. Elle a, fort heureusement, été sauvée par les pièces de Sairigné et les deux canons de la compagnie Messmer. Les chars ennemis sont touchés et les équipages débusqués à la grenade et au pistolet.

A partir de 10 heures, les Italiens commencent à battre en retraite, abandonnant trente-deux chars derrière eux. Le silence se fait soudain, seulement troublé par le bruit sinistre des carcasses de chars achevant de brûler. Les légionnaires ont capturé 91 prisonniers, parmi lesquels leur chef, le colonel Prestissimone, commandant le 132^e régiment blindé de l'Ariete, brûlé assez gravement. Koenig est soulagé, mais il faut maintenant se préparer à recevoir une attaque plus sérieuse, avec participation de l'aviation. Il commence par interroger Prestissimone. L'Italien ne cache pas sa surprise devant la résistance inattendue des Français : il a reçu pour mission de les « écraser » en un quart d'heure ! Dans les papiers qu'il n'a pas eu le temps de détruire, on trouve la confirmation que Rommel pensait qu'à 9 h 15 tout serait terminé.

— Quel mépris et aussi quelle méprise ! commente Koenig.

Le général ne songe pas le moins du monde à tempérer la joie de ses hommes, qui rapportent des épaves abandonnées un appréciable butin (couvertures, conserves, victuailles variées). Il garde pour lui ses inquiétudes sur le déroulement des opérations à l'est de la position. Il est privé de renseignements d'ensemble,

mais des écoutes indiquent avec précision que les Anglais ont subi de graves revers – il a même l'impression d'une défaite, mais il chasse ces mauvaises pensées.

— Nous avons rempli notre mission, dit-il à ses adjoints. C'est de bon augure pour la suite.

L'après-midi du 27 mai se passe en patrouilles autour de la position : missions de harcèlement d'unités isolées qui peuvent encore croiser aux alentours, mais aussi de récupération de citernes d'eau ou de carburant, de véhicules divers. Les *bren-carriers*¹⁵ s'en donnent à cœur joie dans un rayon de 10 à 20 kilomètres. Ils pourraient aller plus loin, mais Koenig l'interdit, pressentant que l'ennemi ne tardera pas à revenir à la charge. A la fin de l'après-midi, alors qu'il a levé l'alerte générale, il reçoit enfin la confirmation que les Anglais ont connu un véritable désastre. Messervy et son état-major ont été faits prisonniers dès le début de l'attaque¹⁶ ; les ordres secrets, les codes chiffrés sont aux mains de Rommel. Cela ne gêne pas trop les Français Libres, qui utilisent pour leurs propres liaisons le code « Omoplate¹⁷ », mais Koenig est atterré : qu'est devenue la 7^e DB, ce joyau du corps d'armée britannique ? « Nous pouvons craindre le pire », pense-t-il.

Masson lui apporte pourtant de bonnes nouvelles des échelons B : ils se sont repliés au moment où la 90^e division légère allemande a pris le contrôle du secteur de Bir Bou Mafes ; la 101^e compagnie du Train du capitaine a subi quelques pertes mais, dans l'ensemble, ils ont échappé au désastre. Tout le mérite en revient au chef d'escadron André Thoreau, chargé de coordonner le mouvement. Lorsque la nuit tombe sur Bir Hakeim, Koenig fait le point avec ses commandants d'unités. Il les félicite pour leur sang-froid : tous ont

rempli leur mission sans défaillance, ils doivent tenir encore au moins deux jours. Il leur demande de prévoir des patrouilles de nuit et d'être prêts le lendemain matin pour « recevoir l'ennemi ».

— La journée a été magnifique, conclut-il. La division ne pouvait rêver plus beau lever de rideau.

La comparaison lui est venue tout naturellement : les Français Libres sont aux premières loges dans le drame qui a commencé de se jouer dans le désert. Le général finit par se laisser gagner par l'euphorie générale. Il ne faut pas oublier que la Royal Air Force bombardera les rassemblements ennemis, qu'elle affaiblira sérieusement le corps blindé allemand.

Ce premier acte autorise bien des espérances.

DEUXIÈME ACTE

(28 mai-1^{er} juin)

L'attaque italienne

Le 28 mai, le jour se lève sur une vision réjouissante : les chars ennemis achèvent de brûler. La nuit a été plutôt calme. Le ciel est dégagé et Kœnig ordonne de reprendre les patrouilles sans attendre. Toute la matinée, elles ramèneront à Bir Hakeim des prisonniers et aussi des véhicules. Vers 10 heures, Lamaze signale qu'il a attaqué un détachement de sept automitrailleuses italiennes à l'ouest du « V » ; deux véhicules ennemis ont été touchés par un canon de 75 antichar, les autres ont pris la fuite. Les ordres britanniques sont formels : il faut interdire à tous les éléments ennemis de pénétrer dans « V ». Kœnig demande au colonel de Roux d'envoyer le BM2 en patrouille et de tirer à vue sur toute formation suspecte. En début d'après-midi, malgré les messages rassurants de Lamaze, dont l'observatoire domine l'ensemble du secteur, Kœnig expédie dans le « V » Amilakvari, qui est en réserve de commandement. Le chef de la demi-brigade de Légion rejoint Lamaze peu avant 17 heures, juste au moment où une colonne ennemie lance une attaque sérieuse et prend pied à l'intérieur du « V ». Lamaze n'a rien vu venir, et Kœnig lui en fait le reproche, mais, dans un

terrain plat et sillonné de traces de chenilles en tous sens, il est impossible de découvrir les passages déminés.

Une surprise plus mauvaise encore l'attend en fin de journée : vers 18 heures, venant de l'est, un groupe de douze Boston, escorté d'une vingtaine de Spitfire, lâche un chapelet de bombes sur le secteur du Pacifique ; les fusiliers-marins ripostent immédiatement et les Bofors touchent deux avions anglais, qui ont quelque mal à regagner leur base. Koenig recevra des excuses de la division, non sans que les Anglais aient auparavant cherché à savoir qui a tiré le premier. Les pertes, heureusement, sont insignifiantes. L'incident est presque oublié lorsque, vers 20 heures, un message du général Norrie parvient au PC : la brigade française libre est félicitée pour « son magnifique succès, sa résistance opiniâtre, son action offensive et ses patrouilles ». La mission des Français est confirmée : défendre la position, interdire le « V » à l'ennemi. Dans la nuit, Koenig décide de confier au capitaine Messmer une patrouille de légionnaires destinée à débusquer les démineurs ennemis. Messmer n'en trouve pas ; en revanche, il décèle des concentrations de véhicules ennemis dans le nord.

Le calme qui a régné la nuit précédente et persiste dans la journée du 29 mai donne l'impression que l'ennemi est en train d'oublier Bir Hakeim. Les patrouilles continuent à l'extérieur de la position et ramènent toujours prisonniers et véhicules, au terme d'engagements relativement peu meurtriers. En revanche, on voit avec désagrément réapparaître un essaim de Boston alliés venus lâcher quelques bombes sur les épaves des chars ennemis. Koenig ordonne de ne pas répliquer, mais il montre à Tomkins le message

qu'il a rédigé à l'intention de l'état-major de la division. L'officier de liaison britannique trouve que les termes en sont « aussi difficiles à traduire qu'à chiffrer » – c'est-à-dire trop brutaux. Koenig s'abstient de l'envoyer.

L'ennemi paraît refluer vers le nord, comme s'il était désireux d'éviter Bir Hakeim – ce que les Français trouvent plutôt flatteur. Les Nord-Africains ont tout le loisir d'édifier une enceinte barbelée pour les 150 prisonniers qu'il faut non seulement garder, mais aussi nourrir et surtout abreuver – et beaucoup, justement, se sont rendus parce qu'ils n'ont plus d'eau. Koenig se demande un moment s'il ne va pas les renvoyer, mais ce serait les vouer à une mort quasi certaine. Dans la nuit, il fait aménager une piste d'atterrissage pour les avions de liaison : il souhaite en effet évacuer de la position l'impressionnante quantité de documents saisis sur l'ennemi¹. Il demande également aux échelons B des ravitaillements en eau, en médicaments et en cigarettes. Il apprend par la radio qu'une trentaine de camions seront bientôt dirigés sur Bir Hakeim.

Le 30, aux premières heures de l'aube, les patrouilles confirment l'impression de la veille : l'ennemi semble s'être évanoui, excepté au nord-ouest, où Lamaze annonce qu'il aperçoit un rassemblement de 160 véhicules face à la 50^e brigade britannique. Vers 8 heures, le PC du Pacifique signale une colonne d'infanterie progressant en désordre vers le sud. Une patrouille envoyée en reconnaissance annonce un peu plus tard qu'il s'agit de quelque 600 Indiens de la 3^e brigade motorisée : capturés le 27 mai, ils ont été abandonnés par les Italiens, incapables de leur assurer un ravitaillement minimum en nourriture et en eau. Les Français accueillent les malheureux, dont plusieurs se glissent

sous les véhicules pour boire l'eau des radiateurs. Koenig demande au 30^e corps d'armée d'assurer leur transfert hors de la position dès que possible. Sur des renseignements fournis par des officiers indiens, un détachement d'artillerie conduit par l'aspirant de Laroche va récupérer trois canons de 25 abandonnés par les Italiens mais en bon état de marche ; ils seront utilisés.

La situation dans le « V » continue d'inquiéter Koenig. Une reconnaissance confiée au capitaine Desmaisons, chef de la compagnie de sapeurs-mineurs, confirme les renseignements transmis par Lamaze : les champs de mines sont intacts, sauf dans un secteur où l'on peut déceler des engins récemment posés et, par conséquent, aisément évitables. En fait, Lamaze et Desmaisons acquièrent peu après la certitude que l'ennemi a déminé un chenal entre le nord du « V » et la 50^e brigade britannique – cette voie étant fréquentée par des nombreux véhicules indésirables. Le capitaine de Sairigné est chargé d'une autre mission, consistant à aller neutraliser une vingtaine de chars signalés à l'est. Dans ses *Carnets*, il donnera ce bref compte rendu : « Dans l'après-midi, je sors avec deux canons pour attaquer des détachements signalés vers Bir el-Igela. [...] Nous brûlons quelques chars et quelques voitures en panne. Plusieurs engagements à distance respectable. Je me fais couper par trois chars, heureusement anglais ; ils s'aperçoivent de leur erreur en même temps que moi. »

Dans la soirée, Messmer relève Lamaze au commandement du détachement chargé d'interdire l'accès du « V ». Messmer est heureux, parce qu'il espère vivement que la brigade sera bientôt engagée dans une grande bataille. La journée du 30 mai s'achève, en

somme, dans de bonnes conditions pour les Français de Bir Hakeim : les réserves en eau permettent de tenir encore six jours, et même un peu plus si l'on décide un rationnement strict. Koenig est plus soucieux de renouveler les munitions : il ne reste en effet que 900 obus par pièce, ce qui est insuffisant si l'ennemi revient à la charge ; heureusement le convoi préparé par Thoreau est en cours d'acheminement. Koenig fait le point avec Masson : la brigade peut être fière d'elle, elle a rempli sa mission. La position est restée inexpugnable, le champ de mines du nord est intact, les patrouilles françaises n'ont cessé de harceler l'ennemi. Il faut maintenant organiser des détachements mixtes, avec chars et canons portés, pour continuer de protéger le « V ». Incorrigible, le général tempère l'optimisme de son adjoint :

— Nous n'avons eu affaire qu'aux Italiens, rappelle-t-il. A mes yeux, la preuve n'est pas encore faite de la valeur de la brigade.

Le repli général de l'ennemi n'est pas seulement du domaine de l'hypothèse : les informations rapportées par les patrouilles ou transmises par la radio le confirment avec certitude. Simultanément, les alliés sont en train de se ressaisir. Bientôt l'occupation de Bir Hakeim deviendra inutile ; les Français auront à se porter en avant pour s'intégrer dans le corps de poursuite qui sera engagé contre les Germano-Italiens.

Vers Rotonda Signali

Le 31 mai, vers midi, le capitaine Mallet apporte à Koenig un message de la 7^e DB : la brigade est-elle en mesure d'occuper Rotonda Signali ? Koenig répond qu'il exécutera le mouvement dès que le convoi de ravitaillement sera arrivé. A 15 h 30, il signe l'ordre d'opérations n° 10, prescrivant l'envoi, dès le 1^{er} juin, d'un Battalion Group sous les ordres du lieutenant-colonel Broche, comprenant le bataillon du Pacifique, une batterie d'artillerie, une section de DCA des fusiliers-marins, un groupe du Génie, un poste des Transmissions, deux véhicules sanitaires. Toutes les autres unités doivent se tenir prêtes à faire mouvement dès l'arrivée du convoi de ravitaillement. Enfin, Koenig confie au commandant Savey² l'organisation de la position après le départ de l'échelon de combat ; le chef du BIM disposera de deux compagnies d'artillerie, de la compagnie nord-africaine, d'une batterie de 75 et des échelons B. Pour une fois, le général est rassuré : si le commandement britannique lui demande d'évacuer la position, c'est parce qu'elle a cessé d'être menacée.

Une certaine effervescence gagne toutes les unités : la brigade va bouger ! Tout vaut mieux que le calme

des deux dernières journées... Dans le « V », la compagnie Messmer, renforcée par la batterie d'artillerie Chavanac, tient en respect les chars ennemis ; durant toute la journée, Messmer lance des petits groupes comprenant deux 75 et un canon de 25, qui attaquent sans relâche les colonnes ennemies en décrochant aussitôt. Koenig apprécie cet officier au calme légendaire, que ses camarades surnomment « Messmerus simplex », car son courage passe parfois pour une sorte de candeur ou d'inconscience. Au matin du 30 mai, après un raid d'artillerie contre une colonne allemande, il se fait admonester par le commandant Puchois, le chef du 3^e bataillon de Légion :

— Vous exposez inutilement vos hommes et le matériel. Vous méritez d'être fusillé et renvoyé à l'arrière !

— Mon commandant, répond Messmer en riant, si vous étiez arrivé une heure plus tôt, vous auriez voulu m'accompagner.

Puchois se détend. « Messmerus simplex » a carte blanche pour monter d'autres coups...

Le colonel de Roux patrouille, lui aussi, à l'ouest du « V », à la tête d'un détachement BM2-Pacifique. Dans la matinée du 31 mai, les coloniaux accrochent une colonne ennemie, dont ils détruisent six véhicules. Amilakvari est sorti à la tête d'une colonne mobile pour aller attaquer un atelier de réparation de chars signalé la veille. Guidée par Sairigné, la colonne comprend des éléments du 2^e BLE et du bataillon du Pacifique ; trois chars allemands seront détruits. En regagnant la position, la colonne française se heurte à une colonne ennemie qui se replie vers le sud ; elle détruira cinq autres chars et ramènera quatre prisonniers. L'aviation ennemie surgit dans la soirée. Elle lâche quelques bombes et repart très vite, en laissant

derrière elle quelques blessés et surtout des questions troublantes :

— Que signifie cette sollicitude ? s'interroge Kœnig. Est-ce un indice d'une reprise des hostilités sur Bir Hakeim ? Ou faut-il n'y voir qu'une réplique aux divers engagements du « V » et aux commandos de Messmer ?

Au PC central, la soirée est consacrée à l'examen par Savey et Mallet du nouveau plan de défense après l'évacuation de la position. Dans la nuit, on accueille le convoi de ravitaillement, conduit par un officier britannique et par le lieutenant Georges Hochapfel, adjoint de Dulau à la 101^e compagnie du train. Il n'apporte qu'une journée d'eau en rations normales (5 000 litres) et 6 000 obus de 75, mais un renfort en matériel et en personnel du service de santé, qui permet d'envisager avec moins d'appréhension une reprise des combats. Il repartira à l'aube avec les 600 Indiens, les prisonniers et 50 blessés transportables.

Kœnig est soulagé : les Indiens, les prisonniers et les blessés cessent d'être un souci ; les Allemands n'ont pas pu investir le « V » ; enfin, une visite impromptue du général de Larminat, dans la nuit, montre que les défenseurs de Bir Hakeim ne sont pas isolés. Le général connaît bien Bir Hakeim. Il constate l'excellence du dispositif qu'il a lui-même conçu, avec le capitaine Gravier. Kœnig va se reposer l'esprit libéré. Répit de courte durée : à 2 h 30, le capitaine Tomkins tire Masson de son sommeil pour lui remettre un message de la 7^e DB. La nouvelle est d'importance : toute la brigade doit se porter en avant « le plus tôt possible ». Les instructions sont formelles : il faut que la position soit évacuée au plus tard le 1^{er} juin, à 6 heures.

— Voyons, mon vieux, c'est impossible, s'écrie Mason, nos échelons B ne sont pas là. La brigade ne va tout de même pas partir à pied !

Tomkins va répercuter l'objection par radio. La réponse est déchiffrée à 4 heures : « La 7^e DB comprend votre situation, mais elle demande au général Koenig de porter sur Rotonda Signali les éléments mobiles disponibles. Le reste de la division FFL suivra dès que les échelons B auront rejoint. L'ennemi se replie et il est indispensable de le poursuivre. Les mouvements de votre première colonne seront éclairés par des auto-mitrailleuses britanniques et couvertes au nord-nord-ouest par la 7^e Motor Brigade, qui, de son côté, fera mouvement vers Rotonda M'Teifel, en contournant Bir Hakeim par le sud. »

Koenig commence par ronchonner :

— Nous sommes les alliés des Anglais, pas leurs domestiques ! Après ce qui s'est passé le 27 mai, nous avons notre mot à dire. Nous avons conquis le droit de dire non, de relever la tête, de poser, nous aussi, nos conditions.

Mais il sait qu'il n'y a pas à discuter. La hâte des Anglais ne fait sans doute pas l'affaire des Français, mais, si l'ennemi se replie vraiment, il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que Broche mette aussitôt en ordre de marche son bataillon et que tous les éléments qui feront partie du Battalion Group soient prêts à l'heure dite. Il n'y a pas assez de véhicules : certains ont été détruits, d'autres sont aux mains des échelons B. Mais le détachement dispose d'un armement anti-chars convenable – notamment neuf canons de 75 et trois canons de 25, de type « derviche ».

Le signal du départ est donné à 9 heures. Cap à l'ouest ! Koenig voit partir le commandant du bataillon du Pacifique sans inquiétude. Sur son pick-up de com-

mandement, Broche arbore son pavillon personnel, un paréo tahitien noué à la hampe du drapeau. Koenig constate que le commandant des « Pacifiens » n'a rien perdu du mordant qu'il montre depuis deux mois. Il a le sourire des grands jours. Ses hommes sont joyeux.

— Ce sont des Peaux-rouges, des Sioux, songe Koenig. Ils sauront mener leur affaire³ !

Tout va pour le mieux... Il faut désormais se préparer pour la poursuite.

Toute la journée du 1^{er} juin se passe à réviser les matériels et les véhicules, à vérifier les moyens de transmission, à boucler les paquetages, à se répartir les provisions en eau, en vivres en munitions. Il faut veiller à tout. La 4^e brigade blindée anglaise doit franchir le champ de mines du « V » à 10 heures – aussi les hommes de Messmer reçoivent-ils l'ordre de déminer les passages adéquats. La compagnie nord-africaine doit occuper le secteur du Pacifique ; les échelons B doivent être répartis dans les autres secteurs. Koenig envoie le capitaine Simon, chef de la compagnie lourde du 3^e BLE, avec quatre canons de 75 portés, en renfort du détachement Messmer. Au moment où il fait sa jonction, Simon est attaqué par quatre bombardiers italiens, qui endommagent trois véhicules et blessent un légionnaire. Sorti vers l'est, en mission de « récupération » avec le 2^e BLE, Sairigné ramène trois voitures en bon état, mais il regagne la position très vite, car il y a au loin une agitation inhabituelle. Des avions passent et mitraillent les convois ; les automitrailleuses britanniques se mettent en place.

— La Luftwaffe est bien agitée ce matin, remarque Koenig. Elle doit couvrir des mouvements de repli des colonnes attaquantes du 27. Il faut protéger les véhicules. C'est la rançon de la victoire !

Entracte

Le 1^{er} juin, peu avant 9 h 30, les Anglais annoncent que Rotonda Signali est toujours inoccupée. On n'a aucune nouvelle de Broche et du Battalion Group. Un violent vent de sable rend les liaisons radio impossibles. Il y a tout à craindre de la Luftwaffe qui se réveille. Douze Junkers 87 lancent contre Bir Hakeim une attaque sévère et prolongée ; la riposte des fusiliers-marins est immédiate. Une pièce est touchée par une bombe de 200 kilos et deux de 50 kilos ; le quartier-maître Leborgne et six servants sont tués. Le bilan de l'attaque est lourd : neuf tués en tout, cinq camions détruits avec leur chargement, l'infirmierie du BM2 était anéantie. Venu s'informer des besoins de la brigade, le général de Larminat est servi !

A 14 h 30, tandis que Larminat inspecte les positions, Koenig réunit les commandants d'unités pour faire le point et surtout tirer les conclusions des événements de la matinée. Il rappelle, une fois de plus, les vertus de la dispersion ; les hommes doivent être en mesure de se mettre à l'abri à tout moment. Il donne ses ordres pour le prochain mouvement hors de la position : les détachements du BM2 et de la Légion se

porteront vers Rotonda Signali pour retrouver le Battalion Group à 70 kilomètres à l'ouest. Il cache son inquiétude devant le silence de Broche, qui a peut-être de bonnes raisons de se taire. Au nord-ouest et dans le « V », deux détachements du BM2 et du 3^e BLE sont pris à partie par l'ennemi ; à l'est, un détachement du 2^e BLE mène des actions contre des chars. Des informations inquiétantes parviennent au PC : l'ennemi est solidement installé, il paraît déterminé. Peu après 16 heures, on reçoit enfin des nouvelles : la colonne Broche a été attaquée presque sans interruption par des Messerschmitt 110 en rase-mottes, sans rencontrer de réaction de la part de la DCA britannique. A elle seule, la section d'artillerie du lieutenant Jacques Bauche, réduite à trois Bofors, a abattu quatre avions ennemis.

Une batterie du 1^{er} régiment de fusiliers-marins est désignée pour accompagner le Bataillon du Pacifique jusqu'à Rotonda Signali, d'où sont partis, quelques jours auparavant, certains assaillants ennemis. Les Français sont tout de suite assaillis par des Messerschmitt 109 et 110 et mitraillés à basse altitude. « Nous n'avions pas le temps d'enlever les roues du canon – nous baissions seulement les vérins, racontera l'un d'eux. Aussi, lorsque nous tirions, la pièce se déplaçait et nous devions également faire attention à ne pas tirer sur des véhicules du convoi⁴. » Ils parviendront à Rotonda Signali avec des pertes, mais aussi quatre Messerschmitt à leur actif. Toute la journée, le Battalion Group sera la cible de mitraillages incessants de la Luftwaffe ; il n'atteindra Rotonda Signali qu'à la nuit, sans avoir rencontré la 7^e brigade blindée. Vers 23 heures, Koenig le félicite et l'autorise à se replier sur El M'Teilim, où se trouvent les Anglais ; il lui annonce

également qu'il a demandé pour lui l'aviation anglaise aux premières heures du 2 juin.

Au PC, depuis le début de l'après-midi, on se pose toutes sortes de questions. Où sont passés les Anglais ? Pourquoi la 4^e brigade n'a-t-elle pas encore franchi le « V » ? Faut-il miner à nouveau les passages déminés à son intention ? A 15 heures, on a appris que la 4^e brigade n'arrivera pas ; deux heures plus tard, la 7^e division prescrit à Kœnig de stopper tous les préparatifs. Au même moment, les échelons B reçoivent l'ordre de s'arrêter à Bir Bou Mafes. Kœnig voit bien que quelque chose ne va pas et que l'affaire est importante. Au nord, on entend à nouveau des bruits de bataille : « La terre en tremble jusqu'ici, note Roger Ludeau ; tout l'horizon est noir de fumée. La nuit venue, le ciel est rougeoyant des immenses flammes des dépôts en feu et des éclatements d'explosifs à grande puissance. C'est un vacarme effroyable⁵. » Dans la soirée, la position est à nouveau attaquée par des formations de Junkers, mais il n'y a aucune perte. La question des munitions commence à se poser : Kœnig charge Larminat, qui repart à 18 h 30, d'insister pour que les échelons B envoient de toute urgence un copieux ravitaillement en munitions de DCA.

Une journée pleine d'agitation et d'incertitude prend fin. L'atmosphère est celle d'un entracte. Kœnig est de plus en plus inquiet. Que se passe-t-il au nord du « V » ? Amilakvari et de Roux, qui en reviennent, confirment le retour en force de l'ennemi. Des mouvements importants laissent penser qu'il s'est frayé un chemin et qu'il n'a désormais plus besoin de passer autour de Bir Hakeim. La nouvelle est catastrophique : « Si la brèche est maintenue, estime Kœnig, la bataille va prendre un tout autre aspect, très défa-

vorable pour nous. » Il espère encore que les mouvements ennemis ne sont pas aussi inquiétants qu'on l'a d'abord pensé.

Le deuxième acte s'achève sur une incertitude.

TROISIÈME ACTE

(2-7 juin)

« Rigolade »

Kœnig ne parvenait pas à s'endormir. Il cherchait une réponse à la question qui l'agitait depuis le début de la soirée du 1^{er} juin : la situation au nord du « V » était-elle réellement « sérieuse » ? Dans la nuit, une équipe de la compagnie lourde du BM2 rapporta une réponse : une importante colonne ennemie, comportant une cinquantaine de chars et une centaine de camions et de tracteurs de pièces, se déplaçait vers le sud. Les sous-lieutenants Jacques Régnier et Adrien Conus se hâtèrent d'aller prévenir le général, mais Kœnig doutait encore : n'étaient-ce pas plutôt des Britanniques que les hommes du BM2 avaient aperçus ? La 4^e brigade blindée avait dû entamer un mouvement prévu pour la veille. De toute manière, s'il s'agissait d'une colonne ennemie, comment aurait-elle pu échapper aux éléments légers britanniques qui se trouvaient à l'est ? Conus et Régnier insistèrent. Ils finirent par convaincre le général.

Ils ne s'étaient pas trompés : ils avaient observé l'avant-garde de la 90^e division légère de l'Afrika Korps, que Rommel avait chargée de prendre position à l'est de Bir Hakeim. On saura plus tard qu'il s'était rendu, le

30 mai, au PC du X^e corps d'armée italien pour y rencontrer le maréchal Kesselring, commandant en chef des forces allemandes sur le théâtre méditerranéen, et le major von Below, aide de camp du Führer ; il leur avait fait part de son plan, qui consistait à « nettoyer » tout le dispositif défensif allié au sud de Gazala. Ainsi la 150^e brigade britannique, à Got el-Oualeb, et la 1^{re} brigade française libre, à Bir Hakeim, devaient être détruites. Kesselring l'ayant approuvé, ce plan avait commencé d'être exécuté avec succès dans la soirée du 31 mai. Dès le lendemain, les Anglais avaient perdu Got el-Oualeb. Le bilan était lourd : 3 000 prisonniers, 500 véhicules, 124 canons. Plus grave encore : une brèche s'était ouverte dans la ligne de défense de la VIII^e armée¹. Rommel l'avait emporté sur Ritchie ; il ne lui restait plus qu'à venir à bout de Koenig.

L'aube du 2 juin fut calme, mais on pressentait que la pause serait de courte durée. Koenig renonça à se rendre auprès de Messervy ; il expédia le capitaine Tomkins à sa place, avec la mission de rapporter les consignes de la 7^e DB. Les informations de Conus et Régnier se trouvèrent confirmées par les hommes d'un convoi envoyé vers le Battalion Group à Rotonda Signali, dont une partie avait regagné Bir Hakeim après un sérieux accrochage avec des blindés ennemis (l'autre partie s'était perdue dans le désert). Cette fois, il n'y avait plus aucun doute :

— Nous sommes à un tournant de la bataille, dit Koenig à Masson. L'essentiel va se jouer ici.

Il fallut attendre 8 h 30 pour voir surgir les premiers blindés, mais, contrairement à toutes les prévisions, ce fut devant le secteur du 2^e BLE, au nord-est, qu'un premier détachement de sept blindés se présenta. « C'est à n'y rien comprendre », grommelait Koenig. Les légion-

naires avaient déjà ouvert le feu ; un véhicule était en flammes. Des observatoires du nord parvenaient des nouvelles inquiétantes : un rassemblement de quatre-vingts véhicules s'installait à 6 kilomètres, vers l'est. Deux camions de la 101^e compagnie auto qui venaient de regagner Bir Hakeim annoncèrent qu'une forte présence ennemie était visible dans la direction de Bir Bou Mafes. Cette fois, on ne pouvait s'y tromper : le siège de Bir Hakeim était sur le point de commencer. Koenig ordonna de rappeler les patrouilles, à commencer par le Battalion Group. A la faveur d'un épais nuage de sable, la compagnie Laborde, du 1^{er} BIM, et la 22^e compagnie nord-africaine firent mouvement vers le secteur du Pacifique. A 9 h 45, le commandant Babonneau annonça, par téléphone, que deux parlementaires italiens, brandissant un drapeau blanc, s'avançaient vers le 2^e BLE. Comme ils demandaient à parler au général, Koenig ordonna de leur bander les yeux et de les amener au PC. Sairigné les convoya. Koenig eut le temps d'aller faire un saut au petit cimetière pour y dire au revoir aux morts de la Brigade. Bizarrement, il était d'humeur enjouée ; il donna une grande tape dans le dos de Masson, avant d'éclater de rire.

— Ils viennent peut-être demander à se rendre ? s'écria-t-il.

— A moins qu'ils viennent nous demander de nous rendre ? suggéra Masson.

La réponse de Koenig fusa :

— Ah, merde !

C'est Masson qui était dans le vrai.

Distingués dans leurs manières mais directs dans leurs propos, se présentant comme envoyés de Rommel, qu'ils qualifièrent de « grand vainqueur de la Libye », et d'un général italien dont les Français ne

comprirent pas le nom², les deux hommes adressèrent à Kœnig une harangue en italien, dont les trois mots clés ne réclamaient aucune traduction : *circondati, esterminati, capitolare*... Les Français étaient cernés ; s'ils ne voulaient pas être exterminés, ils devaient capituler. « L'aiūs tout à fait à l'italienne pour nous proposer la reddition », note Sairigné dans ses *Carnets*. Masson regardait son chef, attendant l'éclat que ne manquerait pas de susciter une proposition aussi incongrue. Il savait qu'il ne capitulerait jamais. Cependant, loin de s'emporter, Kœnig répondit avec un large sourire :

— Je regrette vivement, messieurs. Allez dire à votre général que nous ne sommes pas ici pour nous rendre.

Au fond, cette demande de reddition était une excellente nouvelle. Elle montrait que Rommel n'était pas aussi sûr de lui que pouvait le laisser supposer son retour en force ; qu'il n'envisageait pas de continuer dans la direction d'Alexandrie en laissant derrière lui une brigade capable de repousser des assauts répétés et disposant de véhicules en état de marche, de carburant et de ravitaillement. Les deux parlementaires n'insistèrent pas. Ils repartirent, non sans avoir salué les *grandi soldati* qui osaient défier la plus puissante armée du monde. En les raccompagnant, les yeux toujours bandés, Sairigné lança à Babonneau : « Quelle rigolade ! » Dès leur départ, l'état-major de la brigade avait téléphoné ce bref message aux commandants d'unités : « Le général Rommel nous a demandé de capituler en nous menaçant d'extermination. Le général Kœnig a refusé. Faites votre devoir. »

Les premiers obus de 105 mm italiens s'abattirent sur la position à 11 heures. L'agitation était grande, à l'intérieur comme à l'extérieur, où les patrouilles ache-

vaient de rentrer. Dans l'immédiat, Koenig avait à reconstituer les défenses de l'ensemble de la position, tout en sauvant les échelons B, menacés par une offensive générale qui aurait submergé Bir Bou Mafes. Sur ce second point, il ne fut rassuré que vers 12 h 30, lorsqu'il reçut un message lui indiquant que les échelons B avaient fait mouvement à l'est de leur base. La situation était moins brillante dans le périmètre de Bir Hakeim : le 2^e BLE avait prêté quatre canons au BM2, qui assurait la garde du « V » ; le secteur du Pacifique n'était tenu que par la compagnie Roudaut, du BIM, pourvue de quelques canons antichars, en attendant l'arrivée des Nord-Africains. Quelques décisions furent immédiatement répercutées : le détachement du BM2 en mission dans le « V » devait rentrer immédiatement et le Battalion Group était prié d'en faire autant ; le commandant Savey recevait le commandement du secteur sud, dont il assurerait la défense avec deux compagnies du BIM et la compagnie nord-africaine.

A midi, un violent vent de sable plongea la position dans un énorme nuage, qui n'apporta qu'une protection temporaire. Lorsqu'il se dissipait l'artillerie se faisait à nouveau entendre ; en outre, la Luftwaffe multipliait les sorties. Koenig envoya une forte patrouille du BM2 à la rencontre du Battalion Group, qui, aux dernières nouvelles, faisait mouvement vers le nord-ouest. Mais ces nouvelles étaient fausses : la colonne Broche n'avait pas quitté Rotonda Signali, en raison du vent de sable. Sur le soir, dès que la vue se dégagait, un groupe de trente bombardiers passa sur la position, en appui d'une offensive d'infanterie ; la réplique de l'artillerie française fut instantanée et l'ennemi n'insista pas. Le soir tombait ; les tirs cessèrent soudain. Le silence qui suivit n'apaisa pas les inquiétudes des défenseurs :

du 2^e classe au commandant de la brigade, tous redoutaient l'assaut général. Aussi la nuit fut-elle employée à poser des champs de mines supplémentaires et à renforcer les défenses aux endroits qui paraissaient les plus menacés : les faces est et sud de la position. A 22 heures, Broche fit savoir qu'il faisait mouvement vers le sud, mais qu'un convoi de ravitaillement qui s'était porté vers lui avait été détruit par une attaque aérienne. Dans la nuit, Koenig demanda que l'on vérifiât tout le dispositif de transmissions, pendant que l'équipe du capitaine Renard remettait en état les lignes téléphoniques du secteur du Pacifique.

Selon son habitude, le général était à la fois inquiet et déterminé. Il avait un moment envisagé de ne pas rappeler le Battalion Group ; à présent, il avait besoin de toutes ses troupes. La journée du 2 juin s'achevait sur une interrogation de plus en plus angoissante à propos des Britanniques : pas de nouvelles de la 7^e DB, pas de nouvelles du lieutenant Tomkins, qui n'avait toujours pas regagné Bir Hakeim... Enfin, à 3 h 30 du matin, on reçut un rappel des ordres du 30^e corps d'armée concernant les mouvements prescrits aux diverses unités. L'un d'eux fit sursauter Koenig : « La 7^e armée divisionnaire, lut-il dans la dépêche transmise, prépare une position défensive au sud de Knightsbridge à Bir el-Marmat, afin de rendre disponible la 2^e brigade blindée pour des opérations mobiles. »

— Pauvre 7^e armée divisionnaire, songea-t-il, créée et mise au monde pour casser de tous ses moyens l'ennemi, la voilà réduite à un rôle défensif !

Que fallait-il en conclure, sinon qu'elle ne s'était jamais remise du choc éprouvé le 27 mai ? Les Anglais n'avaient jamais pu se rétablir, toutes les contre-attaques avaient tourné court. Dans cette nuit annon-

ciatrice d'un désastre, la seule évidence qui s'imposait à Koenig était que les Anglais, désormais encerclés, ne pourraient plus tenir le front Gazala-Bir Hakeim. Toute idée d'offensive vers l'ouest était provisoirement abandonnée. Il fallait d'urgence constituer un front défensif et y masser tous les moyens d'une contre-attaque future. Dans l'immédiat, il fallait surtout empêcher Rommel de poursuivre sa marche vers l'est ; dans cette perspective, la résistance de Bir Hakeim revêtait une grande importance stratégique. Peu avant 6 heures, on eut confirmation que le Battalion Group faisait mouvement vers le sud-est.

Dès 6 h 15, les artilleurs de Laurent-Champrosay tirèrent les premières salves sur des rassemblements ennemis à l'est et au nord-est. La riposte des batteries de 105 fut immédiate ; elle précédait de peu une intervention de la Luftwaffe contre la face sud, vite dispersée par la RAF. Mais, à l'est, l'infanterie ennemie avait repris sa progression et, pour le moment, on ne redoutait pas une véritable attaque. L'ennemi se contentait de resserrer son étau, en se maintenant hors d'atteinte de l'artillerie française.

— Plus de doute, on nous en veut, dit Koenig.

Pour dissiper l'inquiétude, en toute circonstance, rien ne vaut l'humour.

Encerclement

Au moment où le Battalion Group regagne la position, en échappant de justesse à l'artillerie ennemie, Babonneau aperçoit une fois encore, au loin, deux hommes à pied, agitant des drapeaux blancs, qui se dirigent vers le secteur du 2^e BLE. Quand ils sont plus proches, on constata avec surprise qu'ils portent l'uniforme anglais – et pour cause : ce sont des Anglais ! L'un des deux est même le chauffeur du capitaine Tomkins, avec lequel il a été fait prisonnier la veille. A la main, chacun tient un formulaire de télégramme, où est inscrit un texte manuscrit en allemand, signé – sinon écrit – par Rommel en personne. C'est un nouvel ultimatum, mais adressé, cette fois, « aux troupes de Bir Hakeim » et non à leur général : « Toute prolongation de la résistance signifie une effusion de sang inutile, affirme Rommel. Vous endureriez le même sort que les deux brigades anglaises de Got el-Oualeb qui ont été détruites³ avant-hier. Nous cesserons le combat quand vous montrerez des drapeaux blancs et que vous vous dirigerez vers nous sans armes. »

L'ultimatum de la veille a fait sourire Koenig ; celui-ci l'irrite. Pourquoi Rommel ignore-t-il le chef des

troupes ennemies ? L'affront est manifeste, et Kœnig ne le lui pardonnera jamais. « J'étais d'autant plus froissé, vexé, confiera-t-il que ce que je savais de l'homme ne laissait pas prévoir un tel manquement aux coutumes militaires, fût-ce entre adversaires déclarés. » Pourtant, ce nouvel ultimatum est plutôt flatteur pour les Français Libres, jugés à présent assez importants pour être l'objet d'une démarche personnelle du « grand vainqueur de Libye ». L'ultimatum du 3 juin a été adressé aux troupes françaises. Ce sont donc elles qui répondent par des tirs de mitrailleuses et de mortiers sur les batteries ennemies, visibles à la jumelle depuis la position.

A 9 h 30, Kœnig s'adresse à son tour aux troupes de Bir Hakeim. Il envoie à toutes les unités un ordre du jour général laissant prévoir « une attaque sérieuse, tous moyens combinés » et renouvelant sa certitude que chacun ferait son devoir sans faiblir. Il sera entendu. Le moment est enfin arrivé d'affronter le véritable ennemi, l'Allemand ! Il n'y a chez les Français ni forfanterie, ni nervosité, mais une résolution calme. La première brigade française libre va enfin pouvoir donner sa mesure. Nul ne songe à se rendre, à reculer, à fuir le combat décisif sur le point de s'engager. La prévision de Kœnig ne tarde pas à se vérifier : dans la journée du 3 juin, les bombardements sont ininterrompus, mais, en même temps, on apprend avec soulagement que la RAF appuiera la position en priorité. Le général ordonne en outre aux commandants d'unités de prévoir, chaque nuit, des patrouilles contre le déminage, avec ce seul mot d'ordre en cas d'engagement : « extermination ». Il convient en effet de ne pas laisser à l'abandon un dispositif qui, en cas d'attaque massive de l'infanterie, constituerait un obstacle majeur.

« Notre mission est de tenir coûte que coûte jusqu'à ce que la victoire soit définitive », ajoute Kœnig.

L'encerclement de Bir Hakeim est maintenant complet. Contrairement à ce qu'espérait Rommel, les Français ne se démoralisent pas : ils ont une nette conscience que des moyens énormes sont employés contre eux, mais, heureusement, pas toujours très efficacement. Les raids aériens se multiplient, mais les bombes ne tuent que les hommes qui se trouvent dans le trou où elles tombent – parfois, elles atteignent des artilleurs rivés à leur pièce. « Je bénis le Seigneur, songe Kœnig, de ne pas avoir écouté les forts en thème de la guerre blindée et d'avoir obligé les unités à s'enterrer. » Le nombre des batteries ennemies augmente, ainsi que la variété des calibres, mais la chasse britannique contre de plus en plus durement les attaques de la Luftwaffe. Pour la seule journée du 3 juin, on comptera une douzaine de bombardements effectués par des groupes de douze à vingt appareils ; le dernier a lieu à 20 heures, mais, sur les vingt-deux Heinkel-111 qui viennent arroser la position, sept ne regagneront pas leurs bases.

En dehors des pertes qu'ils provoquent, surtout chez les artilleurs, ces bombardements ont pour résultat de réduire fortement les réserves en munitions. Amyot d'Inville signale que les Bofors des fusiliers-marins n'auront bientôt plus rien à envoyer ; Laurent-Champrosay indique que le régiment d'artillerie a dépassé son allocation journalière de 200 coups par pièce. A ce rythme-là, la position ne pourra jamais tenir dix jours. Le soir même, Kœnig décide que les tirs ne seront déclenchés que contre des objectifs présentant « un réel intérêt » et que l'état-major de la brigade tiendra un état des consommations de munition heure

par heure. Cela dit, il faut obtenir un réapprovisionnement dans les meilleurs délais.

Avant de prendre un bref repos, le général fait le bilan de la journée : elle n'a pas été trop mauvaise. Le bataillon du Pacifique et les autres éléments du Battalion Group ont regagné la position, sans trop de dommage ; les incursions ennemies aux abords des champs de mines ont été repoussées ; l'appui aérien (Air Support) des Anglais a dissuadé la Luftwaffe d'insister. La nuit est calme, sauf pour les spécialistes des transmissions qui s'affairent dans les secteurs les plus touchés par les bombardements. A 3 heures, la nouvelle parvient que le ravitaillement en munitions sera « activé » et que l'appui aérien est désormais une priorité absolue.

— Comme cette assurance aide à mieux dormir ! s'écrie Koenig.

A l'aube du 4 juin, douze Junker 87 bombardent sans succès le secteur du Pacifique ; atteint par la DCA, l'un d'eux s'écrase au nord du PC. A 15 heures, douze bombardiers italiens Caproni prennent le relais ; l'un d'eux, touché, explose en essayant d'atterrir dans le périmètre de Bir Hakeim. Koenig téléphone à tous les chefs d'unités pour leur annoncer qu'il faut s'attendre à une vigoureuse réaction ennemie, puis il envoie ce message aux échelons B : « Excellent esprit malgré nombreux bombardements de l'aviation et de l'artillerie. Le moral est bon. On les aura. » Les hommes du Pacifique reçoivent une note de leur chef : « Nous voici engagés dans une véritable bataille, explique le lieutenant-colonel Broche, les phases en sont diverses, la situation change constamment. [...] Il s'agit de tenir bon, les forces anglaises sont autour de nous pour détruire les dernières forces de Rommel, qui

est en train de jouer sa dernière carte. Si Bir Hakeim tient, la victoire est certaine. Contre les attaques aériennes et les bombardements d'artillerie, abritez-vous, mais que les chefs surveillent le terrain en avant d'eux, l'attaque peut se produire à ce moment-là. Si elle a lieu, à vos armes, tirez bien et sans hâte, écoutez vos chefs et vengez vos camarades disparus⁴. »

Le moral de la brigade n'est pas seulement entretenu par les encouragements venus de l'extérieur et par les récentes livraisons d'armes anglaises, mais aussi par l'effet que la résistance française produit sur l'assiégeant. Un prisonnier italien donne ainsi cette intéressante indication : « Nous croyons que Bir Hakeim est tenu par des Français fantômes. Nous ne pouvons imaginer qu'ils soient encore vivants après les terribles attaques que nous lançons depuis neuf jours. » Il ajoute, car lui-même n'arrive pas à en croire ses yeux : « Peut-être la Légion nous joue-t-elle encore un de ses tours⁵... »

« Que nous réserve l'ennemi ? »

En début d'après-midi, un convoi britannique de dix camions parvient à forcer l'encerclement : il apporte à Bir Hakeim 1 300 coups de Bofors. Mais surtout, il précède un autre convoi, plus important – une cinquantaine de camions chargés de munitions et d'eau – placé sous les ordres du lieutenant Hochapfel. Tout autour de la position, l'activité est intense, mais on a la nette impression que les harcèlements de l'artillerie ennemie ne sont pas destinés à faire la décision. Comme les bombardements aériens, ils semblent relever d'une sorte de routine... Les avions britanniques montent bonne garde ; certains battent de l'aile au-dessus de la position. « Merci pour la RAF », fait télégraphier Koenig. « Merci pour le sport », fait répondre le général Tedder, commandant en chef de la RAF au Moyen-Orient. Les bombardements sont de plus en plus difficilement supportés : les défenseurs de Bir Hakeim ont déjà reçu des milliers d'obus de 105 et de 88, des centaines de tonnes de bombes. Il faut bien s'y habituer, si l'on veut continuer de faire bonne figure. A 17 heures, Koenig charge Amilakvari d'aller visiter le 2^e BLE. Comme le chef de la demi-brigade s'éloigne, coiffé de son képi, Koenig lui lance :

— Mettez votre casque, Amilak !

— Bah ! avec ou sans casque, la mort sait bien vous prendre⁶...

A 22 heures, un message de la 7^e DB est reçu au PC : des « actions contre-offensives » sont annoncées pour le lendemain. Kœnig en informe aussitôt Amyot d'Inville et Laurent-Champrosay :

— Le champ de bataille sera probablement très agité, commente-t-il. Nous devons nous attendre à de fortes réactions ennemies.

Au même moment, Messmer quitte Bir Hakeim avec sa compagnie pour aller à la rencontre du convoi de ravitaillement annoncé. « Nous ignorons absolument ce qui se passe en dehors de nous, note Sairigné. On entend tirer assez fort vers le nord-est. Un convoi de ravitaillement nous arrive dans la nuit, venant de l'ouest⁷... »

La nuit du 4 au 5 juin est marquée par une troisième tentative allemande d'obtenir la reddition de Bir Hakeim. Une voiture se présente, tous phares allumés, devant le secteur de la Légion. Deux officiers allemands en descendent et demandent au capitaine Morel, parti à leur rencontre, à voir le commandant de la place. Morel leur explique qu'on ne réveille pas le général à 4 heures du matin. Comme ils insistent, Kœnig est tout de même mis au courant ; il ordonne de les refouler. Les deux parlementaires paraissent vexés ; l'un d'eux sort un papier de sa poche et il entreprend de lire, à la lumière des phares, un texte allemand, où les Français sont à nouveau menacés d'extermination. Puis ils remontent dans leur véhicule, qui saute sur une mine au bout de quelques mètres ; ils en descendent indemnes et poursuivent leur route à pied, sous les quolibets des légionnaires.

Peu après, la compagnie Messmer regagne la position sans avoir rencontré le convoi de ravitaillement. Mais elle a entendu le bruit d'un convoi ennemi remontant vers le nord. En patrouille à l'est, la compagnie nord-africaine a, elle aussi, entendu des bruits de moteurs. L'encerclement de la position n'a pas produit les résultats escomptés par Rommel, mais Koenig n'en est pas plus rassuré : tant que la VIII^e armée n'aura pas rétabli la position de Got el-Oualeb, la brigade française est à tout moment menacée d'asphyxie. Il se doute bien que Ritchie prépare sa contre-attaque, mais s'il ne la déclenche pas dans les quarante-huit heures, on ne peut éviter de se poser la même lancinante question : « Que nous réserve l'ennemi ? » Les trois démarches tentées depuis le 2 juin montrent que Rommel accorde la plus grande importance à la prise de Bir Hakeim.

Koenig fait le point avec Masson. En elle-même, la position n'a aucune valeur intrinsèque, mais le seul fait que les Français s'y accrochent apparaît sûrement à Rommel comme une sorte d'épine plantée dans son dos. Jusqu'à présent, ni la force, ni l'intimidation n'ont marché. S'il est facile de renoncer à l'intimidation, la force en revanche demeure à l'ordre du jour. L'aviation et l'artillerie ont été largement employées ; c'est maintenant à l'infanterie, qui n'a pas encore donné à fond, d'entrer en action, et Koenig trouve là une nouvelle occasion de s'inquiéter. Les Français sont mal protégés contre ce genre d'assaut : ils n'ont pas de mines anti-personnel ou très peu, pas de réseaux de barbelés dignes de ce nom... Le front de Bir Hakeim, étalé sur plus de cinq kilomètres, est conçu pour la défense anti-chars ; il serait vulnérable aux attaques d'infanterie. Dès 6 heures, l'artillerie ennemie interrompt cette réflexion. Ces tirs matinaux font généralement peu de

victimes : le périmètre visé est, en effet, beaucoup trop vaste et les trous individuels trop petits.

Vers 10 heures, les tirs se font plus insistants, plus spectaculaires. D'énormes nuages de poussière recouvrent l'est de la position.

— Ils envoient du lourd, dit Masson.

Il n'y a rien à faire d'autre qu'attendre :

— Que voulez-vous, grogne Kœnig, c'est la guerre !

Masson admire le flegme du général. Avec ses canons de 75, l'artillerie française n'est pas de taille à répliquer efficacement à l'ennemi, mais elle ne demeure pas pour autant inactive. Les salves de nos batteries sont ininterrompues. Les véhicules ennemis qui tentent de s'approcher sont instantanément pris à partie dans un rayon de cinq kilomètres à l'extérieur des champs de mines. Les artilleurs français font leur travail avec une totale inconscience du danger. Un message arrive des échelons B : le général de Larminat est en train d'y boire du café et il veut des « tuyaux » sur la situation. Kœnig répond par un « Tout va bien » qui commence à devenir habituel, ajoutant, parce qu'il est d'excellente humeur : « Bon appétit à tous ! Avons subi une heure d'artillerie. Moral excellent. » Quelques minutes plus tard, un convoi de six camions anglais flambant neufs pénètre par la porte du Pacifique ; il apporte 6 000 coups de 75 et 5 500 coups de Bofors.

— Quelle aubaine ! s'écrie Kœnig.

Le convoi repart aussitôt, avec quelques blessés transportables⁸. Dans la matinée, on apprendra que, la veille, le général Ritchie a déclaré à la BBC que la défense de Bir Hakeim par les Français Libres était « un exemple pour tous ». Cet éloge remplit de joie Kœnig et ses hommes : ainsi, l'opinion française apprendra que, quelque part dans un coin de désert, les Fran-

çais Libres se battent pour la libération du territoire national ! « Sans doute cette simple phrase de Ritchie, se dit Koenig, rendra courage à nos compatriotes subjugués par l'envahisseur ; elle leur rendra confiance, elle fortifiera ceux qui résistent. Du coup, leur combat prendra son véritable sens... » A 11 h 30, un autre général anglais donne son avis sur les hommes de la brigade, cette fois en s'adressant à leur chef : « Excellent travail, tenez bon, câble Norrie, commandant le 30^e corps d'armée. Toutes mes félicitations, tout ira bien. » De plus en plus heureux, Koenig le remercie, en ajoutant, avec humour : « Nous sommes de plus en plus satisfaits d'attirer sur nous un nombre d'ennemis de plus en plus considérable. »

Ces échanges de congratulations ne sont pas inutiles : ils ont la plus heureuse influence sur le moral. On est encerclé, mais on n'est pas seul. Le monde extérieur regarde maintenant vers Bir Hakeim. Ce n'est pas le moment de faiblir, il faut s'accrocher coûte que coûte. Depuis le début, Koenig sait qu'il s'agit de retarder l'Afrika Korps durant quelques jours. Lorsque la position n'aura plus d'intérêt, lorsque Rommel aura usé son énergie et que la VIII^e armée se sera ressaisie, alors la brigade évacuera la position. L'après-midi se passe sans incidents notables. Des reconnaissances autour de la position renforcent la conviction que l'ennemi place à l'est et au sud des concentrations d'infanterie, prises entre l'artillerie française et les gros calibres anglais ; en outre, la chaleur et le vent de sable ne sont guère propices à une offensive. La Luftwaffe ne s'est guère montrée de la journée ; elle a sans nul doute d'autres missions vers le nord-est. Willoughby Norrie ne se trompe pas : tout va bien. Et Koenig a raison : le moral est excellent.

« A l'entrée des enfers »

Pourtant, dans la nuit du 5 au 6 juin, les bruits d'une grande bataille, qui se livre vers le nord-est, parviennent jusqu'à Bir Hakeim. Des canonnades incessantes et les explosions des bombes indiquent que Ritchie a décidé de prendre sa revanche dans la région dite du « Chaudron », entre Knightsbridge et Tobrouk. On apprendra seulement au milieu de la journée du 6 juin que l'affaire a tourné au désastre pour la VIII^e armée. Ritchie a jeté toutes ses forces disponibles dans la bataille, mais il a échoué. Rommel a désormais les mains libres pour s'emparer de Bir Hakeim, avant de se tourner vers Tobrouk. Au matin, la brigade française est bel et bien menacée de submersion par deux divisions allemandes (la 15^e Panzer et la 90^e division légère) et deux divisions italiennes (l'Ariete et la Trieste), appuyées par l'artillerie lourde et toute l'aviation présente en Libye. Quatre divisions, vingt et un groupes d'artillerie, cinq cents avions contre la division légère de Koenig : le rapport des forces est de 10 contre 1 ! Dans la réalité, le duel oppose deux généraux prêts à tout pour l'emporter : Rommel contre Koenig.

Toute la journée du 6, les pilonnages de l'artillerie ennemie précèdent l'avancée de vagues d'infanterie, appuyées par les chars – chaque fois, la réplique de l'artillerie française brise l'attaque. Le vieux canon de 75 fait merveille dans sa mission de tirs d'arrêt. Dans ses *Carnets*, Rommel rendra compte objectivement de son échec : « Le 6 juin, à 11 heures, la 90^e division légère partit de nouveau à l'assaut des troupes commandées par le général Koenig. Les pointes avancées parvinrent à 800 mètres du fort, puis l'offensive s'arrêta. Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs. Dans la soirée, l'assaut fut interrompu pendant que l'encercllement se resserrait autour du point d'appui⁹. »

Pour Koenig, c'est encore une journée de gagnée, mais le prix en est élevé : il y a eu plusieurs morts ; les artilleurs sont épuisés ; la consommation d'obus a été importante. A partir de 19 h 15, il ordonne que l'on ne tire plus qu'un obus par pièce et par minute :

— C'est ridicule, je suis désolé, mais je dois penser aux lendemains, dit-il.

Tandis que les patrouilles s'organisent pour aller déloger les groupes ennemis bivouaquant à proximité, Koenig dresse, comme tous les soirs, le bilan de la journée.

— Après notre succès du 27 mai contre l'Ariete, estime-t-il, c'est notre succès marquant.

Il a été remporté sur l'infanterie de la Trieste dans de bonnes conditions. Seules deux compagnies d'infanterie de la brigade ont été engagées ; en outre, l'artillerie française a réussi à briser toutes les attaques ennemies. Cependant, il faut d'urgence un nouveau ravitaillement en munitions et en obus ; il faut égale-

ment se préoccuper de la modestie des effectifs permettant de faire face aux nouveaux assauts de l'infanterie. « Après une telle journée, le calme de la nuit paraît merveilleux. L'artillerie se tait et l'on n'entend que de loin en loin quelques rafales d'armes automatiques. Tout autour de Bir Hakeim, un feu d'artifice de fusées vertes, blanches, rouges, monte continuellement dans le ciel sans lune qui fourmille d'étoiles. Pourtant, ce calme de la nuit n'était qu'apparent. Dans l'obscurité, le combat continuait, plus silencieux, mais aussi âpre. [...] Ainsi, après une journée de combats, la nuit n'apportait pas le repos qui eût été nécessaire [...]. Les défenseurs de Bir Hakeim ne pouvaient jamais se reposer de leurs fatigues¹⁰. » La position ressemble maintenant à un désert lunaire, avec ses cratères de bombes, ses trous d'obus, ses carcasses calcinées : « Le sable lui-même, note Roger Ludeau, d'un beau jaune d'or à notre arrivée, est devenu maintenant d'une teinte noirâtre d'un sinistre effet ; on se croirait à l'entrée des enfers, ce qui d'ailleurs est presque vrai¹¹. »

La première bonne nouvelle, au matin du 7 juin, arrive du secteur du Pacifique : l'ennemi est inactif, n'est-ce pas bon signe ? Il n'ouvre le feu qu'une heure plus tard, en ordre dispersé. Devant le secteur du 2^e BLE, dix chars sont signalés, mais un violent tir d'artillerie les oblige à rebrousser chemin. Dans la matinée, la position est survolée par des Messerschmitt, qui lâchent des bombes de trop haut pour qu'elles atteignent leurs cibles. A 8 heures, Kœnig fait envoyer à Larminat, de passage aux échelons B ce message : « Bon hier. Pertes légères. Tout va bien. » Comme l'accalmie se prolonge, il ordonne à la Compagnie nord-africaine d'aller faire des recon-

naissances au nord-est et au sud-ouest. Les échos d'un furieux combat aérien parviennent jusqu'à Bir Hakeim, mais la VIII^e armée n'oublie pas les Français Libres. A 11 h 30, un message d'Auchinleck est reçu au PC ; il est adressé à l'ensemble des troupes alliées pour les exhorter à « tenir bon » : « Tous les efforts sont maintenant nécessaires, ajoute Auchinleck. Soyez opiniâtres et agressifs afin de transformer la bataille actuelle en une victoire. » Kœnig transmet ce message aux unités, en l'accompagnant de ce bref commentaire : « C'est notre mission. Elle est connue de tous. »

A 13 h 30, une attaque de quinze chars venant de l'ouest et fonçant vers les « Mamelles » met fin à l'accalmie ; elle est suivie de deux autres attaques contre le nord-ouest de la position du BM2. Les batteries du régiment d'artillerie les stoppent successivement dans leur élan, contraignant l'ennemi à se retirer à six kilomètres. Kœnig a vite fait de juger qu'il s'agit d'une manœuvre destinée à tâter les défenses françaises. Le commandement adverse a d'abord cherché à déterminer le contour des champs de mines, puis il a élargi sa prospection à la face sud. Depuis quatre jours, il a réuni sur la position toutes les informations qui lui manquent sur la valeur de l'artillerie française et l'on ne peut douter qu'il sait à présent que le point faible se situe au nord, qui a été dégarni, faute de moyens suffisants.

Kœnig se rend parfaitement compte que c'est sur la face nord que Rommel portera son effort principal : « C'est de là que l'ensemble de la position est relativement le mieux dominé, explique-t-il. Un ennemi qui prendrait pied dans les "Mamelles" et à l'est de la face nord nous tiendrait dangereusement sous un feu

meurtrier et nous nous sommes jusqu'à présent efforcés de l'en tenir éloigné. » Il faut bien reconnaître que les actions britanniques sur ses arrières gênent les assaillants, pris entre deux feux et constamment obligés de se tenir sur la défensive. Dans l'après-midi, des patrouilles sont envoyées en surveillance du « V ». A 16 heures, le lieutenant Conus signale qu'il a été mitraillé par une batterie installée au nord et qu'il se replie pour échapper à une attaque de blindés. Koenig ordonne de miner totalement la porte nord, par où l'on accède au « V ». Cette fois, les Français sont complètement encerclés. L'investissement de Bir Hakeim est achevé. On peut raisonnablement supposer que les mouvements ennemis observés au nord précèdent une attaque plus sérieuse. Elle est déclenchée le soir même vers 19 heures contre le BM2 pris sous le feu des chars et des canons.

— Ils ont mis huit jours à trouver le compartiment de terrain favorable à leurs entreprises, remarque Masson.

C'est ce qui explique qu'ils paraissent maintenant pressés d'en finir. Ni Koenig ni Masson ne savent que Rommel exécute l'ordre que lui a donné Kesselring le jour même et que l'historien allemand Paul Carell rapporte en ces termes : « Ça ne va pas comme ça, Rommel ! Attaquez-moi ce sale trou avec toutes les troupes terrestres disponibles et abandonnez la tactique des petits groupes économiques¹². » Dans ses *Carnets*, Rommel donnera de son côté cette version de l'incident : « Kesselring critiquait violemment la lenteur du déroulement de notre offensive contre les troupes françaises. [...] Kesselring exigea le déclenchement immédiat d'une offensive de grand style, appuyée par la totalité des forces blindées. Or c'était là une

impossibilité¹³... » Le commandant en chef avait oublié l'existence des champs de mines et des points d'appui français ; il fallait bien, pourtant, lui donner l'impression qu'il était obéi.

Peu avant 21 heures, huit canons antichars sont repérés devant la 5^e compagnie du BM2 ; la 2^e batterie du 1^{er} RAC (capitaine Chavanac) leur envoie quelques rafales en guise de salut. Au même moment, au sud, la *Trieste* s'est manifestée contre la compagnie du capitaine Roudaut, du BIM ; la 4^e batterie (capitaine Morlon) lui interdit d'aller plus loin. Comme toujours, la nuit apporte un calme bienvenu, mais laisse en suspens cette question cruciale : pourquoi l'ennemi ne continue-t-il pas à tirer, de loin, sur la position ? Koenig avance une explication : ses tirs auraient permis à la RAF de le repérer.

— C'est une loi permanente de la guerre du désert, conclut-il : la nuit y est vouée au silence.

Il fallait en profiter pour préparer l'attaque du lendemain. Koenig savait qu'elle aurait lieu dans le nord et il redoutait qu'elle soit générale – et dans ce cas, ni l'artillerie ni l'infanterie de la brigade ne suffiraient. Si la *Trieste* et les deux divisions allemandes attaquaient en même temps, on pouvait s'attendre au pire. Il prit donc plusieurs décisions assurant le renforcement de la face nord ; le lieutenant-colonel de Roux lui assura que les Noirs, bien qu'un peu fatigués par le rationnement alimentaire, étaient gonflés à bloc et qu'ils se battraient aussi efficacement que pendant la campagne de Syrie. Mais Koenig se demandait si leur moral serait toujours aussi élevé après une attaque puissante et longue.

— Et puis, se disait-il, ils n'ont pas de chance, car ils ont devant eux la 90^e division allemande !

Il fallait également se préoccuper du convoi de ravitaillement qui rôdait dans le sud-est depuis plusieurs jours. Il avait été préparé par le capitaine Thoreau ; le lieutenant Hochapfel le conduisait. Koenig décida d'envoyer le lieutenant Jean Bellec, du bataillon du Pacifique, qui avait une réputation de casse-cou, pour le guider jusqu'à Bir Hakeim. Avant de s'endormir, il prit une dernière initiative : il avait appris dans la journée que la BBC, exaltant la défense de Bir Hakeim et ses refus réitérés de capituler, l'avaient comparé à... Cambronne. Ce rapprochement l'indisposa. Furieux, il adressa à Larminat un message en trois points :

« 1° L'émission française de Radio Londres se permet d'indiquer que j'aurais fait des réponses ridicules aux trois demandes de reddition de l'ennemi.

2° J'ai répondu à la première fermement mais courtoisement. Les deux autres demandes sont restées sans réponse.

3° Je suis un soldat et non un pitre. Je demande que la défense de Bir Hakeim ne soit pas romancée. »

Traduite en code « Omoplate », la dernière phrase se lisait : « Je suis canard et balayeur pitre et je demande que l'affaire de la nation ne soit pas une pastèque romancée. » Koenig fut secoué d'un rire qu'il qualifiera lui-même d'homérique. Ravi, il donna l'ordre d'expédier le message. Au fond de lui-même, ce qui le rendait furieux, c'était moins d'être comparé à un général d'Empire, dont la carrière avait toujours été réduite à un mot en cinq lettres, que d'apparaître, prématurément, comme un héros. La veille du jour où allait sans doute se jouer le sort de Bir Hakeim, il n'était plus tout à fait sûr de s'en tirer à bon compte :

— Très joli d'être appelé « lion de Bir Hakeim » et autres fariboles, grommelait-il. Mais, pour le moment,

il faudrait en sortir, s'en tirer, avec la division. Et plus le temps passe...

Il gardait, bien sûr, ces sombres pensées pour lui.

Le rideau se baisse sur un troisième acte où rien de décisif ne s'est encore joué.

QUATRIÈME ACTE

(8-10 juin)

La journée la plus longue

Trente mètres cubes d'eau : cela représente six citernes de 5 000 litres chacune. Soit neuf jours de survie pour les défenseurs de Bir Hakeim. Officier de liaison à l'état-major du 30^e corps d'armée, le lieutenant Thoreau, du quartier général, a obtenu d'un général anglais compréhensif le précieux chargement ; le capitaine Dulau, chef de la 101^e compagnie auto, en a organisé la dispersion sur six itinéraires différents ; le lieutenant Hochapfel, a pris la tête du convoi, auquel l'échelon B de la brigade a ajouté dix camions d'obus de 75, deux d'obus antichars et un de munitions pour la DCA. Cap au sud, puis au sud-ouest, jusqu'à la borne B 837, bien connue des conducteurs du train. Le lieutenant Bellec a récupéré le convoi et l'a guidé à travers les champs de mines et les lignes ennemies. Son audace et son sens de la navigation dans l'obscurité ont fait merveille lors de l'équipée sur Rotonda Signali ; cette fois encore, il donne toute sa mesure dans cette nouvelle mission. Pas question d'acheminer tous les camions vers Bir Hakeim : l'effet de surprise ne jouerait pas, la mission échouerait. Bellec en choisit quinze, dont deux citernes d'eau, assu-

rant trois jours de consommation à la garnison. Le retour sur la position est mouvementé : les Français tombent sur deux postes ennemis, qui ouvrent un feu désordonné ; ils réussissent à passer sans trop de dégâts. Dans les derniers kilomètres, un détachement emmené par le capitaine Messmer les fait entrer à Bir Hakeim en chargeant, tous phares allumés, en faisant le plus de bruit de possible, pour impressionner ceux d'en face.

Le 8 juin, Kœnig se réveille vers 5 heures, lorsque le déchargement est terminé ; il va immédiatement féliciter les artisans de ce coup de maître. Un brouillard épais recouvre la position. Le général se fait conter par Masson les petites nouvelles de la nuit : une patrouille de la 22^e compagnie nord-africaine a tenté, sans succès, d'encercler un poste ennemi vers Acroma ; un aspirant allemand prisonnier s'est enfui en direction du nord et une patrouille s'est lancée sa poursuite ; la compagnie lourde du 3^e bataillon de Légion, commandée par le capitaine Jean Simon, a disposé deux pièces de 75 antichars en position de tir vers la face nord...

Le général réfléchit, en vidant une thermos de café. On est au treizième jour de la bataille, alors que l'on aurait dû tenir, au grand maximum, dix jours. Les troupes se sont jusque-là bien comportées et le moral reste élevé, mais la fatigue et la tension nerveuse commencent à se faire sentir. La chaleur est de plus en plus accablante et la ration quotidienne d'eau (deux litres et quart) ne suffit plus. Le convoi amené par Hochapfel est une bénédiction : chaque homme disposera dorénavant de cinq à six litres d'eau. Kœnig n'en est pas plus rassuré sur l'issue de la bataille. Depuis le début du siège, on n'a pas cessé de vivre dans l'illusion que la VIII^e armée finirait par prendre l'avantage au

nord, d'où le fracas des combats parvient jusqu'à Bir Hakeim. On en est soudain moins sûr. Le jour va se lever, mais le brouillard enveloppe toujours la position. Chaque matin, à l'aube, les armes automatiques lâchent une courte rafale vers les lignes ennemies – une manière de signaler à ceux d'en face que les Français sont toujours là, qu'ils tiennent bon, que la journée sera rude pour tout le monde. Habituellement, l'exercice est accompli dans la bonne humeur. Il y a une manière joyeuse de manier son arme, qui se devine à la cadence des tirs. Mais, ce matin-là, Koenig a l'impression que la cadence manque un peu d'allant.

Le convoi de Hochapfel quitte la position avant le lever du soleil. Les conducteurs ont une longue route à faire – 140 kilomètres environ – et il leur faudra, une fois encore, affronter les tirs ennemis, sous la faible protection d'une petite escorte de lanciers hindous en automitrailleuses. Les camions s'évanouissent comme des fantômes. Après leur départ, il se fait un grand silence. Le soleil ne perce qu'à 7 h 40. Immédiatement, de l'observatoire du nord-ouest, le capitaine Chavanac signale que des bruits de chars et de véhicules divers se font de plus en plus proches. L'offensive terrestre est préparée par une brutale attaque, en trois vagues, de Junker 87 et de Messerschmitt 110. En tout, soixante avions concentrent leurs tirs sur les positions tenues par le BM2. En même temps, l'artillerie ennemie se déchaîne de tous les points de l'horizon sur le secteur nord : « Le grand jeu, pas de doute », songe Koenig. A eux seuls, les hommes de l'Oubangui-Chari ne peuvent résister à ce premier pilonnage. La 6^e compagnie du lieutenant Tramond a essuyé le choc principal ; de son PC, le commandant Amiel ordonne le barrage d'artillerie. Les artilleurs de Laurent-Champrosay

commencent à traiter méthodiquement les équipes de sapeurs et de fantassins, qui s'avancent dans le champ de mines. Deux canons de 25, apportés par le convoi Hochapfel, ralentissent l'avance ennemie. Peu avant 9 heures, Chavanac exécute un magistral tir d'arrêt, qui brise une manœuvre offensive, au moment même où la Royal Air Force, alertée dès 7 h 40, intervient à son tour.

Cette double riposte procure une accalmie provisoire.

D'épaisses fumées noires, provenant de véhicules incendiés, s'étendent sur le nord de la position. L'ennemi s'est retiré à environ 2 000 mètres, mais c'est pour mieux se rassembler dans l'attente de renforts. La préparation d'artillerie ennemie reprend à 10 heures ; les canons portés, les chars et l'infanterie convergent à nouveau sur le point d'appui nord-ouest, identifié par Rommel comme le point faible de la position. Koenig a ordonné de renforcer le nombre des batteries et d'augmenter la cadence des tirs, mais les tirs et les bombardements aériens assurent aux fantassins une progression qui les amène à deux cents mètres des premières lignes. Vers 11 heures, au moment où la situation est la plus critique, la RAF surgit enfin, avec un admirable à-propos, mais elle mitraille aussi les positions françaises « avec beaucoup d'impartialité », note Sairigné à la Légion. Le feu ennemi cesse durant son bref passage, qui a pour effet de stopper l'infanterie.

Peu avant midi, les Anglais reviennent à la charge, au moment où, au PC, on apprend que la 7^e division blindée attaque les arrières germano-italiens. La situation semble stabilisée ; dans le camp français, on se reprend à espérer que l'ennemi va tirer la leçon de ses déconvenues successives. « Ce damné Bir Hakeim »,

songe Rommel : « Depuis une semaine, ses groupes de combat se lancent par le sud-est contre le point d'appui. En plus de mille missions, les Stukas ont largué leurs bombes sur la position et tout cela n'a eu aucun résultat¹... » Il décide alors de donner l'assaut à travers les champs de mines au nord de la position. Il promet des renforts à son commandant du génie, le colonel Hecker – ils ne seront pas suffisants.

Dans les unités françaises, pour chasser la tristesse d'avoir perdu des camarades, blessés ou tués, les plus optimistes fredonnent un refrain, qui fait fureur en France occupée : « J'attendrai... ton retour ! » Les plus gouailleurs s'écrient à tout bout de champ : « Alors, ça boume ? » Cependant, au nord, on n'a pas tellement le cœur à plaisanter. Le contact avec le PC n'a pas été rétabli et les pertes subies par la 6^e compagnie du BM2 et par la 22^e compagnie nord-africaine envoyée en renfort, légitiment toutes les inquiétudes. Lorsque Koenig peut, enfin, parler à Robert de Roux au téléphone, le patron du 2^e groupement ne lui cache pas que les hommes sont au bout du rouleau, qu'ils seront incapables de réagir aux attaques qui se préparent. La fatigue, la chaleur, la soif font leur triste office. Il faut envisager le pire. Dès lors, la résolution de Koenig est prise : il enverra sans tarder la Légion au nord-ouest. En attendant, il fait transmettre ses ordres à de Roux : assurer l'intégrité de la première ligne en renforçant les éléments trop éprouvés ; rétablir une ligne continue de feu en cas de pénétration ennemie profonde ; reconquérir le terrain perdu par des contre-attaques menées en liaison avec les deux bataillons de Légion qui parviendront bientôt sur le point d'appui. En cas d'irruption massive et profonde des blindés et des fantassins ennemis, Koenig donne cette ultime consigne :

« rester sur place, agir contre l'infanterie, détruire les chars au canon au fur et à mesure qu'ils se présentent en bonne position de tir ». Rester sur place, ne pas quitter son trou individuel, en un mot : tenir – c'est l'obsession du général depuis le début du siècle.

Légionnaires et fusiliers marins, habitués à servir leurs Bofors sous le pire feu ennemi, viennent renforcer les défenses du nord. Cela rassure Koenig : les Français rempliront leur mission jusqu'au bout ; même submergés par l'infanterie, écrasés par l'artillerie, laminés par l'aviation, ils continueront de se battre. Il en est sûr : aucune unité ne se rendra. Pourtant, il se sent soudain saisi d'une certaine mélancolie à l'idée de perdre une pareille troupe et devant les responsabilités. « Je dois être, moi aussi, fatigué », se dit-il. Ce n'est pas le moment – ce n'est jamais le moment ! L'observatoire du nord-ouest est détruit ; le BM2 et la Compagnie nord-africaine ont eu beaucoup de pertes. La trêve est terminée.

A 13 heures, une nouvelle vague de Junkers apparaît à nouveau dans le ciel de Bir Hakeim ; en quelques dizaines de secondes, les bombes allemandes et les rafales de la DCA française transforment la position en un enfer. Cette fois, c'est le sud qui est visé, comme si l'ennemi avait le souci de ne pas gêner ses éléments en train de prendre le contrôle du secteur nord. « C'est toujours autant de moins pour notre pauvre BM2 ! » pense Koenig. Mais c'est aussi le signe que l'attaque n'épargnera désormais aucun secteur. Fort heureusement, l'infanterie ennemie se fait moins menaçante : une attaque sur le sud est bien ébauchée, mais elle n'a pas de suite, comme si l'ennemi, lui aussi, ressentait les effets de la fatigue. Peu après, les bombardements reprennent vers le nord, concentrés sur les batteries

françaises. Ainsi, à quelque cinq cents mètres du PC de Koenig, la batterie du capitaine Morlon est soumise au feu sévère d'une section de canons 210, ce qui n'empêche pas les artilleurs français de riposter par de furieuses rafales. Les quatre batteries du régiment d'artillerie coloniale, soutenues par une nouvelle intervention de la RAF, paralysent l'avance ennemie, qui n'est en mesure de progresser que vers le secteur du BM2. C'est à ce moment, critique entre tous, qu'un message du 30^e corps d'armée parvient au PC : les Anglais veulent connaître le nombre de véhicules ayant atteint Bir Hakeim et leur chargement en gros. Avant de transmettre les renseignements demandés, Koenig ne peut se retenir de faire cette réponse ironique : « Sommes toujours bombardés par aviation et artillerie ennemies. Sommes entourés de tous côtés. Position splendide à voir. Pertes légères. »

L'ennemi revient sans cesse à la charge. A 17 h 30, un bataillon d'infanterie appuyée par des chars et des canons portés surgit à l'est, fonçant sur la compagnie Morel, du 2^e bataillon de Légion ; il est repoussé avec l'aide de la batterie Morlon. Quelques minutes plus tard, soixante Junkers rendent visite au secteur du bataillon du Pacifique, incendiant des véhicules, bombardant un dépôt d'obus de 40 millimètres : « Lueurs fulgurantes de dépôts qui sautent, note Roger Ludeau, ou l'éclatement d'explosifs à grande puissance, véhicules en feu, vacarme assourdissant de bombes et obus qui toujours s'abattent en sifflant, crépitement des armes automatiques, claquement sec des torpilles de mortier ou des grenades, et, visibles à des dizaines de kilomètres, les lourds et âcres panaches de fumées noires qui font de la position une immense marmite du diable². » Puis l'infanterie ennemie fait une nouvelle

incursion, au nord cette fois, appuyée par cinq chars Mark IV. Au même moment, Kœnig envoie un message au général de Larminat : « Nos pensées sont toujours près de vous. Nous avons confiance. Vive la France Libre ! » Il n'a jamais cessé de penser que chacun fera son devoir, comme il l'a ordonné le 3 juin et qu'en fin de compte toutes les attaques seront repoussées. Confiance fondée, au demeurant, malgré les défaillances inévitables, surtout dues à l'épuisement.

A 18 h 10, Masson invite le général à quitter son abri. Le spectacle en vaut la peine : les hommes du BM2 et ceux du BIM sont en train d'arrêter l'ennemi devant le champ de mines. Mais il faut se résigner à considérer comme perdu l'observatoire du nord : trois Mark IV y ont fait la décision contre une pièce de 75 du BIM, dont quatre servants sur cinq ont été tués. Kœnig exulte : le vieil esprit de la grande tradition coloniale est toujours vivant ! La Légion n'a pas été en reste : la compagnie Wagner, du 2^e bataillon de Légion, a lancé ses *bren-carriers* à l'assaut des ennemis ; de cette audacieuse incursion, ils rapporteront vingt-cinq prisonniers. Quant à l'artillerie du 3^e BLE, elle a neutralisé plusieurs armes lourdes.

La nuit tombe sur la vision de fantassins germano-italiens se précipitant dans des trous d'obus et sur les tirs réguliers de l'artillerie française – de quoi, largement, dissiper la mélancolie qui étreignait le général quelques heures plus tôt. La seule ombre au tableau – en dehors de celle, accablante pour un chef, des pertes toujours trop nombreuses en vies humaines – est la demande du lieutenant-colonel de Roux de relever la 6^e compagnie du BM2. Kœnig en éprouve d'abord de la mauvaise humeur, avant d'admettre que cette unité, très éprouvée par la disparition de deux officiers (le

sous-lieutenant Frionnet et l'aspirant Dargent) et par l'épuisement des Sénégalais, souffrant cruellement de la soif, est à bout et qu'elle ne pourra supporter une journée aussi dure que celle qui s'achève. Aussi décide-t-il, à 19 h 30, de remplacer la compagnie Tramond par la compagnie Messmer. En l'expédiant vers le nord, Amilakvari ne donne qu'une consigne à Messmer : « S'il le faut, vous vous ferez tuer sur place. » Cela va de soi...

Messmer prend contact avec Tramond vers 23 heures ; il le trouve non seulement blessé, mais aussi choqué que ses hommes. A minuit, les trois sections de légionnaires, auxquelles s'est jointe une section de Nord-Africains ont remplacé les tirailleurs à bout. Quand les hommes se sont installés, Messmer fait le tour de tous les trous. Il s'attarde auprès de l'un d'eux, Yvan Mamuric, un géant venu de Croatie (que ses camarades ont vite surnommé « Mammouth »), qui lui a sauvé la vie au moment des combats de Keren, en Erythrée, alors que, épuisé de fatigue, mourant de soif, en proie à une terrible crise de hoquet, il a cru sa dernière heure arrivée, avant de sombrer dans le coma. Le 1^{re} classe Mamuric sert une mitrailleuse lourde, une vieille Hotchkiss récupérée en Syrie, qu'il bichonne avec amour. Messmer, attendri, lui demande pourquoi il se bat : « Pour la liberté, mon capitaine », répond le géant. Il faut également remplacer les artilleurs, tel l'aspirant Gérard Théodore, de la batterie du capitaine Gufflet, grièvement blessé à la jambe. Il faut même s'occuper des blessés, confiés à la garde de la compagnie nord-africaine, qui a d'autres tâches plus urgentes ; Koenig décide de les affecter à la compagnie de sapeurs-mineurs. Terrorisés, assoiffés (ils n'ont droit qu'à un litre d'eau par jour), ils constituent une charge dont la brigade se serait bien passée.

La journée du 8 juin a été très dure – peut-être la plus dure, la plus longue du siège. Trente-quatre tués et soixante-quatre blessés encombrant le groupe sanitaire divisionnaire du médecin-commandant Vignes et tous les postes de secours, où manquent les médicaments et le matériel de première nécessité. « La journée a coûté assez cher, mais la position est intacte », estime Koenig. Certes l'observatoire 02 a été perdu, mais il était situé en dehors de Bir Hakeim, en avancée vers le nord. Les unités sont réorganisées ou relevées ; les moyens de feu recomplétés, et les hommes de la compagnie des transmissions du capitaine Renard s'activent pour remettre en état le réseau téléphonique. La position est intacte, mais profondément bouleversée, parsemée de trous, de cratères, de carcasses noircies et fumantes. On manque d'obus, on manque d'eau. Pour les obus, Koenig se fie à Masson, qui lui annonce qu'il reste environ 500 coups par pièce en état de tirer. Pour l'eau, il fait venir, dans la soirée, à son PC le lieutenant de vaisseau Pierre Iehlé, qui commande la compagnie de fusiliers-marins assurant la défense antiaérienne de Bir Hakeim. Koenig l'apprécie : il le trouve épatant de droiture, sérieux et en même temps un peu blagueur.

— Je sais que vous êtes chargé du ravitaillement chez les fusiliers-marins, dit le général, et je sais que vous êtes débrouillard et que vous avez des provisions d'eau.

Iehlé confiera qu'il fit alors « grise mine », pressentant sans difficulté la suite. Mais Koenig fait montre d'habileté :

— Il faut que vous m'aidiez, j'ai un service à vous demander.

Et il évoque la grosse attaque du jour sur la face nord et le sort des malheureux tirailleurs, qui n'ont

plus assez de réserves d'eau et qui ne pourront plus tenir plus longtemps

— Honnêtement, qu'est-ce que pourriez me donner ? conclut-il.

Iehlé commence par bougonner, puis après un rapide calcul, il concède qu'il peut donner 300 litres. Koenig est ravi : il a décidément eu raison de voir en Iehlé un « chic type ».

— Je vous le revaudrai, vous sauvez la vie du BM2, assure-t-il.

Iehlé parti, Koenig se retrouve seul, face à ses responsabilités et à ses inquiétudes. Le BM2 est peut-être « sauvé », Bir Hakeim tient toujours, mais que se passe-t-il chez les Britanniques ? Comment, depuis cinq jours, l'ennemi peut-il monter aussi facilement ses coups contre la position française ? Il faut se résoudre à ne voir dans ce mystère qu'une seule explication, et elle est terrible : le corps blindé britannique a sûrement été bousculé par les troupes de l'Axe ! Ce n'est qu'une supposition, mais, si elle se vérifie, la position des Français deviendra vite intenable. Du moins n'ont-ils rien à se reprocher : ils ont en effet permis aux arrières de la VIII^e armée de se replier dans les meilleures conditions. Le seul motif de réconfort en cette nuit d'attente angoissée est le rôle joué par la RAF : ses interventions tout au long de la journée ont été souvent décisives...

Trois « maritornes » à la rescousse

L'aube du 9 juin apporte à tous une certitude : dès que le brouillard se lèvera, les premiers bombardements commenceront. Toute la nuit, les guetteurs ont signalé que l'ennemi s'est rapproché, qu'il a installé des canons, des mitrailleuses, des mortiers, avant de s'enterrer. Après un premier coup de semonce, vers 7 h 30, le ciel s'éclaircit lentement. Durant une heure, on entend les avions ennemis bourdonner autour de la position. Comme la veille, dès que le soleil a percé le brouillard, les Junker 87 se jettent en trois vagues successives sur le secteur nord. La DCA française réagit aussitôt, mais le rationnement des munitions interdit tout tir de barrage nourri. Aussitôt après le passage des avions, l'artillerie ennemie ouvre le feu, avec régularité, sans doute, mais on a vite l'impression que les tirs sont moins nourris ; l'artillerie française ne réplique que de loin en loin, mais avec efficacité. Plusieurs coups au but sont ainsi à mettre au crédit de la compagnie nord-africaine. Koenig, qui a demandé une intervention britannique, apprend dans la matinée que la 4^e brigade blindée enverra une colonne de secours baptisée *Primrose* – un nom qui le fait sourire :

— Marchons pour *Primrose*, si cette dame peut être une vigoureuse maritorne³, dit-il.

Elle en a, en tout cas, les moyens, puisqu'elle comprend un régiment de chars, une batterie d'artillerie, une compagnie d'infanterie. Cette fois, les Anglais semblent décidés à venir au secours des assiégés ; en effet, l'ordre n° 75 de la 7^e division blindée, daté du 8 juin, prescrit de soulager « la pression actuellement très dure exercée par l'ennemi sur le 1st Free French Group à Bir Hakeim », en repoussant et, si possible, en détruisant les concentrations ennemies à l'est et au sud-est de la position. Le général Ritchie a, en effet, intérêt à ce que son front sud tienne encore un peu — le temps, pour la VIII^e armée de s'attaquer au ravitaillement ennemi. C'est pourquoi, il adjoint à *Primrose* deux autres « maritornes » prélevées sur la 7^e brigade motorisée et sur la 29^e brigade indienne ; toutes deux, portent des noms tout aussi frivoles : *Daisy* et *Buttercup*. Koenig apprécie, en stratège, l'initiative de Ritchie : lorsque la bataille prend une tournure défavorable, il faut en déplacer le centre de gravité, de manière à surprendre et à dérouter l'ennemi : « Pendant toute la nuit, raconte Rommel, nous n'avions cessé de lâcher des fusées et de battre les positions de défense avec nos mitrailleuses pour empêcher les Français de prendre du repos. Et pourtant, le lendemain, lorsque mes troupes repartirent, elles furent accueillies par un feu violent, dont l'intensité n'avait pas diminué depuis la veille. L'adversaire se terrait dans ses trous individuels et restait invisible⁴. »

Sur le terrain, les intentions et les théories ne suffisent pas : il faut que les mouvements prescrits s'exécutent sans délai. Ce n'est pas le cas, en l'occurrence, mais, du moins, la diversion esquissée par les Britanniques

occupe-t-elle suffisamment l'ennemi pour l'empêcher de lancer, au matin du 9, un assaut décisif. Peu après 10 heures, Koenig reçoit la réponse de Larminat à son message de la veille : « Je vous envoie au nom de tous le témoignage de notre admiration et de notre fervente amitié. Vive la France et les soldats qui se battent pour la libérer. » C'est comme si le chef des forces françaises du « Western Desert » envoyait un ballon d'air pur sur la position.

Vers 12 h 15, le répit de la matinée prend fin : le capitaine Lequesne fait savoir qu'il observe depuis son PC de la compagnie nord-africaine des mouvements de chars et d'infanterie dans le « V » ; une attaque est donc attendue vers la face nord. Une demi-heure plus tard, deux vagues de vingt et un Junker bombardent le centre de la position, la 2^e batterie, le PC de l'artillerie et le groupe divisionnaire de santé, où une bombe de 500 kilos tue quinze blessés et trois infirmiers. En même temps, l'infanterie ennemie attaque au nord, à grand renfort d'artillerie, de chars, d'automitrailleuses, de mitrailleuses lourdes : « Bien joué, et de bonne guerre », apprécie Koenig. Cette fois, la compagnie Messmer est rudement secouée et les antichars du BM2 et de la Légion ne peuvent éviter que les éléments avancés ne prennent pied à l'intérieur de la position. Au sud, les assaillants approchent à moins de cinq mètres du secteur du Pacifique.

Les combats semblent s'étendre à l'ensemble des secteurs. La RAF, sollicitée, intervient aussi rapidement que la veille, mais elle ne peut imposer qu'un simple répit. Pris à partie par les *bren-carriers* de la Légion et du BIM, l'ennemi perd plusieurs chars et amorce un repli. La bataille reprend aussitôt ; deux obus touchent le PC du général, mais font plus de bruit

que de mal. Laurent-Champrosay doit ordonner de réduire la fréquence des tirs, les stocks de munitions s'épuisant plus vite que prévu. Au nord, les Allemands s'efforcent de percer entre la compagnie Messmer et la 5^e compagnie du BM2, mais ils se heurtent à une vive riposte des légionnaires, des fusiliers-marins et de la compagnie nord-africaine. Plusieurs véhicules ennemis sont touchés ou détruits ; les éléments les plus avancés de l'infanterie commencent à décrocher. Dans ce secteur, le succès est acquis, mais le prix en est élevé en tués, en blessés, en pièces d'artillerie hors de combat. Après 17 heures, de Roux et Amiel certifient à Koenig que les attaques ennemies ont cessé au nord.

Une heure et demie plus tôt, le général a reçu de la 7^e division britannique un message confidentiel, qui ne l'a pas surpris, mais qui crée une situation nouvelle : « La position de Bir Hakeim n'est plus considérée comme essentielle, dit le texte. Dans ces conditions, une évacuation peut-elle être envisagée ? Si cette évacuation n'est pas souhaitée, la brigade pourrait rester sur place en recevant les ravitaillements indispensables par air. » Depuis plusieurs jours, déjà – depuis que l'idée lui est venue que la VIII^e armée pourrait être non seulement incapable de refouler l'Afrika Korps, mais aussi de venir délivrer la brigade française, Koenig n'a envisagé que deux solutions. La première part de l'idée que l'encerclement de la position sera impossible à briser, la seconde qu'une sortie peut être envisagée. Dans le premier cas, les Français Libres tiendront le plus longtemps possible avant d'aller vers l'ennemi, les armes à la main, et de détruire tout ce qui pourra être détruit ; il n'est pas question de se rendre, mais d'attaquer dans toutes les directions, jusqu'à la mort inéluctable. Dans le second cas, une

sortie « payante » sera possible : la brigade aura une chance d'échapper à l'enfer où elle est plongée depuis deux semaines. Elle la saisira les yeux fermés.

Dans l'esprit de Koenig, les choses sont claires : il rejette toute fin lente, par extinction. Une sortie de vive force, sans attendre, est plus conforme à son tempérament, et elle lui paraît, au bout du compte, plus réaliste. La garnison a besoin de 6 tonnes d'eau et de 32 tonnes d'obus par jour : jamais les Anglais ne pourront assurer ce ravitaillement par la voie aérienne. Il faut se résigner à accepter l'idée que la VIII^e armée n'a pas desserré l'étreinte allemande et qu'elle n'y parviendra plus. La sortie ne peut plus être retardée ; elle se fera par la face ouest, jusqu'à présent la moins menacée par l'ennemi. Pendant deux mois, toutes les « Jock colonnes » ont quitté la position par la sortie sud-ouest : c'est par là que la brigade française s'échappera.

Koenig répond au chef de la 7^e division que la nuit suivante lui semble la plus propice et demande 60 camions et 30 véhicules sanitaires pour l'évacuation. La réponse est négative : impossible de fournir le matériel réclamé ; en outre, la nuit du 10 au 11 est préférable. Koenig ne peut que s'incliner. Le délai de 24 heures lui permettra de monter plus sérieusement l'opération. Mais pourra-t-on tenir jusqu'au lendemain soir ? Il revient plus longuement à la charge dans un nouveau message : « La journée de demain sera probablement une journée dure et je considère que la 1^{re} brigade des FFL a suffisamment bien rempli sa mission pour mériter toute l'aide que je vous demande pour l'aider à tenir la position jusqu'à son départ. » Il en donne une liste précise : une couverture aérienne permanente, un bombardement des batteries ennemies,

un mitraillage des abords de la position par la chasse, une forte poussée de la 7^e brigade motorisée au crépuscule. « J'insiste à nouveau pour que toutes ces demandes soient satisfaites, conclut-il. C'est la seule récompense que je demande pour la *Free French Brigade*. » Dès ce moment, Koenig et Masson se consacrent à la préparation de la sortie de vive force. Ils commencent par évaluer les munitions et les réserves d'eau disponibles : « Le bilan ressemble à celui d'une maison au bord de la faillite », écrira Koenig. Puis ils organisent l'évacuation immédiate des blessés et avertissent tous les commandants d'unités.

Peu avant 20 heures, le lieutenant-colonel Broche téléphone à Masson pour lui dire que son PC est devenu « invivable », car il est pris depuis un long moment sous le feu d'un canon de 50 millimètres. Quelques instants plus tard, un éclat d'obus de 50 touche mortellement le chef du bataillon du Pacifique et son adjoint direct, le capitaine Duché de Bricourt. La disparition du chef des « Pacifiens » est cruellement ressentie par tous ses hommes, et aussi par Koenig. Il confiera qu'en ces heures critiques, elle a ouvert en lui une « plaie vive » : « Le bataillon est décapité, privé de son âme, écrira-t-il, au moment où sonne, pour les uns et les autres, l'heure de vérité. Je suis très malheureux. En voici un que j'aurais aimé ramener jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire⁵. » Il ordonne au chef du BIM, le commandant Jacques Savey, de prendre immédiatement le commandement du bataillon du Pacifique. Ainsi s'opère, dans l'urgence, sous les dernières bombes d'une vague de soixante Junkers, la fusion du BIM et du Bataillon du Pacifique, désormais réunis sous l'appellation « Bataillon d'Infanterie de marine et du Pacifique » (BIMP).

Les commandants d'unités ont été convoqués au PC de la brigade à partir de 21 heures. Les instructions qu'ils y reçoivent du général tiennent en cinq points : tenir coûte que coûte durant la journée du 10 ; procéder aux préparatifs de la sortie et aux destructions de matériels sans éveiller l'attention de l'ennemi ; se livrer, durant toute la journée, à une préparation soigneuse du terrain pour repérer le dispositif ennemi dans la direction du sud-ouest ; maintenir les blessés légers dans les postes de secours ; esquisser le scénario général de la sortie, mais les hommes ne seraient prévenus que dans l'après-midi. Lorsque le dernier chef d'unité a pris congé, Koenig trouve encore le temps de rédiger un bref message aux troupes, à diffuser dès le matin du 10 : « Nous remplissons notre mission depuis quatorze nuits et quatorze jours. Je demande que ni les cadres ni la troupe ne se laissent aller à la fatigue. Plus les jours passeront, plus ce sera dur. Ceci n'est pas pour faire peur à la 1^{re} Brigade française libre. Que chacun bande ses énergies. L'essentiel est de détruire l'ennemi, chaque fois qu'il se présente à portée de tir. »

Ce jour-là, dans les grandes capitales alliées (Londres, Washington, Montréal, Rio de Janeiro, Buenos Aires...) l'écho de la résistance des Français Libres de Bir Hakeim commence à prendre de l'ampleur : « Défense héroïque des Français ! », « Magnifique fait d'armes ! » et même : « Les Allemands battus devant Bir Hakeim », tels sont les titres de la presse internationale. « Pour le monde entier, écrira de Gaulle, le canon de Bir Hakeim annonce le début du redressement de la France » (*Mémoires de guerre*).

Il est près de 6 heures du matin. Le Général sait qu'il ne va pas pouvoir dormir avant le lever du soleil.

« Toute la France vous regarde »

Le 10 juin, le brouillard est au rendez-vous, comme les deux matins précédents. La première alerte a lieu dès 8 heures et demie : la position est survolée par une importante escadre aérienne ennemie (elle est invisible, mais on l'identifie au bruit des moteurs). A 9 heures, lorsque l'horizon se dégage, on voit que l'ennemi creuse des emplacements de combats à l'est, devant le 2^e bataillon de Légion, et au nord. Les assaillants – ce sont des Italiens de la division Trieste – disparaissent dès que les premiers tirs des fusils-mitrailleurs français se font entendre. Au même moment, l'ensemble de la position est prise sous le feu de l'artillerie ennemie ; les obus tombent un peu n'importe où, donnant l'impression de tester les réactions des assiégés plus que de viser des cibles précises.

« Dans un rayon de guère plus de cent mètres autour de moi, raconte le sergent Bourderioux, agent de liaison de Masson, des geysers de sable et de cailloux sont projetés en l'air. Le bruit est si assourdissant que mes tympanes me font mal et je suis obligé de me boucher les oreilles. Le soleil a complètement disparu. Il fait presque nuit tant le nuage de poussière et

de fumée est épais. Les oreilles me font de plus en plus mal, ma gorge est en feu⁶, je respire avec peine et j'ai du mal à avaler ma salive. Les pierres retombent en pluie dense ; certaines me labourent le dos et les jambes et j'apprécie la protection de mon casque. Le ciel a l'air de s'éclaircir un peu, mais ce n'est que pour un très court instant car la deuxième vague est à pied d'œuvre et l'enfer recommence. [...] Les explosions autour de moi redoublent de violence. Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos à plus de deux mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer. Je reprends doucement mes esprits. [...] Cet enfer a duré une bonne quinzaine de minutes qui m'ont paru une éternité⁷. »

A 13 heures, trois vagues de cent trente avions en tout surgissent au nord, en une armada hétéroclite – Messerschmitt, Junker, Heinkel – mais constituant la plus forte concentration aérienne lancée contre Bir Hakeim depuis le début du siège « Ils mitraillent en piqué, les balles sifflent autour de nous, raconte Lucien Bourderieux. Les bombes arrivent presque en même temps et le ciel s'obscurcit aussitôt. La terre tremble, le sable et les cailloux retombent de toutes parts. [...] L'air est devenu pratiquement irrespirable. » Messmer a l'impression de se trouver au centre d'un ouragan de feu, de fer, de pierres, de sable : il sortira un peu plus tard de son trou, indemne, mais comme un boxeur *groggy*, aveugle. Les dégâts matériels sont importants (camions détruits, transmissions une fois de plus coupées) ; en revanche, les pertes en vies humaines sont quasi nulles. Ce bombardement s'accompagne d'un déchaînement de l'artillerie enne-

mie, en particulier sur le secteur nord-ouest, dange-reusement menacé par une avancée de chars et d'automitrailleuses.

Les trois canons de la section de l'aspirant André Morvan prennent pour cible un groupe de trois chars, qui se sont dissimulés derrière les « Mamelles » ; l'un d'eux est touché, les deux autres continuent leur progression, suivis par des fantassins qui sautent de trou en trou. Les pièces françaises sont à leur tour détruites ; l'un des servants, Mamuric, mortellement blessé, meurt peu après – « pour la liberté ». Plusieurs de ses camarades choisissent de se rendre ou de s'enfuir. Témoin de cette panique, Messmer, furieux, vide le chargeur de son pistolet sur les fuyards. Tandis que l'ennemi maintient sa pression sur les hommes de Morvan, des chars s'infiltrèrent au sud-ouest. Les légionnaires se battent toujours, bientôt soutenus par la RAF et par des actions de la 7^e division britannique à l'est et au sud, et aussi par la section de *bren-carriers* du lieutenant Devé, envoyée en renfort par le commandant Amiel, qui réoccupe les positions abandonnées par la compagnie nord-africaine une heure plus tôt.

Cette manœuvre énergique, qui efface la colère de Messmer, surprend les Allemands, qui ne pourront obtenir la décision dans ce secteur. Au PC, Koenig suit l'évolution de la situation minute par minute : Messmer n'a pas cédé ; la brèche ouverte au début de l'après-midi peut être considérée comme colmatée ; l'ennemi, lui aussi, paraît fatigué. Vers 18 heures, on lui transmet un télégramme du général de Gaulle : « Général Koenig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil. » Traduite par l'historien allemand Paul Carell, la phrase deviendra : « Combattez, les Juifs du

monde entier vous regardent. » Le fantasme s'accompagnera pourtant de ce commentaire flatteur : « L'adversaire, à Bir Hakeim est incroyablement acharné. Au milieu de l'orage de feu allemand, à travers les 1200 nids de résistance, court l'ordre du jour du général Koenig : "Nous avons à prouver sur ce point de désert que les Français savent combattre et mourir⁸." »

Il est 19 heures. Il faut tenir encore deux heures – les deux dernières du siège, sans doute les plus cruciales de toutes. Cinq minutes plus tard, la Luftwaffe se rappelle au bon souvenir des Français : une nouvelle vague de cent vingt à cent trente avions déverse sur Bir Hakeim plusieurs dizaines de tonnes de bombes. Les défenseurs se sentent, une fois encore, écrasés sous ce déluge : « Nous sommes complètement épuisés, note Roger Ludeau, la résistance humaine a des limites. Presque plus rien à manger, encore moins à boire. Notre DCA pulvérisée. Notre artillerie presque complètement détruite, notre hôpital volatilisé (avec 20 ou 22 blessés). Voilà où nous en sommes en ce moment⁹. » De nouveau, l'artillerie ennemie se déchaîne sur le nord, entraînant une vive réplique de trois batteries mises en place par Laurent-Champrosay. La batterie Chavanac tire ses derniers obus peu après 20 h 30. Soudain, le silence se fait. Une patrouille de la Légion tente de rétablir la liaison avec la section Morvan, mais elle a disparu, ses derniers servants ayant été capturés. « Jusqu'au soir, écrit Messmer, règne une sorte de trêve, rompue, tantôt ici, tantôt là, par des rafales qui partent sans qu'on sache pourquoi ni sur quoi¹⁰. » La bataille défensive de Bir Hakeim est terminée.

Au PC, Koenig et Masson se consacrent aux préparatifs de la sortie. Techniquement, l'opération ne pré-

sente pas de difficultés majeures : on peut aisément partir « sur la pointe des pieds », pour que l'effet de surprise joue à plein. Mais, dans ce cas-là, la réussite exigerait d'abandonner les armements, les véhicules, les blessés. Le prix serait trop élevé ; l'honneur militaire n'y trouverait pas son compte. « Nous sommes des Français Libres, dit Koenig, nous ne pouvons partir à la sauvette. » Il est impensable de laisser à Bir Hakeim des blessés allemands, italiens, espagnols, tous ces légionnaires qui ont servi la France avec une loyauté et un courage exemplaires, et dont le sort ne peut faire de doute après leur capture. Il faudra encore livrer quelques durs combats. Coincés entre les champs de mines et les attaques prévisibles de l'ennemi, les Français Libres se battront donc jusqu'au bout – jusqu'à la balise 837, à huit kilomètres de la position, direction azimuth 213, où attendront les convois britanniques.

Le dernier bombardement a détruit les dernières liaisons téléphoniques qui fonctionnaient encore et troublé les derniers préparatifs dans de nombreuses unités. La nuit est maintenant illuminée par les incendies des matériels laissés sur place, des bagages et des archives qui ne doivent pas tomber dans les mains de l'ennemi. Koenig a ordonné d'inhumer tous les morts des dernières vingt-quatre heures, chaque tombe étant pourvue d'une croix portant les inscriptions permettant de les identifier lorsque l'on reviendra sur la position. Les dernières rations d'eau sont distribuées. Le spectacle est celui d'une désolation totale ; la circulation dans le camp retranché est difficile, tous les repères habituels ayant été détruits lors des dernières attaques. Koenig a adressé aux commandants de toutes les unités un plan d'évacuation en quatre temps : la

brigade se massera en silence dans le secteur du Pacifique entre 21 h 15 et 22 h 30 ; le rassemblement sera terminé à 23 h 15 et l'infanterie ouvrira un couloir assez large (200 mètres) où les véhicules formeront ensuite deux colonnes de cinq files ; la marche commencerait à 23 h 30 ; l'embarquement à bord des véhicules et des ambulances britanniques aura lieu à la borne 837. Il était recommandé à tous de ne tirer qu'en cas de nécessité absolue.

Le général et son état-major arrivent à la porte du Pacifique vers 23 h 30. Le déminage du passage prévu n'est pas encore terminé, le génie n'a pu accomplir la mission qui lui a été assignée dans un temps aussi court : « L'affaire est jouée, mais elle est mal jouée », pense Koenig. Il n'a aucun reproche à faire aux hommes du capitaine Gravier. L'affaire s'engage mal, mais il est trop tard pour reculer. Les moteurs tournent au ralenti ; parfois, ils s'emballent pour franchir un obstacle. Koenig aurait aimé faire taire ce grondement : « A la longue, songe-t-il, comment l'ennemi ne l'entendrait-il pas ? »

— J'ai parlé d'une sortie de vive force, dit-il à Masson, il ne reste plus qu'à l'accomplir.

Le quatrième acte légitime à la fois toutes les inquiétudes et toutes les espérances.

CINQUIÈME ACTE

(nuit du 10 au 11 juin)

Le défilé devant la mort

Dans l'esprit de Kœnig, tout est clair. Une fois franchie la porte du Pacifique, déminée et élargie, on se dirigera vers le point B 837, à sept kilomètres au sud-sud-ouest, matérialisé par trois lampes à feux rouges installées par les Anglais. L'angle de marche est l'azimut magnétique $213^{\circ} 30'$ – si l'on veut faire jouer l'effet de surprise, il convient de faire partir la brigade par la direction opposée de sa destination finale. Il a fallu imaginer la « manœuvre » – et ce n'est pas sans sourire que Kœnig et Masson ont utilisé ce mot du vocabulaire classique de la stratégie. Comme si la brigade, si durement éprouvée après les quinze dures journées du siège, pouvait être en mesure d'évoluer de façon ordonnée sur le terrain ! Comme si son chef pouvait encore espérer combiner les mouvements de ses unités pour les diriger vers un objectif commun. Comme s'il était encore possible de dégager une tactique cohérente dans des conditions aussi chaotiques...

L'ordre général n° 12 dispose que les véhicules et les matériels qui ne seront pas utilisés devront être détruits ; les morts seront enterrés sur place, avec quelques pierres sur la tombe improvisée et une croix

où l'on inscrira leur nom ; les blessés couchés renvoyés sur le groupe sanitaire divisionnaire, les autres chargés dans les camions de chaque unité. Puis, comme on l'a dit, la brigade se massera en silence à la porte du Pacifique ; le rassemblement sera terminé à 23 h 15. Les véhicules se formeront en deux colonnes : l'une aux ordres de Laurent-Champrosay comprendra les véhicules de combat et de commandement ; l'autre, aux ordres d'un de ses adjoints, le commandant Bourgeois, tous les camions. Durant la marche de nuit, qui débutera à 23 h 30, il était prescrit de « ne tirer qu'en cas de nécessité absolue » ; les colonnes de voitures s'élanceront en masse compacte, avec l'infanterie en flanc-garde à droite et à gauche. Trois bataillons sortiront en tête ; les deux bataillons de Légion et le bataillon du Pacifique ; les deux colonnes de véhicules viendront ensuite. Après leur passage, les bataillons se rendront isolément et au « pas accéléré » au point de ralliement, où attendront les véhicules et les ambulances des Anglais. Tous ces ordres, précisait Koenig, étaient à exécuter « avec discipline, grande exactitude et minimum de bruit ou de mouvement », étant bien entendu qu'il fallait « réagir par le feu » si l'on rencontrait des patrouilles ennemies.

Ce plan présentait deux difficultés d'ordre techniques : la première tenait au déminage de la brèche ; la seconde au risque de voir l'ennemi lancer ses blindés à la poursuite de la brigade française. Pour résoudre la première, Koenig s'en remit au capitaine Gravier et à ses sapeurs. Après les reconnaissances nécessaires, réalisées le 10, ils se mirent à l'ouvrage à la tombée de la nuit : leur mission consistait à déminer et à élargir une brèche sur une largeur de 200 mètres. La seconde difficulté fut résolue par une simple ruse :

après avoir quitté la position, les troupes devaient filer plein ouest pendant une dizaine de kilomètres avant de se rabattre nord-sud vers le point de ralliement. C'était clair sur le papier...

Masson écoute le général développer ses idées. Un point le chagrine :

— Votre ordre, fait-il observer, n'est pas très orthodoxe. Il ressemble plus à un ordre de revue ou défilé qu'à un ordre de combat.

— C'est assez bien dit, répond Koenig : la division va défiler devant la mort !

A son PC du 3^e BLE, le commandant Puchois réunit ses capitaines. Après avoir ajusté son monocle, il leur communique les ordres du général. Tous éprouvent un grand soulagement. Ils n'ont plus d'eau, presque plus de munitions, ils savent bien que les hommes se battront encore avec l'énergie du désespoir, mais qu'ils ne résisteront pas très longtemps. « Ce sera le combat de la dernière chance », conclut Puchois. Un combat qu'il n'est pas question de perdre, car toutes les fatigues et toutes les souffrances endurées depuis deux semaines n'auront de sens véritable que si la sortie réussit. Au point d'appui nord, Messmer se sent un peu seul : il a l'impression que son chef de bataillon l'a abandonné. Il n'est rejoint qu'après 21 heures par le médecin-lieutenant du 3^e bataillon de Légion, qui lui apprend que tout le monde se prépare à partir. Messmer rassemble en hâte ses sections et traverse une dernière fois la position du nord au sud, au milieu d'une activité inhabituelle et bruyante. Il rejoint le PC d'Amilakvari.

— Votre compagnie a rempli sa mission, lui dit le patron de la Légion.

— Peut-être, mais à quel prix !

Messmer ne ramène qu'une quarantaine d'hommes, soit la moitié de son effectif de départ.

— Les autres ne sont pas morts pour rien, rétorque « Amilak ».

Les hommes de Messmer, à bout de fatigue, n'auront droit qu'à une demi-heure pour se reposer et refaire le plein de munitions.

A partir de 22 h 30, toutes les unités ont commencé à gagner la position de départ. Fantassins, artilleurs, fusiliers-marins, infirmiers ont rassemblé leurs équipements et se sont mis en route, en zigzaguant au milieu des cratères de bombes, des entonnoirs d'obus, des fondrières et des anciens emplacements de combat. Le bombardement de 19 heures a gêné les préparatifs, causant de nouveaux dégâts, notamment dans les liaisons téléphoniques. Les véhicules en état de marche ont été rassemblés au centre de la position : il y en a plus de trois cents ; trois camions sont affectés aux prisonniers ; les grands blessés sont chargés à bord de six camions et de sept ambulances. Les dernières rations d'eau sont distribuées : chaque homme a droit à un bidon d'un litre.

A la porte du Pacifique, le capitaine Mallet attend Koenig et Amilakvari avec une mauvaise nouvelle : Gravier n'a pu assurer le déminage de la brèche sur la largeur décidée. Les démineurs n'ont pas eu le temps d'achever leur besogne. « Nous souhaitions disposer d'un large boulevard, nous ne pourrions utiliser à grand-peine qu'une passe d'une quarantaine de mètres de large¹ », constate Koenig. Son plan d'évacuation était fondé sur quelques paris : il a perdu le premier, voilà tout... Il n'a qu'à s'en prendre qu'à lui-même : il aurait dû prévoir que la tâche était au-dessus des forces des sapeurs. Comble de disgrâce : ils n'ont pas

davantage eu le temps de s'attaquer au marais de mines.

— Reste à espérer que le dispositif ennemi ne soit pas trop solide devant nous, dit-il à « Amilak ».

Il ne se doute pas encore que ce pari-là sera également perdu.

L'obscurité est à présent totale.

A minuit, avec trois quarts d'heure de retard sur l'horaire prévu, les fantassins se présentent devant la sortie, précédant les deux colonnes de véhicules et les *bren-carriers* chargés de leur protection. L'ordre ne règne guère parmi le rassemblement. Le bruit des moteurs – dont certains s'emballent, contrairement aux consignes formelles données par Koenig lui-même – risque de donner l'alerte à l'ennemi. Pour le moment, il ne se manifeste pas. Koenig a un œil sur l'horizon, qui lui paraît étrangement calme, et l'autre sur les unités qui ont commencé leur progression. « Nous roulons lentement, cahotant dans les trous que nous ne pouvons éviter, faute de les voir, raconte Lucien Bourderieux. Chaque conducteur essaie de deviner, dans l'ombre, l'arrière du véhicule précédent pour rectifier sa route, selon qu'il se penche brusquement à droite ou à gauche. Ce petit jeu est difficile et dans le brinquebatement continu, le pied se fait quelquefois un peu lourd sur l'accélérateur, provoquant des emballements très déconseillés en approchant du périmètre de sortie². » Un quart d'heure plus tard, la 6^e compagnie (capitaine Wagner) du 2^e BLE est en train de se déployer à l'extérieur lorsque, à la suite d'un bruit de moteur emballé ou de l'explosion inopinée d'une mine, une fusée éclairante ennemie embrase le ciel, immédiatement suivie de plusieurs rafales d'armes automatiques. Le tir en est mal ajusté, mais, désormais, l'effet

de surprise ne joue plus. Les autres unités s'engagent à leur tour dans la brèche, tandis que les fusillades s'intensifient. Ainsi la porte du Pacifique n'a pas été moins surveillée que les autres, Koenig ne peut qu'en prendre son parti.

Des morts sans absolution

En quelques minutes, le ciel de Bir Hakeim s'illumine : rafales de mitrailleuses, balles traceuses, fusées éclairantes offrent un spectacle qui fascine et inquiète les Français. Koenig le trouve grandiose. Malgré le tragique de la situation, il ne peut s'empêcher d'admirer le feu d'artifice. Pierre Iehlé aperçoit un chapelet de boules lumineuses, qui se déplacent, qui avancent mais qui, en même temps, donnent l'impression de tourner sur elles-mêmes : « Il y en a partout, c'est un véritable 14 juillet, c'est très beau à voir », pense-t-il. Pierre Messmer songe, lui aussi, à un feu d'artifice : « Les Allemands lancent des fusées éclairantes de toutes couleurs et de toutes espèces, tirent avec leurs mitrailleuses lourdes dont les balles traçantes dessinent une grille lumineuse et mortelle³. » La première fusée éclairante ennemie permet à Sairigné de découvrir un « spectacle inoubliable, à la Gustave Doré⁴ ». « C'est un "bordel" infernal, raconte René Duval, de la 101^e compagnie Auto. [...] La bataille est générale car, bien entendu, l'ennemi a compris. Il sera très difficile de sortir⁵... » Il mettra deux heures à évacuer la position.

Les tirs contre le 2^e BLE et les Pacifiens ayant redoublé provoquent un reflux des éléments les plus exposés et une sorte de mêlée générale, ponctuée de combats rapprochés. L'ennemi tire sur tout ce qu'il voit bouger, avec une violence qui exacerbe l'inquiétude de Koenig. « Ce sera dur, très dur », maugrée-t-il. Dans le vacarme croissant, donnant l'impression d'un désordre généralisé, il est de plus en plus difficile de prendre les décisions qui s'imposent. Comment faire passer les véhicules si les fantassins piétinent. Il n'y a plus, à présent, de position à défendre, il faut à tout prix aller de l'avant. « Impossible de reculer, tranche Koenig. Nous devons aller jusqu'au bout ! »

Cela fait maintenant plus d'une heure que la bataille s'est engagée contre un ennemi manifestement supérieur en nombre et en puissance, et pour qui joue le temps. La nuit est une efficace protection pour les Français, mais Masson rappelle – comme s'il était possible de l'oublier ! – que la lune se lèvera à 4 heures et qu'alors la confusion risque fort de tourner au carnage. Koenig se rend compte qu'il a sans aucun doute trop demandé à des hommes épuisés. Il n'a plus le choix : il faut, sans plus de retard, engager le premier convoi entre les marais de mines. Le lieutenant Bellec se propose comme volontaire pour le guider. Koenig lui demande d'ouvrir la route au PC de la division, avec ses *bren-carriers*. Moins de cent mètres plus loin, l'engin de Bellec saute sur une mine ; tandis que, choqué mais indemne, il s'extraît de l'amas de tôles, le sergent-chef Houfflack se porte en tête avant de sauter à son tour. Successivement le capitaine Renard, chef de la 1^{re} compagnie de transmissions, Amilakvari, puis à nouveau Bellec sautent. Renard est sérieusement blessé, « Amilak » et Bellec s'en tirent sans une égrati-

gnure. Jugeant qu'il est inutile de poursuivre dans cette direction non déminée, Koenig décide d'orienter le gros de la colonne vers le sud. Bellec en prend à nouveau le commandement.

Il est près de minuit. Le général monte dans sa voiture. Le torse hors du toit ouvrant, il lève le bras droit, pointe l'index devant en criant : « En avant ! Sauve qui peut ! Que Dieu vous garde⁶ ! » Le convoi démarre doucement, précédé par trois files de *bren-carriers*, chargés de couvrir le front de sortie. « Foncez droit devant et aussi vite que vous pourrez », ordonne Koenig à son chauffeur, l'adjudant Travers, qui est une femme – la seule femme présente à Bir Hakeim depuis le départ des ambulancières après le début du siège⁷. Avant de démarrer, Susan Travers jette un coup d'œil sur son épaule. Amilakavari a repris sa place à côté du général ; il sourit en tapotant une mitrailleuse sur ses genoux. Elle se jure sur-le-champ que, quoi qu'il arrive, elle sortira « ces deux cinglés de cet asile de fous ». Pari insensé, qu'elle gagnera alors qu'elle avait toutes les chances de le perdre...

Quelques voitures se sont déjà élancées vers le sud. Deux d'entre elles ont été mitraillées, elles flambent. L'incendie inquiète les hommes, car il leur donne l'impression – fausse – d'être vus par l'ennemi ; en même temps, il leur évite de céder à la panique. Mais l'ennemi a repris ses tirs et beaucoup font mouche. La confusion est extrême. Le spectacle digne d'un 14 juillet traditionnel a cédé la place à une vision moins exaltante, où domine l'impression d'un embouteillage et d'un sauve-qui-peut menaçant de tourner à la catastrophe. « L'adversaire qui, par trois fois, nous a sommés de nous rendre, note Roger Ludeau, ne doit pas en revenir de se faire bousculer par cette poignée

de morts-vivants. Mortiers, canons de 50, mitrailleuses lourdes et légères se déchaînent bientôt sur nos colonnes qui, à grands coups de grenades, se fraient un chemin à travers leurs lignes. La nuit est zébrée de fulgurantes lueurs des voitures qui sautent et qui flam-bent ; de tous côtés se croisent en gerbes de feu les nappes de balles traçantes⁸ ; toute la nuit retentira le sinistre miaulement des obus, le fracas des explosions mêlé aux cris d'agonie de ceux qui tombent⁹... »

Deux heures du matin : « A partir de 2 heures, c'est la corrida individuelle¹⁰ », note Sairigné. Un véritable barrage de canons de 50 millimètres interdit aux Français de se porter au nord du marais de mines. Le capitaine de Lamaze rameute les conducteurs de *bren-carriers* et les fantassins aux cris de « En avant, la Légion ! » et « A moi, la Légion ! » Les légionnaires ne se font pas prier pour charger et les conducteurs pour écraser tout ce qui se dresse devant eux. L'objectif est de bousculer les barrages allemands et de se reformer plus loin. La charge des *bren-carriers* restera comme l'une des pages les plus héroïques de cette nuit mémorable. Pour protéger les ambulances et les camions chargés de blessés, le lieutenant Jean Devé s'élance à trois reprises contre les lignes ennemies. Passant à portée du médecin-colonel Vialard-Goudou, il lui lance : « Ça va, les toubibs ? Vous en faites pas, j'y retourne ! » Quelques jours plus tôt, il a eu cette formule : « Les *bren*, c'est la cavalerie de la division ! » Il « y » retourne une dernière fois, avant de recevoir, debout dans sa chenillette, un obus en pleine poitrine.

En tête, Susan Travers conduit la Ford des deux « cinglés » et c'est un miracle si elle traverse sans encombre le champ de mines. « Derrière nous, se souviendra-t-elle, c'était un vrai carnage. Les explo-

sions illuminaient le ciel nocturne et les véhicules étaient projetés en l'air. Les vagues de feux traçants se succédaient à travers le désert, montaient vers nous, les fusées à parachutes tombaient du ciel, baignaient le champ de bataille d'une lumière surnaturelle. [...] Je m'avançai vers le feu traçant devant nous comme si la voiture était la proue d'un grand navire fendant une mer de balles¹¹. » A l'intérieur, le vacarme est épouvantable. Amilakvari crie à la conductrice de ralentir, sous peine de les entraîner tous les trois dans la mort.

— Arrêtez de tirer avec votre revolver, lance le général à son adjoint. Cela m'empêche de réfléchir !

— Je ne tire pas, répond « Amilak ». C'est l'impact des balles sur la voiture...

Koenig pense un moment qu'ils ont été les seuls à franchir le barrage de feu. Mais les véhicules français s'engouffrent par groupes de dix à quinze dans la trouée. L'artillerie et le groupe sanitaire suivent. Dans son automitrailleuse-observatoire, le capitaine Gufflet lance : « Toutes les balles ne tuent pas ! » Il suffit d'une seule pour l'abattre. Laurent-Champrosay poursuit sa route, son adjoint mort à ses côtés.

Puis viennent les fusiliers-marins et les compagnies antichars d'infanterie... Le 3^e bataillon de Légion ferme la marche, progressant par bonds successifs d'une trentaine de mètres, au milieu des lignes allemandes. « On court, on s'arrête, on repart sans souci de l'axe de marche, sans liaison avec les voisins, sans s'occuper de ses chefs, se souvient Pierre Messmer. Au passage, on lance deux grenades sur une mitrailleuse, on trébuche et on tombe dans un emplacement de combat, sur un Allemand qui ne sait pas si vous êtes son prisonnier ou s'il est le vôtre¹²... » A ce jeu, il se retrouve vite seul ; il aperçoit un peu plus tard un autre isolé, le capitaine

André Lalande, adjoint de Puchois. Ils poursuivent leur route ensemble, tombant bientôt sur une compagnie allemande. Deux *bren-carriers* chargeant à fond de train leur évitent d'être capturés. Les Allemands ont la mauvaise idée de les menacer ; plusieurs d'entre eux sont fauchés par la mitrailleuse d'un sergent de la Légion. « Tout va très vite alors, bien plus vite que le temps qu'il faut pour le raconter », écrit Messmer.

Kœnig et « Amilak », eux aussi, ont échappé de peu à l'interception. Leur conductrice les a sauvés, accélérateur au plancher, en zigzaguant au milieu des balles. D'autres n'auront pas cette chance, tel Jacques Savey. Blessé grièvement, il trouva la force de lancer à un de ses adjoints, le capitaine Roudaut : « Beaucoup de casse, n'est-ce pas ? Allons, bonne chance, mon vieux ! » Quelques instants plus tard, la voiture où il a été chargé reçoit deux obus de 50 millimètres. Il est le premier mort du tout nouveau bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique dont il a pris le commandement le matin même ; il sera provisoirement enterré à vingt-cinq kilomètres de Bir Hakeim. Le capitaine de Lamaze sera fauché d'une rafale en plein ventre : « Dites à mes parents et faites savoir à mes légionnaires que je suis mort en soldat et en chrétien », a-t-il demandé avant d'expirer. Le capitaine Bricogne, adjoint de Laurent-Champrosay, aura une fin plus mystérieuse : il se met en tête de partir avec les légionnaires, mousqueton au point, une musette pleine de grenades, pour un dernier corps à corps, en annonçant qu'il allait « tuer un Boche » ; jamais on ne le reverra. Aumônier des fusiliers-marins, le père Lacoin, un trappiste, répond au capitaine Bourdis, qui lui réclame des absolutions pour trois hommes mortellement blessés :

— Ne vous en faites pas, mon vieux, cette nuit, tous les morts montent au paradis !

Un « mot » parmi tant d'autres... Un geste parmi tant d'autres... « Que d'actes héroïques demeureront ignorés ! écrira Kœnig. Que d'actes glorieux resteront ensevelis dans l'ombre de la nuit, de ces actes qu'il serait si simple d'accomplir si les balles ou les obus ne venaient pas à chaque instant en rendre l'accomplissement difficile... » Chaque homme, cette nuit-là, était, à lui seul, une aventure, une histoire, une tragédie.

Rideau

Le détachement britannique a pris position à la balise 837 à la tombée de la nuit. Par prudence, les feux rouges ont été orientés vers le sud, ce qui les rend difficiles à apercevoir par les premiers échappés de Bir Hakeim. Soixante camions, cinquante véhicules sanitaires s'alignent sur deux files, protégés par une colonne motorisée. Les blessés arrivent les premiers, à 4 heures du matin, emmenés par les docteurs Vignes, Guillon, Vialard-Goudou, Durrbach, Thibaux. Le colonel Masson, qui, lui-même, a longtemps erré, choqué, à moitié inconscient, avant de trouver le point de rendez-vous, déclarera : « C'est une catastrophe, nous n'avons pu sauver que quelques centaines de soldats... » Beaucoup ont longtemps marché, se sont perdus, incapables de suivre l'azimut fixé. Ils ont tourné en rond, filé vers le sud ou foncé vers l'est ; certains, même, surpris par le brouillard de l'aube, ont fait demi-tour – ceux-là se feront capturer par les hommes de Rommel entrés en « vainqueurs » dans la position... Les blessés sont chargés en moins d'une heure dans vingt-cinq véhicules sanitaires. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, les hommes valides montent dans les camions britan-

niques, où ils s'écroulent, vaincus par la fatigue. Lorsqu'il arrive au point de ralliement, épuisé mais ravi, le capitaine Simon demande des nouvelles de ceux qui n'ont pas encore rejoint. Sa joie est de courte durée : il a perdu trop de camarades.

C'était l'heure où, d'ordinaire, le jour se lève. Mais, à Bir Hakeim, depuis quinze jours, le brouillard a été, le plus souvent, au rendez-vous. Et cette matinée du 11 juin ne fait pas exception à la règle : le brouillard ne commence à disparaître que vers 8 heures. Tout au long de la matinée, l'état-major de la VII^e armée fera le compte des survivants : 2 000 Free French, environ, seront dénombrés ; il en manque donc au moins 1 600. Que sont devenus ceux qui ne sont pas morts ? Combien y a-t-il de prisonniers ? Combien de blessés sont-ils en train d'agoniser seuls dans le désert ? Et qu'est devenu le général ?

Susan Travers a longtemps roulé entre les lignes ennemies. Vers 4 heures, la Ford n'est toujours pas sortie de la zone dangereuse ; en même temps qu'il lui assure une protection efficace, le brouillard empêche toute visibilité. Le général ordonne de s'arrêter pour « faire le point ». Pause de courte durée : ils sont à vingt mètres d'un camion allemand. La conductrice démarre en trombe, sous un feu nourri : « L'accélérateur au plancher, la Ford partit en cahotant dans la brume blanche, raconte-t-elle. Les coups de feu résonnèrent à nouveau et le véhicule vibra sous l'impact des balles. De toutes parts surgissaient dans le brouillard les sinistres silhouettes des chars allemands. Nous avions par inadvertance pénétré en trombe dans un important camp de blindés stationnés à l'arrière, en prévision de l'attaque du lendemain sur Bir Hakeim. Le cœur au bord des lèvres, je fonçai le long des formes

de cauchemar, plongeant dans l'obscurité¹³. » Le brouillard les préserve d'une poursuite, mais il faut renoncer à trouver la balise anglaise. Déportés vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, ils remontent vers le nord-est dès que le soleil se lève. La seule idée de Koenig est maintenant de rejoindre le plus vite possible le dispositif arrière de la VIII^e armée. Ils roulent longtemps sous le soleil et dans le silence, en songeant au sort des hommes de la division. Combien d'entre eux ont pu traverser les lignes ennemies ? Un instant, Koenig a la tentation de retourner à Bir Hakeim. « Amilak » a du mal à l'en dissuader.

Vers 10 h 30, ils tombent enfin sur les premiers éléments du 30^e corps britannique. Koenig y est accueilli sans chaleur ; on n'a pas de nouvelles récentes à lui donner. Il envoie un message à Norrie pour lui faire part de son inquiétude sur sa division. Persuadé que l'affaire s'est soldée par un « cuisant échec », il parvient un peu plus tard au PC du capitaine Thoreau, qu'il trouve plongé dans l'angoisse. Toute la journée, Koenig et Amilakvari attendront des nouvelles qui n'arriveront pas. Elles filtreront très lentement. Larminat est parti à l'aube avec six camions et deux ambulances pour une destination inconnue ; le capitaine Dulau l'a suivi à la tête d'un convoi de deux citernes d'eau et d'un convoi de camions... De nombreuses unités ont, en fin de compte, réussi à gagner la balise. A 19 heures, une estimation brute tombe : 2 500 hommes environ se sont échappés. Koenig est soulagé : « Ce n'est déjà plus un échec complet », se dit-il. Certes la division ne reprendra pas de sitôt le combat, elle aura besoin d'être totalement réorganisée. Il relit le message que de De Gaulle : « Général Koenig, sachez que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil. »

Allons, la France ne pouvait regarder de cet œil-là un général vaincu ! Un autre message, de Catroux celui-là, lui est apporté. Il lit : « La France s'est reconnue dans les défenseurs de Bir Hakeim et elle a conçu autant d'orgueil que d'espérance. [...] Vous avez admirablement servi la France et ses alliés. » Koenig oublie aussitôt son désespoir et sa détresse de la nuit. Les idées, les sentiments, les images tournoient dans son esprit : il songe à tous ceux qu'il ne reverra plus, mais aussi à la tête que fera Rommel. Le « Renard du désert » avait juré de réduire et de détruire les Français Libres et ils s'étaient évaporés dans la nuit ! Ils avaient évacué Bir Hakeim, ils ne l'avaient pas rendue¹⁴.

Dans la matinée du 11 juin 1942, à Londres, les commentaires sont à la fois élogieux et attristés. On ignore encore que les Français de Bir Hakeim ont réussi leur percée ; on redoute qu'ils n'aient été submergés et exterminés. Du moins leur héroïsme n'aura pas été inutile, puisque Rommel a perdu un temps précieux... Dans la soirée, le général Francis Alanbrooke, chef de l'état-major impérial, fait savoir à de Gaulle que Koenig et la plus grande partie de la garnison sont hors d'atteinte de l'ennemi. Dans ses *Mémoires de guerre*, de Gaulle décrira sobrement l'émotion qui, instantanément, l'envahit : « Je remercie le messager, le congédie, ferme la porte. Je suis seul. Oh ! cœur battant d'émotion, sanglots d'orgueil, larmes de joie. » Le même jour, il prononce à la BBC une brève allocution qui donne la mesure de cette émotion, de cet orgueil, de cette joie :

« La nation a tressailli de fierté en apprenant ce qu'ont fait ses soldats à Bir Hakeim. Braves et purs enfants de France qui viennent d'écrire, avec leur sang, une de ses plus belles pages de gloire ! La nation écri-

sée, trahie, souffletée, se rassemble dans la volonté de vaincre. [...] L'ennemi s'est cru vainqueur de la France parce qu'il avait pu, d'abord, rompre, sous l'avalanche des moteurs, notre armée préparée d'une manière absurde et commandée d'une manière indigne. L'ennemi connaîtra son erreur. Les cadavres allemands et italiens qui jonchent, en ce moment, les abords des positions de Koenig, peuvent lui faire présager de combien de larmes et de combien de sang la France lui fera payer ses outrages. »

L'ennemi et ses alliés, les collaborateurs de Vichy, s'étaient crus vainqueurs parce qu'ils avaient méconnu trois vérités, que de Gaulle ne cessait de marteler depuis deux ans : « une défaite militaire n'est jamais la défaite d'un peuple quand ce peuple, fût-ce sous la forme d'une poignée d'hommes se refuse à l'accepter » ; « la France n'est point du tout la nation décadente qu'ils voulaient imaginer », mais, tout au contraire, « une grande nation que l'oppression, loin de l'abattre, ne pouvait que redresser » ; « une pareille guerre ne devait pas se limiter » : cette guerre ne pouvait être qu'une guerre mondiale, car elle mettait en jeu un idéal de liberté et de justice commun à tous les peuples, que l'entreprise allemande de domination et d'asservissement menaçait de détruire. Comme toujours, de Gaulle parle haut, mais, cette fois, il est fondé à le faire. Brillante irruption de la France Libre dans la guerre mondiale, Bir Hakeim est en train de tout changer. Cette « page de gloire » ne se contente pas de faire tressaillir les Français, elle retient l'attention des peuples alliés et elle inquiète les ennemis de la France. Dès le 10 juin, la presse britannique n'a pas marchandé ses éloges : « Les hommes de la France Libre rendent le nom de Bir Hakeim immortel », a titré le

Daily Mail ; « La défense de Bir Hakeim est un des plus splendides exploits de la guerre », a assuré le *Daily Herald* ; « Le magnifique spectacle que présentent nos alliés français, a constaté le *Times*, est l'un des principaux sujets de conversation parmi les soldats du désert. »

Des éloges inattendus viendront des deux représentants les plus qualifiés du camp adverse. Après avoir pris acte du « succès imprévu de la sortie de Kœnig », Rommel aura dans ses *Carnets* cette phrase : « Une fois de plus, la preuve était faite qu'un chef décidé à ne pas jeter le fusil après la mire à la première occasion peut réaliser des miracles, même si la situation est apparemment désespérée. » Dans sa biographie de Rommel, l'historien allemand Lutz Koch cite de son côté ces propos de Hitler : « C'est bien une nouvelle preuve de la thèse que j'ai toujours soutenue, à savoir que les Français sont, après nous, les meilleurs soldats de toute l'Europe. [...] Il nous faudra absolument, après cette guerre, nouer une coalition capable de contenir militairement un pays capable d'accomplir des prouesses sur le plan militaire qui étonnent le monde comme à Bir Hakeim. »

Au cinquième acte, le rideau se baisse sur ce qu'il faudra bien appeler, désormais, une victoire française.

ÉPILOGUE

« Quelle réclame pour la France ! »

Bilan de Bir Hakeim

Le bilan des pertes humaines germano-italiennes et françaises de la bataille de Bir Hakeim a fait l'objet d'estimations souvent contradictoires, parfois fantaisistes. Il est impossible de citer des statistiques tout à fait sûres, surtout à propos des pertes ennemies. Le nombre des tués et blessés de l'Axe demeurera inconnu, mais il était sûrement très élevé, car les effectifs engagés avaient été nombreux (plus de 30 000 hommes). En ce qui concernait les prisonniers, 272 ennemis (149 Italiens, 123 Allemands) furent remis aux Anglais. Les pertes en matériels furent également sévères : 52 chars, 11 automitrailleuses, 5 canons, plusieurs dizaines de camions détruits, une dizaine d'avions abattus par la DCA française libre.

Du côté français, l'accord se fait généralement sur une estimation de 1 500 tués, blessés et prisonniers, et, pour la commodité, on a parfois été tenté de couper approximativement la poire en trois : 500 tués, 500 blessés, 500 prisonniers. Mais cette estimation ne repose sur

aucune statistique officielle. Faute d'autres chiffres, on se tiendra à ceux que cite le général Koenig, confirmés par Pierre Messmer : avant la sortie : 99 tués, 109 blessés, ce qui constituait un bilan extraordinairement encourageant au regard des 3 723 combattants présents à Bir Hakeim pendant le siège ; pendant la sortie : 72 tués, 21 blessés, ce qui, là encore, paraît très faible, eu égard au désordre de l'évacuation¹. On relèvera cependant que le cimetière français de Bir Hakeim comporte 193 tombes², dont 35 renferment les dépouilles de soldats n'ayant pu être identifiées – auxquelles il faut ajouter la tombe commune du Groupe sanitaire de la Brigade.

A ces premiers chiffres, il faut ajouter 763 disparus. On sut très vite que quelque 600 d'entre eux, égarés pendant la sortie ou rentrés dans la position au cours de la nuit, avaient été capturés par les Allemands et embarqués à Tobrouk à bord du *Nino-Bixio* le 15 août 1942. Ce paquebot italien, gigantesque prison flottante, transportait 7 000 prisonniers alliés de la campagne de Libye, dirigés sur l'Italie. Deux jours plus tard, à quarante kilomètres des côtes grecques, il fut atteint par deux torpilles du sous-marin anglais *Turbulent* et sérieusement endommagé : 400 Anglais et 147 Français périrent dans cette attaque. Les survivants français seront internés dans des camps italiens ; la plupart s'évaderont ou seront libérés après la capitulation de l'Italie, en septembre 1943.

Selon Pierre Messmer, il existe 160 « vrais disparus », dont le sort demeure incertain. En 1986, il proposait cette explication : « La plupart ont été blessés dans la sortie et sont sans doute morts sur le terrain parce que personne ne les a relevés. Ce sont aussi des hommes qui, ayant réussi leur sortie, ont manqué le

rendez-vous dans la nuit, ont tenté leur chance isolément ou par petits groupes et sont morts de soif ou dans des combats individuels, répétant l'histoire de la patrouille perdue³. » Six ans plus tard, il précisera que 95 corps avaient été retrouvés et inhumés dans le cimetière de Bir Hakeim par les Français revenus sur le terrain après El-Alamein⁴. Il reste que, au lendemain de la bataille, un petit millier d'hommes⁵ en tout ne répondirent pas à l'appel. Les pertes françaises en matériels furent importantes : presque tout le matériel lourd et tous les moyens de transmissions avaient été détruits ou perdus ; presque tous les stocks de munitions étaient tombés entre les mains de l'ennemi ; une partie du matériel léger avait pu être sauvée. « Le bilan était donc désastreux, admit Koenig, car nous n'étions appuyés sur aucune infrastructure nationale digne de ce nom. »

Sur le plan stratégique, en revanche, le bilan était extraordinairement positif. Rommel avait en effet subi un retard qu'il ne réparera jamais. Lorsqu'il arrivera devant El-Alamein, à l'automne, Montgomery l'arrêtera avec des divisions fraîches qu'ils avaient eu le temps de faire venir d'autres théâtres (Irak, Palestine, Mésopotamie, Iran). Le « Renard du désert » paya cher une erreur stratégique d'envergure : il avait surestimé l'importance de Bir Hakeim⁶.

Au plus haut de sa faveur à Berlin⁷, il avait obtenu pour le front libyen une priorité du soutien aérien au détriment du front russe. « Les avions utilisés sur Bir Hakeim, dira Kesselring, commandant en chef allemand en Méditerranée, ont durement manqué sur le front russe. » En s'entêtant à faire tomber la position française sans nécessité, en réclamant toujours plus de renforts et de délais supplémentaires, Rommel se

condamnait à remporter une victoire éclatante, qu'il n'obtiendra pas. La résistance inattendue de la brigade française libre lui infligeait un camouflet, qui ne pouvait qu'entacher la réputation de stratège de celui que l'on surnommait le « général du Führer ». « Sans la résistance de Bir Hakeim, déclarera Churchill, la guerre eût duré deux ans de plus. ».

Le 12 juin, un communiqué de Radio-Berlin annonça que les Français « blancs et de couleur⁸ » faits prisonniers à Bir Hakeim seraient exécutés car ils n'étaient pas considérés comme membres d'une armée régulière. Une heure plus tard, de Gaulle fit diffuser par la BBC le communiqué suivant : « Si l'armée allemande se déshonorait au point de tuer des soldats français faits prisonniers en combattant pour leur patrie, le général de Gaulle fait connaître qu'à son profond regret, il se verrait obligé d'infliger le même sort aux prisonniers allemands tombés aux mains de ses troupes. » L'aurait-il fait ? On ne le saura jamais, mais il est permis d'en douter : une forme aussi primaire de représailles n'était guère compatible avec les idéaux de la France Libre. L'essentiel était que les Allemands l'en aient cru capable – le principe de la dissuasion jouait à plein. Le soir même, la radio de Berlin apporta cette importante précision : « A propos des militaires français qui viennent d'être pris au cours des combats de Bir Hakeim, aucun malentendu n'est possible. Les soldats du général de Gaulle seront traités comme des soldats. » Pour de Gaulle, ce second communiqué était une nouvelle victoire.

Cette bataille redonnait une forme d'espoir aux Alliés au moment même où ils connaissaient de grandes difficultés : les Allemands assiégeaient Leningrad, menaçaient Moscou, s'avançaient vers Stalingrad ; les

Japonais attaquaient les îles Aléoutiennes, menaçaient l'URSS et les Indes britanniques, s'élançaient vers les Indes néerlandaises et l'Australie (ils avaient toutefois été arrêtés le 4 juin à Midway, premier grand succès allié depuis le début de la guerre). En Libye même, les Anglais avaient été bousculés par les forces de l'Axe. Au moment où il était en train d'assiéger Bir Hakeim, Rommel obligeait la VIII^e armée à retraiter vers l'est ; le 21 juin, il s'emparera de Tobrouk, y faisant plus de 30 000 prisonniers et y mettant la main sur un important dépôt de carburant ; ses avant-gardes arriveront à 70 kilomètres d'Alexandrie. Au Caire, les archives commençaient à brûler dans les ambassades alliées et les pro-Allemands, forts du soutien du roi Farouk, manifestaient dans les rues. Le bruit courait que Mussolini était arrivé à Tripoli, où il attendait l'entrée triomphale des armées de l'Axe au Caire. Radio Berlin annonçait tous les jours « l'effondrement du bastion allié du Proche-Orient »...

Au milieu de toutes ces mauvaises nouvelles, quelques milliers de Français Libres semblaient indiquer à l'opinion alliée que rien n'était joué, que le tournant de la guerre était en vue. « Bir Hakeim, en ce mois de juin 1942, rappelle Paul-Marie de La Gorce, est, avec la bataille navale de Midway, une éclatante exception, unique sur tous les fronts terrestres et maritimes qui opposent les Alliés à l'Allemagne⁹. » Un sondage de l'Institut britannique d'opinion publique le confirmera dès le mois de juin 1942 : 80 % des Anglais (contre 6 %) pensaient désormais que Vichy ne représentait pas « l'attitude des Français » et 59 % de cette écrasante majorité estimaient que ce rôle revenait à la France Libre (à laquelle seuls 12 % se déclaraient hostiles). Au moment où de Gaulle réalisait l'intégration

des Forces Françaises Libres et de Résistance intérieure au sein de la nouvelle « France Combattante », Bir Hakeim lui apportait un appui décisif.

L'Histoire n'est jamais écrite à l'avance

Le 18 juin 1942, 10 000 Français Libres sont réunis à l'Albert Hall de Londres pour célébrer le deuxième anniversaire de l'Appel. De Gaulle prend place à la tribune, devant une immense draperie tricolore frappée de la croix de Lorraine ; autour de lui, les membres du Comité national et plusieurs volontaires récemment arrivés à Londres. La foule est animée, bruyante, enthousiaste. La France Libre a le vent en poupe ; elle s'apprête à vivre son « bel été¹⁰ ». Au Moyen-Orient, la « brigade Koenig » se regroupe à Sidi Barrani, où Catroux s'emploie à l'étoffer. Deux groupes d'aviation, « Alsace » et « Lorraine », prennent une part active aux opérations de la RAF, comme les commandos SAS du colonel Georges Bergé, qui, dans la nuit du 12 au 13 juin, ont détruit vingt et un avions ennemis à Heraklion (Crète). Au même moment, la VIII^e armée fléchit, la garnison de Tobrouk se rend, l'opinion publique anglaise connaît un malaise, qui semble prélude à une grave crise politique et morale.

De Gaulle rappelle d'abord la ligne qu'il s'est fixée dès le 18 juin 1940, cette « voie droite » à laquelle il est resté obstinément fidèle : « Les événements ont prouvé que cette rectitude était et demeure la meilleure politique possible, affirme-t-il. [...] Car, dans l'extrémité où la France se trouve réduite, il n'y a ni compromis, ni transactions concevables. » Refus de la défaite, de l'armistice, de toutes les atteintes aux institutions et

aux lois de la République, affirmation de l'obligation de combattre l'ennemi partout où l'on pouvait l'atteindre et de ramener dans la guerre les terres et les forces françaises : depuis deux ans, les Français Libres n'ont pas dévié de cette ligne. L'appel du 18 juin reposait sur un triple pari : que l'Angleterre continue la lutte contre l'Axe ; que les agressions allemandes et japonaises poussent l'URSS et les Etats-Unis à entrer à leur tour dans la guerre ; que les Français, enfin, n'acceptent pas la défaite. Ce pari aurait pu être perdu : l'Angleterre aurait pu être envahie, l'URSS écrasée, les Etats-Unis rester neutres. C'est le contraire qui s'était produit – et, en ce qui concernait les Français, qui était en train de se produire.

L'histoire n'est jamais écrite à l'avance : les Anglais et les Russes ont tenu bon, les Américains ont jeté dans la bataille leur formidable potentiel industriel et humain, les Français commencent à se rassembler dans la Résistance. De Gaulle adresse un « salut fraternel » aux mouvements de Résistance¹¹ et à « tant de bons citoyens qui, en leur propre nom et au nom de leurs compagnons, trouvent moyen de nous assurer, par mille voies étranges et dangereuses, de leur concours à tout prix ». Il revient ensuite sur le rôle décisif de l'Empire dans le redressement français. La France Libre y a trouvé une base de départ et il est bien naturel qu'elle n'y tolère pas, aujourd'hui la moindre atteinte à sa souveraineté. Elle participe au combat de tous les peuples attachés à leur propre souveraineté au sein d'une même « communauté morale ». Plus qu'une guerre des Etats, conforme au schéma classique des conflits, la Seconde Guerre mondiale est surtout une « guerre des hommes ». Lorsque les élites et les dirigeants, responsables du désastre militaire,

s'abandonnent à la trahison ou même au lâche attentisme, c'est au peuple, aux hommes et aux femmes qui le composent, qu'il revient de prendre en main les intérêts supérieurs du pays et de préparer l'avenir en fondant un nouveau régime, assurant à tous la liberté, la sécurité, la dignité. Ces hommes et ces femmes constituent la France qui vient de s'affirmer aux yeux du monde entier : « Invinciblement, conclut de Gaulle, la France Combattante émerge de l'océan. Quand, à Bir Hakeim, un rayon de sa gloire renaissante est venu caresser le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France. »

Au-delà de sa valeur militaire, la bataille de Bir Hakeim présente une signification plus haute encore : elle rend indissociable la Résistance de l'extérieur et la Résistance de l'intérieur. Le 12 juillet 1942, le Comité national français proposera au gouvernement britannique que le mouvement français libre soit désormais connu sous le nom de « France Combattante », dont il proposera cette définition ; « ensemble des ressortissants français, où qu'ils soient, et des territoires français qui s'unissent pour collaborer avec les Nations unies dans la guerre contre les ennemis communs ». La France Combattante apparaîtra désormais comme le « symbole de la résistance à l'Axe de tous les ressortissants français qui n'acceptent pas la capitulation et qui, par les moyens à leur disposition, contribuent, où qu'ils se trouvent, à la libération de la France par la victoire commune des Nations unies ». Elle comprendra donc à la fois l'ex-France Libre (FFL, possessions d'outre-mer, Français de l'étranger) et la « France captive », luttant contre l'occupant et ses alliés français sur le territoire national.

Le retentissement de Bir Hakeim en zone occupée et dans la zone dite « libre » est important. La BBC a

régulièrement diffusé informations et commentaires sur la bataille ; Maurice Schumann, porte-parole de la France Libre, lui a consacré ses éditoriaux des 2, 5 et 10 juin ; d'autres grandes « voix » de la France Libre, notamment Jean Marin et Jean Oberlé, en ont eux aussi parlé. Des avions de la RAF ont parachuté des tracts au-dessus du territoire occupé pour annoncer la nouvelle. Tandis que la presse de la zone nord s'obstine à voir dans les hommes de la BFL comme « un ramassis de jeunes voyous, de juifs tarés et de mercenaires en mal de soldes et de galons », les journaux de la zone sud stigmatisent eux aussi « ces militaires égarés, traîtres à la parole de leur chef, le maréchal Pétain », aux ordres de l'Angleterre, « alliée au bolchevisme et aux ploutocrates judéo-maçonniques ».

Les journaux clandestins exploitent largement le fait d'armes de la brigade française libre : « Bir Hakeim n'est qu'un épisode de la guerre, titre *Libération*, mais, pour la France, c'est une résurrection. » On voit des indécis décider soudain de s'engager dans un mouvement de résistance : « Tout le monde, en France, sans connaître le détail des opérations, sans connaître le détail des opérations, parlait de cet épisode, somme toute mineur, comme d'une grande victoire française, la première remportée au loin, après deux années d'occupation¹². » Aux quatre coins de la France et de l'Empire et jusque dans les camps de prisonniers, beaucoup de Français jugent que le moment est venu de relever la tête. « Nous savions désormais, écrit le général Kœnig, que le récit de nos combats avait été porté par les ondes jusqu'en terre de France, que tous les réseaux de la France Libre, tous les groupes de résistance et des maquisards en formation, reliés de mieux en mieux à la centrale de Londres, en avaient

eu connaissance. La nouvelle se répandait de bouche à oreille sur l'ensemble du territoire métropolitain. Quel secours puissant n'apporterait-elle pas à tous ceux qui n'avaient pas abandonné et que l'espoir soutenait encore contre toute espérance ? Quel coup de fouet ne donnerait-elle pas à tous ceux qui hésitaient encore à discerner la bonne route ? De toute manière, nous savions désormais qu'elle apporterait la fierté à tous les gens de cœur de chez nous¹³. »

Quelques mois plus tard, le nom de « Bir Hakeim » commencera à être donné à des groupes de résistants, à des journaux et même à des maquis. Ainsi, à partir du 1^{er} mars 1943, paraîtra dans l'Ain un journal, imprimé à Bourg sur les presses de l'Imprimerie républicaine, diffusé dans toute la France sous le titre : *Bir Hakeim*. Son fondateur, André Jacquelin-Josserand n'appartenait à aucun mouvement de résistance ; journaliste professionnel, il avait signé avant la guerre des reportages remarquables sur la guerre d'Espagne. Du jour au lendemain, *Bir Hakeim* accédera à une notoriété nationale et même internationale, en rendant compte dans un numéro spécial des manifestations organisées à Oyonnax par le chef des maquis de l'Ain, le colonel Henri Romans-Petit, à l'occasion de la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de la victoire de Verdun – interdite par le « vainqueur de Verdun » : « *Bir Hakeim* fut un excellent outil de propagande, dira Romans-Petit, et, pour le démontrer, il suffit de rappeler que, pour Philippe Henriot¹⁴, [...] ce journal était “trop beau pour être imprimé en France”... »

A Toulouse, au printemps 1943, autour d'un membre de Combat, Jean Capel, se réunit une équipe de jeunes résistants décidés à organiser dans la région de Villefranche-de-Rouergue un maquis qu'ils

baptiseront « Bir Hakeim ». Durant un an, ils multiplieront les coups de main à la fois contre les troupes allemandes, leurs alliés français (miliciens, GMR) et aussi les membres de l'armée Vlassov¹⁵. Au début de 1944, en Ardèche, des affrontements meurtriers eurent lieu entre les hommes du maquis Bir Hakeim (surnommés dans la région les « biraquins ») et les troupes d'occupation ; ils provoquèrent les exécutions d'otages à Nîmes et au hameau des Crottes. Le 6 mars, la Wehrmacht, la Gestapo et la Milice occupèrent Pont-Saint-Esprit, où le maquis Bir Hakeim disposait de points d'appui ; la trahison d'un « biraquin » et les dénonciations de collaborateurs locaux entraînèrent une rafle parmi les résistants. Mais les hommes de Capel (dit Barot) avaient déjà essaimé en plusieurs groupes qui opéraient entre l'Hérault, l'Ardèche, le Lot et la Lozère. Ainsi, en avril 1944, de violents accrochages eurent lieu à Cajarc (Lot) et à Saint-Etienne-Vallée-Française (Lozère), mais le maquis tenait bon. Le mois suivant, en revanche, après l'attaque de la gendarmerie de Meyrueis, une véritable bataille rangée se déroula à La Parade (Lozère) le 28 mai : 32 « biraquins » y trouvèrent la mort, dont Jean Capel, et, le lendemain, 27 prisonniers furent torturés et massacrés. L'écrasement de « Bir Hakeim » n'avait été rendu possible que par la trahison d'un préfet et de deux officiers de gendarmerie. « Soixante maquisards, tués au combat ou massacrés, écrit Henri Amouroux, témoigneraient de leur fidélité à l'idéal pour lequel les hommes de Kœnig s'étaient sacrifiés » (*Le Peuple réveillé*).

D'autres journaux clandestins, d'autres maquis prendront le nom de Bir Hakeim un peu partout en France : dans les Côtes-du-Nord, en Charente, en Haute-Loire, dans la Loire, dans l'Hérault... Les hommes de Kœnig

avaient brisé l'image d'invincibilité des forces allemandes ; ils redonnaient courage à une population accablée par les rigueurs accrues de l'occupation. L'écho de leur exploit parvint même jusqu'en enfer¹⁶.

Le message de Bir Hakeim

Le retentissement dans le monde fut chaleureusement évoqué par le général Auchinleck dans le communiqué qu'il publia, le 12 juin 1942, en l'honneur de la brigade Koenig : « Les Nations unies, déclarait le commandant en chef britannique au Moyen-Orient, se doivent d'être remplies d'admiration et de reconnaissance à l'égard de ces troupes françaises et de leur vaillant général. » Dans les grandes capitales alliées, l'hommage à la France Libre, à son chef, à ses soldats fut unanime. A New York, à Ottawa, à Mexico, à Rio de Janeiro, à Buenos Aires, à Moscou, à Johannesburg, les représentants de la France Libre furent félicités. A Santiago, le drapeau tricolore à croix de Lorraine fut acclamé au Parlement ; à Johannesburg, la mission de la France Libre prit, du jour au lendemain, le pas sur l'ambassade de l'Etat français ; à Sydney, la population fit une ovation au contre-torpilleur *Triomphant*, qui faisait escale pour réparations ; à Mourmansk, les hommes de la corvette *Roselys* furent congratulés par les marins soviétiques, tandis qu'à Moscou, les deux quotidiens officiels *La Pravda* et les *Izvestia* développaient un parallèle entre les combattants de Bir Hakeim et ceux de Verdun. De Brazzaville, le 24 juin, Leclerc fit part à Koenig de son émotion et de son admiration, en ajoutant cette formule qui exprimait en termes familiers le bénéfice que le mouvement, dans son ensemble, allait

tirer de Bir Hakeim : « Quelle réclame vous avez faite pour la France Libre et pour la France tout court ! Voilà du beau travail. »

Deux des trois grands Alliés – la Grande-Bretagne et l'URSS – avaient déjà reconnu la légitimité de la France Libre. Le 9 juillet 1942, ce fut au tour de l'Amérique de reconnaître, dans un mémorandum publié à Washington, « la contribution du général de Gaulle et les efforts du Comité national français afin de maintenir vivant l'esprit traditionnel de la France et de ses institutions ». En outre, les Etats-Unis annonçaient qu'ils prêteraient tout l'appui possible au CNF, « symbole de la résistance française en général contre les puissances de l'Axe ». Cinq jours plus tard, de Gaulle constata avec plaisir que deux Américains de marque assistaient au défilé des FFL commémorant la fête nationale française, à Londres : l'amiral Starck, nommé quelques jours plus tôt représentant du gouvernement de Washington auprès du CNF, et le général Eisenhower, que Roosevelt venait de nommer commandant en chef des forces américaines sur les théâtres d'opérations européens. Au même moment, le chef du Foreign Office, Anthony Eden, déclarait à la BBC : « Grâce à la décision du général de Gaulle, la France n'a jamais été absente des champs de bataille. » Tous les différends qui ne cesseront de surgir entre les Alliés et la France Combattante dans les mois qui suivirent ne suffiront pas à affaiblir ce constat : à Bir Hakeim, Koenig et ses hommes avaient manifesté, de manière éclatante, que la France, désormais, ne serait plus jamais absente des champs de bataille.

C'est bien pour cette raison que la « victoire-défaite », ou mieux – selon la subtile terminologie des stratèges – la « victoire défensive » de Bir Hakeim appartient,

sans aucune contestation, au patrimoine historique national. Dans d'innombrables villes de France, le nom de Bir Hakeim a été donné à des rues ou à des avenues ; Paris a fait mieux : un pont (le pont de Grenelle) et une station de métro (Grenelle), devant lesquels, chaque année – et, tous les dix ans, avec un faste particulier – une commémoration officielle est organisée. Sept emblèmes de régiments portent, brodé dans leurs plis, le nom de Bir Hakeim¹⁷. En juillet 1962, la promotion de Saint-Cyr¹⁸ a été baptisée « Bir Hakeim » ; deux autres promotions de Saint-Cyr portent le nom d'officiers ayant servi à Bir Hakeim : Amilakvari (1955) et Brunet de Sairigné (1968). Enfin une promotion de l'Ecole militaire Inter-armes (EMIA), à Coëtquidan, porte le nom de Félix Broche (1978). Depuis soixante ans, la bataille de Bir Hakeim n'a été oubliée ni dans les manuels scolaires, ni dans les revues d'histoire, ni dans les dictionnaires – même si les anciens combattants et les nostalgiques d'une grandeur militaire passée ont tendance à estimer que la place qui lui est faite est insuffisante. De rares tentatives de réécrire l'histoire autrement qu'elle ne s'est faite, et notamment de réduire l'importance de Bir Hakeim à « une simple escarmouche¹⁹ », ont toujours cours, sans qu'il soit possible de dire si elles sont inspirées par des sympathies pour le régime de Vichy – en tout cas, d'une hostilité systématique à la France Libre et à son chef – ou si elles ressortissent de la simple provocation, plus ou moins assimilable à un prurit révisionniste. « La plus pure victoire française de la guerre 1939-1945 », titrait la revue *Icare* dans le premier des deux numéros spéciaux consacrés à Bir Hakeim à l'occasion du quarantième anniversaire (juin 1982). La plus célèbre, sûrement, et la mieux

enracinée dans l'âme collective. Elle a assuré la gloire du chef de la Brigade française libre, qui ne l'avait pas recherchée mais qui l'assuma avec le mélange de conviction et de modestie, d'élégance et de détachement qui était sa marque.

La bataille de Bir Hakeim n'a pas fait qu'assurer la gloire de Kœnig, élevé – à titre posthume – à la dignité de maréchal de France en 1984 : elle a révélé une génération de jeunes chefs et même plusieurs figures emblématiques de l'armée française, dont le destin fut prématurément interrompu. Dans son histoire de l'arme blindée française, le colonel Gérard Saint-Martin en cite trois : « Broche, le marsouin²⁰, Amilakvari et de Sairigné, les légionnaires. » A ces trois noms, il est permis d'en ajouter quelques autres : Laurent-Champrosay, Amyot d'Inville, Savey, Baude-nom de Lamaze, Mallet, Bricogne, Bolifraud... Tous ont eu une carrière fulgurante, tous ont montré d'exceptionnelles aptitudes au commandement, tous avaient un destin qui fut brisé par le feu ennemi. Mais tous incarnent au plus haut point la « pureté » de cette victoire. Bir Hakeim a, en outre, révélé d'autres chefs qui ont continué à servir la France avec éclat : les généraux Jean Simon, Bernard Saint Hillier, André Lalande, Jacques Pâris de Bollardièrre, Jacques Bourdis, pour ne citer que ceux-là, qui ont occupé de très hautes responsabilités dans la hiérarchie militaire²¹.

Le 20 avril 1947, pour le cinquième anniversaire de la bataille, une délégation d'officiers français et britanniques se rendit à Bir Hakeim pour inaugurer la haute stèle rappelant le sacrifice des soldats de la Brigade française libre. Quelques semaines plus tard, le 1^{er} juin 1947, un service solennel d'anniversaire fut célébré à l'église Saint-Etienne-du-Mont, en présence des géné-

raux Koenig et de Larminat, ainsi que de nombreux anciens de Bir Hakeim, par le RP Savey, frère du commandant Jacques Savey, :

« Pendant des mois, rappela-t-il, les nôtres ont vécu là, menant, en dehors même du combat des hommes, leur bataille incessante contre les vents de sable, la chaleur accablante du jour succédant au froid mortel des nuits, la résistance d'un roc que, coûte que coûte, il fallait éventrer. Sans énergie physique, mais, bien plus encore, sans une force morale absolument inébranlable, qu'auraient-ils pu faire ? Ils eurent l'une et l'autre... Mais, tout de même, on ne consent pas, quand on est un homme conscient et libre, à se donner ainsi si l'on n'est possédé par la certitude, par la conviction, qu'un tel effort en vaut la peine et qu'à tout supporter, finalement on emportera tout. Le message de Bir Hakeim est bien, dès l'abord, celui d'une foi absolue dans les destinées de notre pays. Dans l'âme de beaucoup d'entre les combattants, elle se confondait presque, cette conviction, avec la foi religieuse, dont il est dit dans l'Evangile qu'elle est capable, quand elle est ardente, de soulever même les montagnes. [...] D'un bout à l'autre de ce siège, ce fut, de la part des nôtres, héroïsme pur, un héroïsme que soutenait l'espérance motivée que leur résistance contribuait au redressement vengeur de l'armée alliée et, par-delà, à la libération d'un monde opprimé. Il faut le déclarer bien haut, à l'honneur de ceux qui acceptèrent librement ces combats inhumains : ils luttèrent dans la pure conscience qu'ils eurent de défendre ainsi la civilisation des hommes libres. Ils ne conçurent pas qu'on pût la sacrifier ou en accepter la diminution. [...] Bir Hakeim nous prouve, une fois de plus, qu'on peut espérer contre toute espérance. Et ce n'est point

la moindre des leçons que nous ont laissées ceux qui y combattirent. [...] Pour eux, tout est fini. Pour nous, tout commence. Par nous, si nous le voulons fermement, la France invaincue demeurera toujours. »

En juin 1992, à l'occasion du cinquantenaire de la bataille, Pierre Joxe, ministre de la Défense, a assisté à une prise d'armes au pont de Bir Hakeim et rendu hommage au sacrifice de ces hommes qui « allaient donner ses premiers titres de gloire à la France Libre ». Au passage, il a eu cette formule : « C'est une histoire très ancienne, mais une histoire qui nous concerne tous. » Dix ans plus tard, le 11 juin 2002, à l'issue d'une prise d'armes organisée dans la cour d'honneur des Invalides, en présence du chef de l'Etat et de plusieurs anciens de la 1^{re} DFL, Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense et des Anciens combattants, exaltera, à son tour, la modernité de l'esprit de Bir Hakeim : « Cette bataille, les hommes qui l'ont livrée et remportée, le témoignage qu'ils nous lèguent n'appartiennent pas au passé. Vous, ceux de Bir-Hakeim, êtes porteurs de valeurs qui sont plus que jamais essentielles à la défense de notre société. Quelles sont ces valeurs ? Liberté, solidarité, fraternité, et, quand il le faut, esprit de sacrifice... »

Elles demeurent les vertus des temps difficiles.

ANNEXES

Les trois énigmes de Bir Hakeim

Pourquoi Rommel s'est-il obstiné à vouloir prendre Bir Hakeim ?

La question ne se pose que pour une seule raison : la position n'avait aucun intérêt stratégique. Son contrôle éventuel n'avait aucune conséquence notable sur la poursuite de l'offensive allemande vers l'Egypte. Bir Hakeim ne se trouvait pas au centre de l'action ; seule l'obstination de Rommel l'y a précipitée. Et, du même coup, en a fait un enjeu décisif, avant la grande confrontation germano-alliée d'El-Alamein, quelques mois plus tard.

Le point de vue de Rommel

« Les problèmes militaires, à les considérer avec rigueur, ne comportent pas de solutions idéales. Il y a le pour et le contre de n'importe quelle disposition. Il faut choisir celle qui semble la meilleure sous le plus grand nombre possible de points de vue. Puis poursuivre l'exécution résolument, en acceptant toutes les conséquences. Le compromis est toujours désastreux¹. »

Cette réflexion de Rommel contient probablement le secret de sa manœuvre manquée contre Bir Hakeim. A ses yeux, la « meilleure solution possible » pour contrer les Britanniques à l'est de la Libye passait par une attaque frontale au centre et au nord de la ligne de Gazala et par un mouvement d'encercllement de la position tenue par la Brigade française libre. Une résistance inattendue des Britanniques obligea l'Afrika Korps à rebrousser chemin et à mettre fin à toute résistance sur l'ensemble du front. Une première attaque italienne ayant échoué le 27 mai contre Bir Hakeim, il fut décidé d'investir à nouveau la position française dès le 1^{er} juin : « Des groupes britanniques et français en portaient pour de continuels coups de main sur nos lignes de communication, explique Rommel. Il fallait y mettre fin. » Une surprise attendait le « Renard du désert » : la combativité des Français et la valeur de leurs fortifications empêcha toute issue heureuse dans les jours suivants, durant lesquels Rommel se consacra à ce que l'ennemi préparait au nord : « Il était évident, écrit-il, que les Britanniques déclencheraient bientôt une nouvelle offensive soit au nord contre le gros de nos forces cuirassées, soit au sud contre nos troupes assiégeant Bir Hakeim. » Au nord, il commença par mettre en déroute les forces alliées (la 10^e brigade indienne fut notamment détruite au cours de ce combat) : « Nous n'avions plus à craindre de voir les Britanniques lancer d'importantes attaques de diversion contre nos forces qui investissaient Bir Hakeim et nous espérions poursuivre notre assaut contre la forteresse sans risquer d'être dérangés. »

L'assaut reprit donc le 6 juin au matin, mais aucune décision ne put être obtenue avant la nuit : « Les pointes avancées parvinrent à huit cents mètres du

fort, puis l'offensive s'arrêta. Le terrain, caillouteux, n'offrait aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs. » Ce feu violent ne faisait manifestement pas que surprendre Rommel : il l'incitait à réduire sans tarder cette résistance incongrue. Le lendemain, un nouvel assaut fut ordonné : il fut immédiatement stoppé par les défenseurs. La situation devenait de plus en plus inacceptable pour le commandant de l'Afrika Korps : comment expliquer qu'une poignée d'hommes tienne tête aussi longtemps à une armée décidée et pleine de mordant, relayée par les bombardements de l'artillerie et de l'aviation ? « Admirable exploit² », concède-t-il.

Le 8 juin, Bir Hakeim n'était toujours pas tombé : « Le lendemain, lorsque mes troupes repartirent, elles furent accueillies par un feu violent, dont l'intensité n'avait pas diminué depuis la veille. » Le 9, en dépit du renfort de la 90^e division légère, les Allemands n'obtinrent qu'un succès limité : « En dépit de pertes importantes, exposée constamment au feu des Français qui luttaient avec l'énergie du désespoir, l'unité de tête parvint, vers huit heures du soir, à deux cents mètres du fort de Bir Hakeim. » Entre-temps, Rommel avait été violemment critiqué par Kesselring pour la lenteur de l'offensive : « Kesselring exigea le déclenchement immédiat d'une offensive de grand style appuyée par la totalité des forces blindées. Or c'était là une impossibilité ; les chars ne pouvaient être utilisés dans les champs de mines truffés de points d'appui. [...] Une mesure de ce genre aurait conduit droit à une catastrophe. » Le commandant en chef en Méditerranée finit par se calmer – fort heureusement, car il aurait, dans le cas contraire, sans doute fallu faire appel à l'arbitrage du Führer. Le 10 juin, Rommel fait venir de

nouveaux renforts (la 15^e division de Panzers) pour l'assaut décisif : « Le lendemain, la garnison française devait recevoir le coup de grâce. Malheureusement pour nous, les Français n'attendirent pas. En dépit des mesures de sécurité que nous avons prises, ils réussirent à quitter la forteresse, commandés par leur chef, le général Kœnig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs. » Bir Hakeim sera enfin occupée à l'aube du 11 juin : « Dans la matinée, je visitai la forteresse, théâtre de furieux combats ; nous avons attendu sa chute avec impatience. [...] Maintenant, nos forces étaient de nouveau libres³. » Bien entendu, Rommel se garde bien de reconnaître sa défaite : il venait de perdre quinze jours pour conquérir une position dépourvue de valeur stratégique et désormais vide de ses défenseurs !

L'hypothèse de Kœnig

Quelques jours après la sortie, Kœnig entreprit de réfléchir sérieusement au comportement de Rommel. Pendant le siège, il avait été choqué par la discourtoisie de son adversaire qui s'était adressé directement « aux troupes de Bir Hakeim », et non à leur chef, pour leur demander de se rendre. Il avait mis ce procédé, si peu compatible avec la « guerre de seigneurs » que prônait l'Allemand, sur le compte de l'énervement entraîné par la résistance inattendue de la garnison française. Au fil des jours, cet énervement s'était mué en une véritable hargne. A partir du 8 juin, Rommel avait compris que les Français lui avaient fait perdre du temps, « un temps précieux » : « Si nous avions cédé plus tôt, écrit Kœnig, à plus forte raison si nous

avions cédé très vite, l'adversaire serait sorti des combats de Bir Hakeim en meilleur état. Il aurait été capable de fournir un effort ultérieur plus dangereux. Mais dans le même temps, Rommel aurait été en mesure d'infliger au reste de la VIII^e armée une défaite plus rapide et plus complète. [...] L'affaire eût pris un tour catastrophique⁴. »

Après l'échec du premier assaut italien, Rommel avait entrepris de réduire la garnison française par l'encerclement, comptant essentiellement sur l'artillerie et les attaques renouvelées pour contraindre les Français à se rendre. Cette deuxième tactique ayant échoué, Rommel s'obstina à vouloir obtenir cette reddition coûte que coûte, alors qu'il lui suffisait de maintenir un siège avec un minimum de troupes pour obtenir ce résultat un peu plus tard – et, en attendant, de reprendre une offensive d'envergure contre les forces britanniques. Celles-ci eurent ainsi tout le temps de se replier en bon ordre, sans avoir combattu, sur le front d'El-Alamein. L'année précédente, n'avait-il pas, ainsi, laissé Tobrouk, tenue par les Anglais, sous une surveillance allégée, tandis qu'il poursuivait sa marche vers l'Egypte ?

Citant le correspondant de guerre Lutz Koch, proche de Rommel, Koenig est persuadé qu'à un moment donné, Rommel se vit conseiller de ne pas s'attarder devant Bir Hakeim : « Il dut certainement peser très sérieusement cette hypothèse. [...] L'homme professait, nous le savons aujourd'hui, qu'un des principes de la guerre du désert consistait à changer le point d'application de la bataille dès qu'elle paraissait s'ancrer au sol. Il eut là l'occasion d'appliquer un de ses principes favoris et il l'oublia. » Pour qu'une telle évidence lui échappât, pour qu'il commît une telle erreur, il était peut-être,

estime Kœnig, « aiguillonné par d'autres pensées ». L'une d'elles pouvait être la liquidation de la principale force armée gaulliste pour servir la propagande vichyste, inquiète des progrès de la résistance intérieure en France occupée. Mais Kœnig préférait une autre explication, plus flatteuse pour la Brigade française libre : « Peut-être convient-il d'admettre plus simplement que la vigueur de notre défense jusqu'au 9 juin lui donna l'impression qu'il avait affaire à une force redoutable, si redoutable qu'il ne pouvait la laisser derrière lui comme une flèche dans le talon d'Achille. Cette force constituait pour lui un danger grave. » Cette hypothèse n'est pas très convaincante : il est en effet impossible de douter qu'aux yeux de Rommel et de Kesselring la seule force redoutable – c'est-à-dire capable de s'opposer frontalement à l'Afrika Korps – était la VIII^e armée britannique. La résistance de la brigade française à Bir Hakeim était un exploit, un fait d'armes qui fut unanimement salué dans le camp allié et même dans le camp adverse. Elle ne pouvait en aucune façon être considérée comme une bataille décisive.

Les éclaircissements de Pierre Messmer et de Jean Simon

Ancien commandant de compagnie à la Légion étrangère, Pierre Messmer a participé à la défense de Bir Hakeim du début à la fin. Il a livré à la fois son témoignage personnel et son analyse de l'obstination du chef de l'Afrika Korps⁵. Convaincu que Rommel ne prenait pas au sérieux la menace que faisait peser sur lui la BFL, il ne voit dans son obstination à vouloir

enlever la position française qu'une seule explication : « L'importance de Bir Hakeim n'était pas seulement militaire ; elle était aussi politique. Les Forces Françaises Libres gênaient l'Allemagne et l'Italie parce qu'elles faisaient trop parler d'elles. Détruire leur principale unité combattante valait bien un retard d'un jour ou deux. Mais quand le siège est commencé, le lever serait une défaite ; le prestige de Rommel, qui l'a décidé et commandé lui-même sur le terrain, en souffrirait. » Messmer appuie sa démonstration sur une instruction du haut commandement italien datée du 6 juin, où l'on peut lire que l'élimination de Bir Hakeim « ne doit pas traîner dans le temps, sinon elle porterait tort à notre action principale ». Rommel était dès lors condamné à aller jusqu'au bout. Son échec final vint de ce qu'il a sous-estimé la valeur professionnelle et morale des Français, leur capacité de résistance ; il a eu tort de penser qu'il s'en débarrasserait facilement.

En janvier 1966, dans le cadre de la série télévisée « Les grandes batailles », le général Jean Simon eut l'occasion de s'entretenir longuement, sur les lieux de l'action, avec le général Baeyerlin, chef d'état-major de Rommel au printemps 1942. Comme il lui faisait part de son étonnement devant l'acharnement de Rommel, Baeyerlin répondit qu'il n'avait pas paru possible à son ancien chef de laisser à Bir Hakeim, sans la détruire, une unité d'aussi bonne qualité que la Brigade française libre :

« Il semble, comme il arrive parfois à la guerre, écrit le général Simon, que les facteurs psychologiques l'ont emporté sur les raisons techniques. Il n'était pas concevable qu'une brigade française tînt en échec les forces de l'Axe. Ces gaullistes devaient être exterminés jusqu'au

dernier. Disparaîtrait ainsi, avec eux, le défi permanent lancé par leur chef, le général de Gaulle ! De toute façon, l'opération serait réalisée brutalement et en quarante-huit heures. Devant les premiers échecs de ses troupes, Rommel augmenta la mise pour prendre finalement le commandement direct de l'échelon d'attaque. Il avait l'habitude de se porter toujours au point le plus chaud de la bataille. Il pensait chaque jour gagner la partie le lendemain matin. Il a ainsi laissé passer, par son obstination et son entêtement, une occasion qui ne devait plus se représenter⁶. »

Dans ses *Carnets*, Rommel distingue « l'audace stratégique ou tactique » et « le coup de dés », qui n'est envisageable que lorsque la victoire est certaine, qu'elle n'est plus qu'une question de jours. A Bir Hakeim, il a donné la préférence à la seconde tactique, sans imaginer que les hommes de Koenig la feraient échouer.

Koenig est-il le seul « vainqueur
de Bir Hakeim » ?

« Sur le théâtre d'opérations africain, j'ai rarement vu combat plus acharné. Les Français disposaient de positions remarquablement aménagées ; ils utilisaient des trous individuels, des blockhaus, des emplacements de mitrailleuses et de canons antichars ; toutes étaient entourées d'une large ceinture de mines. Les retranchements de cette sorte protègent admirablement contre le bombardement par obus et les attaques aériennes : un coup au but risque tout au plus de détruire un trou individuel. [...] La principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines sous le feu des troupes françaises. Au prix de pertes importantes, les soldats du Génie accomplirent cette tâche surhumaine. [...] Mais, chaque fois, l'assaut était stoppé dans les fortifications remarquablement établies par les Français⁷. »

Cet hommage rendu par Rommel dans ses *Carnets* au dispositif défensif de la Brigade française libre s'explique, certes en grande partie, par le fait que le chef de l'Afrika Korps estime l'avoir emporté à Bir Hakeim, puisqu'il en a pris le contrôle dès le 11 juin,

et qu'un général vainqueur se grandit toujours en rendant hommage à la combativité de ses adversaires. Mais ces lignes constituent également un jugement motivé sur l'efficacité des fortifications conçues par de remarquables ingénieurs. Le courage des hommes ne suffit pas s'il n'est pas soutenu par la valeur de leurs chefs.

Le jugement du commandant de l'Afrika Korps est confirmé par l'un de ses hommes, l'adjudant du Génie allemand Johann Dürer, qui ne cachera pas son admiration toute professionnelle pour les « artificiers diaboliques » qui ont enterré devant Bir Hakeim plus de cent mille engins explosifs : « Le pire, pour les sapeurs du 900^e bataillon du Génie, témoignera-t-il, c'est que ces mines ont été posées par les Français sans plan bien précis⁸. Habitues à l'organisation allemande ou même britannique, nous sommes complètement désorientés par des engins de mort semés au petit bonheur par des "bricoleurs" redoutables. [...] Les Français Libres contre-attaquent avec furie. Les combats en viennent rapidement au corps à corps. On se bat à la baïonnette et à la grenade. [...] Devant tant d'ardeur belliqueuse, nous sommes obligés de nous replier. Nos adversaires en profitent pour truffer à nouveau de mines le terrain que nous venons de leur abandonner⁹. »

Ces deux témoignages éminemment qualifiés – parmi d'autres – montrent à l'évidence que les sapeurs français et leur chef ont eu une part décisive dans l'échec allemand. Ce qui incite à se demander si André Gravier ne mériterait pas, lui aussi, la glorieuse appellation de « vainqueur de Bir Hakeim »...

Bir Hakeim, on l'a vu, ne présentait a priori aucun intérêt stratégique : ce n'était ni un bastion à défendre, ni un point de passage obligé pour l'Afrika Korps. Sa

seule fonction était d'être le point le plus au sud de la ligne de défense alliée qui partait de Tobrouk. Les hommes qui y tenaient garnison étaient, en principe, voués à attendre une offensive improbable, en scrutant inlassablement un horizon désolé, comme les défenseurs du fort Bastiani, qui n'avait « jamais servi à rien », dans le célèbre roman de Dino Buzzati, *Le Désert des Tartares*. Mais, à la guerre, une mission décidée par le commandement doit être accomplie coûte que coûte et c'est bien ainsi que l'entendait Edgard de Larminat, commandant de la BFL jusqu'au 24 avril. Suivant les conceptions et les instructions du Génie britannique (le *Royal Engineers*), Larminat chargea le capitaine André Gravier, polytechnicien, ancien de l'école du Génie de Versailles, spécialiste du Moyen-Orient, l'homme le plus qualifié pour cette mission, de réaliser l'organisation défensive de Bir Hakeim, qui – avec l'héroïsme des hommes de la brigade – contribua de manière décisive à empêcher Rommel de prendre la position dans le délai qu'il s'était fixé.

L'idée directrice de Larminat, mise en œuvre par Gravier, consiste à procéder à l'enfouissement général du personnel et du matériel conservé sur le site, de façon à empêcher l'ennemi de régler ses tirs par télé-métrage de nos positions sur ce site plat exposé aux vues directes lointaines : « Cette sage décision a été maintenue malgré les difficultés de réalisation, explique le général Magon de La Villehuchet [...]. Toujours est-il qu'au bout de trois mois la position est pratiquement indécélable de l'extérieur : les 3 700 combattants sont enfouis, les emplacements de combats avec position de rechange réalisés, les PC et tous les véhicules indispensables invisibles. [...] En outre, les trois "portes" sont protégées par des réseaux de barbelés agrémentés de

sonnettes¹⁰. » Cette organisation intérieure est complétée par une ceinture très complexe de champs et de marais de mines sur une superficie de 3 620 hectares, réalisée en moins de trois mois, dont l'efficacité sera prouvée dès la première attaque du 27 mai et se vérifiera tout au long des quinze journées du siège : « Pendant ces quinze jours de bataille, racontera Gravier, les sapeurs-mineurs restent des combattants comme les autres, sont de toutes les patrouilles de nuit pour la pose des mines et des pièges, au contact de l'ennemi, aux conséquences néfastes pour les assaillants et leur moral. » Sur son propre rôle, il apportera les précisions suivantes : « Chaque nuit, pendant la bataille, avec un commando d'une dizaine de sapeurs – chaussures à semelles crêpe – j'allais semer une centaine de mines antichars (une nuit, nous en avons posé 300), aux endroits les plus exposés ou déjà déminés par nos "copains" d'en face¹¹. »

Le général Magon de La Villehuchet, qui rappelle ces exploits des sapeurs de la BFL, estime que le « Génie moderne » est né à Bir Hakeim, où, pour la première fois, des sapeurs ont été engagés en territoire extérieur, dans un cadre interallié : « Par leur travail de titans, écrit-il, les sapeurs de Bir Hakeim ont réussi à valoriser, dans un endroit improbable, un puissant point d'appui où les furieux assauts de l'ennemi se sont enlisés en causant de lourdes pertes. » En 1987, le général Bernard Saint Hillier, adjoint du lieutenant-colonel Amilakvari à la 13^e demi-brigade de Légion, désira rendre justice à André Gravier : « On ne parle pas assez des champs de mines de Bir Hakeim, déclara-t-il. C'est pourtant grâce à eux que nous n'avons pas été submergés dans l'heure qui a suivi l'attaque. C'est dommage et c'est injuste. Le véritable vainqueur de Bir

Hakeim, c'est le capitaine Gravier ! » La formule était sans doute un peu abrupte : en voulant réparer ce qu'il estimait être une injustice de la hiérarchie militaire, entérinée par la postérité, le vieux général, qui n'avait jamais eu la réputation de manier un langage diplomatique, voulait rappeler à la fois le rôle capital de la ceinture de mines imaginée et réalisée par le commandant du génie de la brigade française libre dans la défense de la position et aussi la part prise par Gravier et par ses hommes dans la sortie, au cours de laquelle, sans eux, les pertes humaines auraient pu être beaucoup plus lourdes pour les assiégés : « Sans vous, Gravier, assurait alors Saint Hillier, on ne serait pas sorti de cet enfer¹² ! »

Sans doute le rôle d'André Gravier aurait-il pu être mis plus justement et plus complètement en lumière si l'homme n'avait voulu régler ses comptes avec Koenig. Un contentieux existait en effet entre les deux hommes : alors que Larminat avait désigné Gravier pour commander le génie de la BFL, Koenig, lui, aurait souhaité promouvoir un de ses anciens adjoints de la campagne de Norvège, le lieutenant Desmaisons. En fin de compte, Desmaisons sera placé sous les ordres de Gravier, mais leurs relations ne seront jamais au beau fixe : Desmaisons accusera Gravier d'être un « pinailleur » et Gravier ne verra en lui qu'un incapable, en qui il n'aura jamais confiance. Dans son ouvrage posthume, Koenig mettra, bien entendu, en valeur le rôle de son ancien adjoint, aux dépens de celui de Gravier – à qui, en passant, il reprochera injustement d'avoir été absent de Bir Hakeim durant les journées cruciales du siège.

Ce mauvais climat explique sans aucun doute le grave reproche fait par le commandant du génie de Bir

Hakeim au commandant de la BFL : Koenig, selon Gravier, n'aurait pas sérieusement préparé l'évacuation de la position, notamment en tenant le génie à l'écart de la préparation de l'opération et en fixant arbitrairement le déminage du passage nécessaire à l'évacuation de la garnison à 200 mètres, largeur ne tenant aucun compte de l'état du terrain :

« Ce travail a commencé dès la tombée du jour. Gravier manie lui-même le détecteur de mines, la “poêle à frire”. Les sapeurs présents mettent à l'abri les 120 mines déterrées, mais les difficultés se présentent. A gauche, côté du “Fort”, on bute sur des amas de bou-dins de barbelés, entassés sur trois hauteurs et munis de nombreuses boîtes de conserve, qui avec leur tinta-marre donnent l'alerte aux veilleurs. Sur le côté droit, vers l'ouest, on bute aussi assez rapidement sur les mêmes amas de barbelés, sur trois mètres, avec les mêmes clochettes, les barbelés continuent d'ailleurs au-delà. Et, contre le champ de mines entourant la position, il y a le fameux marais de mines qu'il n'a jamais été question de déminer, vu l'impossibilité ou l'extravagance de la proposition. Gravier mesure l'ouverture de la passe : à son pas calibré, il y a 57 mètres. C'est tout ce qu'il est possible techniquement de faire, malgré la présence de plus de 35 sapeurs, du capitaine Gravier et du lieutenant Léonetti [chef de section à la compagnie de sapeurs-mineurs]. Elargir plus risquait d'ailleurs d'envoyer les sortants directement dans les marais de mines¹³. »

Koenig ne l'entendra pas ainsi : dans un rapport à l'Etat-Major retraçant le déroulement des événements, il accusera Gravier de n'avoir pas exécuté ses ordres et d'avoir abandonné son poste – ce qui vaudra à celui-ci, grièvement blessé et un moment porté disparu, d'être

menacé de poursuites devant le tribunal militaire de Beyrouth. Gravier sera finalement innocenté par un rapport du capitaine Blanchet, directeur du cabinet du général Catroux. Il sera récupéré l'année suivante par Leclerc, après avoir été fait compagnon de la Libération par de Gaulle, le 9 septembre 1942. Cependant, plein de rancœur contre Kœnig, souffrant de tuberculose, il estimera sa carrière brisée et quittera l'armée en 1947 : « En faisant quatre ans de guerre avec la France Libre, il a payé sa dette envers le pays. Il ne demande rien, laissant aux responsables politiques et militaires le jugement de leur conscience et au pays l'aveu de son ingratitude¹⁴. » Il est mort à 93 ans, en 2004, dans l'oubli le plus complet.

Koenig a-t-il voulu se rendre lors de la sortie ?

« Tous mes hommes sont morts. C'est un désastre total. Je n'aurais jamais dû tenter cette sortie. [...] Je vais me rendre au prochain véhicule ennemi sur lequel nous tomberons. Au moins, je pourrai mener mes hommes en captivité. »

Ces propos auraient été tenus par le général Koenig dans la nuit du 10 au 11 juin 1942, si, du moins, l'on se fie au témoignage de Susan Travers, qui a décidé de le rendre public en 2000, alors qu'elle venait d'atteindre l'âge de 90 ans¹⁵. Ils ont de quoi surprendre dans la bouche d'un homme qui avait depuis toujours fait sien ce beau jugement de Charles Péguy : « En temps de guerre, celui qui ne se rend pas est mon homme, d'où qu'il vienne et quel que soit son parti. Il ne se rend point, c'est tout ce qu'on lui demande. Et celui qui se rend est mon ennemi, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et quelque soit son parti¹⁶. »

Les révélations de Susan Travers

Jeune Anglaise de bonne famille, engagée dans la Légion étrangère, miss Travers prendra part à toute l'épopée de la 13^e Demi-brigade jusqu'à la Libération. Chemin faisant, elle s'éprendra de deux hommes d'exception : le commandant de la 13^e Demi-brigade de Légion étrangère, Dimitri Amilakvari, qui lui apparaîtra comme « le charme personnifié », et surtout le général Koenig, dont elle fera la connaissance au Caire au printemps 1941. Après avoir fait de l'adjudant Travers son chauffeur personnel, Koenig en fera très vite sa compagne : « A la fois maîtresse et employée, écrite-elle, ma marge de manœuvre était très étroite et j'avais sur la corde raide. Il m'arrivait parfois d'oublier ma place et, quand je trébuchais, sa mauvaise humeur et sa dureté empoisonnaient nos relations pendant des jours entiers¹⁷. » C'est que, tout en étant très attaché à elle, Koenig désirait que leur liaison demeure secrète : « Pierre tenait absolument à ce que personne ne se doute de nos relations, confia-t-elle. Cela aurait pu nous coûter très cher à tous les deux, à lui sa réputation, sa carrière, peut-être son mariage, à moi mon travail¹⁸. » Dans les premiers jours de 1942, après un réveillon idyllique au Caire en compagnie de son général, Susan Travers accompagna la BFL dans sa course vers le « Désert occidental » au volant d'une vieille Ford *Utility* : « Au cours des six mois qui venaient de s'écouler, je m'étais approchée au plus près du rôle d'une "épouse", je dormais tous les soirs auprès d'un homme, j'avais un toit au-dessus de ma tête, de la nourriture à ma table et une salle de bains pour rester propre et fraîche. Là, j'étais à nou-

veau précipitée dans le sable, sous un soleil implacable, avec toutes les privations qu'entraînait la vie dans le désert. Là, le romantisme et les relations privées n'avaient pas cours¹⁹... » L'adjudant Travers redevient donc ce qu'elle était six mois plus tôt : le chauffeur du général, partageant la dure vie des hommes de la BFL et non le confort relatif de la camionnette aménagée pour Koenig (comportant un lit, une table, des sièges, un petit lavabo et des panneaux lambrissés rappelant, très vaguement, le luxe de l'Orient-Express).

Durant trois mois, elle souffre d'être coupée du général, sauf lorsqu'il lui demande de l'accompagner en « Jock colonne » : « Pour moi, le plus appréciable était d'être autorisée à m'asseoir près du général pendant toute la durée de la sortie. Plus d'une fois, on faillit se faire prendre et je dus ramener au plus vite le général dans une zone sûre, fuyant le feu de l'ennemi²⁰... » Lorsque Koenig lui faisait remarquer que ce n'était vraiment pas un endroit pour une femme, elle répondait : « Où vous irez, j'irai... » Après l'attaque italienne, il fallut se résoudre à obéir à un ordre du commandement britannique selon lequel le personnel féminin de la position devait être évacué sans délai. Susan Travers partit donc, avec la ferme intention d'y revenir le plus tôt possible. Elle était de retour quelques jours plus tard et, désormais, ne quitta plus Koenig jusqu'au soir de la sortie. La veille, il l'informa de ses décisions : « Nous allons nous ouvrir un chemin dans les lignes ennemies²¹. » Et il lui demanda de lui lire un poème du jeune légionnaire américain Alan Seeger, tué au cours de l'autre guerre : « J'ai rendez-vous avec la mort,/Près d'une barricade où l'on se bat... » Koenig et Amilakvari prendraient place à bord de la Ford *Utility* pour évacuer la position ; la brigade suivrait,

conformément à des instructions diffusées quelques heures plus tôt.

Susan Travers a laissé un récit palpitant de la sortie²², qui se transforma vite en une « fuite désordonnée », au milieu d'un enfer d'explosions déchirant la nuit. Elle décrit un Koenig d'abord en proie à la colère et à la détresse, puis ne cessant de lancer des ordres incohérents : « Il se tenait debout ou assis derrière moi, un revolver à la main, hurlant ses instructions et essayant de voir si les autres parvenaient, eux aussi, à s'en sortir. Le vacarme à l'intérieur de la Ford était épouvantable. Le moteur s'emballait, les pierres sous la voiture ricochaient sur la tôle avec un bruit d'enfer, les deux hommes hurlaient et les bruits des explosions et des tirs se répondaient en écho. » Par miracle, elle parvint à franchir le premier champ de mines et fonça sans ralentir à travers les lignes ennemies, en s'efforçant d'échapper aux tirs nourris de l'ennemi. Soudain un véhicule percuta la Ford : c'était la voiture de Masson, dont le chauffeur ne se repérait plus dans le premier brouillard de l'aube. A présent, il fallait trouver le point de ralliement B 837. Susan Travers poursuivit sa route pendant environ deux heures jusqu'à ce que Koenig décide de prendre le volant : « Au moins, lui lança-t-il méchamment, on sera un peu moins secoués ! » C'est le contraire qui se produisit : « Je fus ravie de constater, écrit-elle, qu'il conduisait encore plus mal que moi et la voiture continua de se cogner allègrement à toutes les pierres que l'on ne distinguait pas. » Mais, surtout, grâce à la boussole d'Amilakvari, ils se rendirent compte qu'ils étaient encore très loin du rendez-vous fixé.

C'est alors que, selon Susan Travers, persuadé qu'ils étaient les seuls rescapés de Bir Hakeim, Koenig connut

un moment de désespoir total, tandis que, de son côté, Amilakvari semblait éprouver un « profond malaise » : « La voix du général était celle d'un homme brisé par l'échec de sa mission », affirme-t-elle. Amilakvari, le premier, entreprit de lui redonner courage : il n'était pas question de se rendre, il fallait attendre d'être mieux informé ; Susan Travers l'approuva. Mais l'humeur de Koenig ne s'améliora pas durant la journée du 11 juin, où ils ne virent âme qui vive jusqu'à leur arrivée au point de ralliement. Les premières nouvelles de l'évacuation – réussie malgré de lourdes pertes – ne sortirent pas Koenig de son marasme. Il envoya au général Norrie un télégramme annonçant qu'il venait de subir une « sanglante défaite ». Ce ne fut que plus tard, lorsqu'il vit arriver les rescapés, qu'il admit qu'un « miracle » s'était produit et qu'il reprit enfin le dessus.

Quelques semaines plus tard, il retrouvait sa femme au Caire et se voyait affecter par le commandement britannique un nouveau chauffeur. Susan Travers comprit alors que leur liaison prenait fin et elle en fut bouleversée. Si sa sincérité ne peut être mise en doute, si son récit reflète, à coup sûr, la vérité d'événements dont elle a été le témoin et l'acteur en première ligne, on ne peut pour autant oublier que l'auteur en est une femme amoureuse profondément déçue et que, consciemment ou non, elle a peut-être accordé une importance excessive à ce qui ne fut, dans l'enfer de la sortie, qu'un moment de dépression finalement surmonté.

L'accusation d'André Gravier

La défaillance de Koenig m'a été confirmée par quelques officiers de la Brigade française libre présents à Bir Hakeim. Cependant, aucun n'en ayant été le témoin direct, il pouvait s'agir d'une simple rumeur, au demeurant imprécise (« Koenig a paniqué », « Koenig a pété les plombs ») entachée de malveillance, accréditée après coup par le récit du colonel Gravier, *La Vérité sur Bir Hakeim*.

Ce récit s'ouvre par une très grave accusation portée contre le commandant de la BFL et deux de ses proches adjoints :

« Pour *raison d'Etat*, il était essentiel de ne pas toucher à la gloire de Bir Hakeim et on le comprend. C'est pourquoi il ne fallait pas révéler le comportement du général Koenig, du lieutenant-colonel Amilakvari, commandant la 13^e Demi-brigade de Légion étrangère, et du commandant Masson, chef d'état-major, qui ont quitté Bir Hakeim les premiers sans donner d'instructions pratiques pour le départ et sans suivre le déroulement fort délicat de la sortie des troupes. Koenig est arrivé auprès du général de Larminat, qui recueillait les troupes à la borne 837 (12 km au sud-ouest de Bir Hakeim, azimuth 213) plus d'une heure avant le premier rescapé, ce qui est fort gênant pour le capitaine d'un navire en perdition, dont l'honneur est de quitter le bord le dernier, dût-il couler avec le navire. Au moins Bazaine, dans des circonstances un peu identiques, avait-il eu la *dignité* de subir le sort de ses troupes. Tous les anciens de Bir Hakeim, s'ils sont honnêtes, confirmeront ce qui est avancé ici. [...] Il est certain que Koenig a paniqué quand il s'est rendu

compte que les ordres donnés pour la sortie, préparés à la hâte, sans aucune reconnaissance ni étude sérieuse, conduisaient à la pire confusion et à la catastrophe. »

Les révélations de Susan Travers et l'accusation d'André Gravier sont largement fondées sur une interprétation des faits, due à deux acteurs déçus et amers. Elles doivent être complétées et réinterprétées en fonction du propre témoignage du général. Koenig, en effet, reconnaît sinon une défaillance du moins un *état d'esprit* : « Nous sommes extrêmement pessimistes, écrit-il en effet. Nous sommes persuadés que les colonnes de voitures ne nous ont pas suivis. [...] Nous convenons que nous avons eu une chance miraculeuse et vraisemblablement exceptionnelle²³. » Un instant, il est tenté de regagner Bir Hakeim ; Amilakvari l'en dissuade, tout en admettant que l'affaire se soldera « probablement par un désastre ». Lorsqu'ils rejoignent enfin les lignes anglaises, il ignore toujours le sort de la garnison française de Bir Hakeim et rédige aussitôt un message à l'adresse du général Norrie, dont il ne gardera pas trace mais qu'il résumera en ces termes : « A mon avis, la sortie de vive force s'est soldée par un cuisant échec et [...] la 1^{re} division française libre doit être considérée comme incapable de continuer la bataille. » Ces lignes sont assez proches du texte cité par Susan Travers et elles semblent, dans une certaine mesure, accréditer le verdict de l'implacable Gravier. Mais ce verdict est très affaibli par le rapprochement abusif entre Bazaine et Koenig.

Il faut en effet se souvenir que le commandant de la garnison de Metz en 1870, homme indécis, ambitieux médiocre, qui, durant l'expédition du Mexique, avait « recouru à l'intrigue et à la dissimulation pour mas-

quer son insuffisance²⁴ » et, à Metz, avait été mû par une volonté forcenée de jouer un jeu personnel contre les instructions du gouvernement de la Défense nationale, avait capitulé alors que rien ne l'y obligeait, en livrant à l'ennemi prussien une armée de 173 000 hommes et 6 000 officiers, un armement et un matériel abondants, sans oublier, comme pour parachever l'ignominie de son attitude, les drapeaux de plusieurs régiments. La trahison était délibérée, patente – sans aucun doute la plus odieuse de l'histoire militaire française – et elle avait valu à son auteur une condamnation à mort qui n'avait guère été contestée. Comparer Koenig à Bazaine n'était-ce pas courir le risque de ruiner le reste de la démonstration ?

Dans sa réponse à l'envoi de la *Notice historique* par le colonel Gravier, le 26 septembre 1992, Pierre Messmer fera sur le comportement de l'ancien commandant de la BFL durant la sortie de Bir Hakeim (« le général absent²⁵ », selon la cruelle formule de Gravier) le commentaire suivant, qui visait à mettre un point final à une polémique déplaisante : « Je ne peux pas accepter la critique que vous adressez au général Koenig en ce qui concerne la sortie. Vous savez comme moi que cette opération, dès l'instant où elle a commencé, n'est pas autre chose qu'un ensemble d'aventures individuelles, parfois héroïques mais sans coordination, puisque le commandement ne s'exerçait plus. Koenig a eu son aventure, comme vous et moi ; il était à bord de sa voiture, plus rapide que les autres, et il a eu la chance de n'être pas touché par les tirs allemands. Il a donc échappé à l'enfer le premier. Pourquoi lui en faire le reproche²⁶ ? » Cinquante ans plus tôt, le 17 juin 1942, de Gaulle avait écrit à Koenig : « Je vous embrasse. Vous et vos troupes avez rendu à notre

armée française un sourire de la gloire. [...] J'ai déjà le sentiment que le plus méritoire, du point de vue commandement, et aussi le plus réussi, fut votre décrochage. » Le chef de la France Libre n'est jamais revenu sur son jugement, que l'Histoire a ratifié.

Notes

Prologue

1. La « Force X », stationnée en rade d'Alexandrie, comprenait neuf bâtiments, sous les ordres de l'amiral René Godfroy. Elle demeurera à l'écart du conflit et ne rejoindra que tardivement la « Marine française en Afrique du Nord ». Godfroy refusera jusqu'au bout de se rallier soit au général de Gaulle, soit même au général Giraud – sans pour autant faire explicitement allégeance au régime de Vichy.

2. Les Anglais lui donneront la dénomination de First Free French Brigade Group Independant – ou 1st FFBG.

3. L'amiral Emile Muselier (1882-1965), créateur des Forces navales françaises libres.

4. Le colonel Martial Valin (1898-1980), conseiller du gouvernement brésilien pour l'aviation, avait été nommé chef d'état-major des FAFL (26 mars 1941), commandant des FAFL (10 juillet 1941), général de brigade (12 août 1941), puis commissaire national à l'Air (24 septembre 1941).

Premier acte

1. Au début de l'automne 1941, écrit Liddell Hart, il est manifeste que la « guerre éclair » lancée par Hitler contre l'URSS a échoué : « Les troupes allemandes étaient fatiguées, le pays devenait un marécage avec la dégradation du temps et de nouvelles forces soviétiques apparaissaient devant Moscou. La plupart des généraux allemands voulaient inter-

rompre l'offensive et adopter une ligne convenable pour l'hiver » (*Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, Fayard, 1970, p. 171).

2. La raison de ce revirement se trouvait probablement dans l'offre de concours faite par le chef de la France Libre à l'ambassadeur d'URSS à Londres, Bogomolov.

3. « Le sphinx perdu dans son trou est un peu minable, note dans ses *Carnets* le capitaine Brunet de Sairigné ; on se demande qui a pu l'user comme cela car il est à l'abri du vent » (p. 94). Un autre légionnaire, Bernard Saint Hillier écrit de son côté : « Le séjour est bref, le tourisme n'étant pas le but de l'expédition » (*Bir Hakeim 1942*, slnd, p. 12).

4. Général Koenig, *Bir Hakeim*, Robert Laffont, 1971, p. 120.

5. Maréchal Rommel, *La Guerre sans haine*, carnets présentés par Liddell Hart, Le Livre contemporain, 1960, p. 167.

6. Paul Carell, *Afrika Korps*, Robert Laffont, 1960, p. 217-218.

7. A Saint-Jean-d'Acre, le 14 juillet 1941, les vichystes et les Britanniques avaient signé un accord laissant les mains libres aux Anglais en Syrie. Il avait été désavoué par de Gaulle, qui signera dix jours plus tard au Caire un « accord interprétatif » avec le ministre anglais Oliver Lyttelton reconnaissant l'autorité de la France Libre sur les deux territoires du Levant.

8. Colonel Jean Dulau : « La 101^e compagnie du train », in *Icare, revue de l'aviation française*, 1982/2, p. 77.

9. Témoignage à l'auteur.

10. Témoignage à l'auteur.

11. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 176.

12. Petite formation mobile interarmes, fonctionnant en Libye depuis le début de 1941, ainsi baptisée en l'honneur du général britannique Jock Campbell. Généralement composées d'une compagnie motorisée ou portée et d'une section antichars, auxquelles s'ajoutent une batterie d'artillerie et des éléments de transmissions, ces patrouilles du désert

ont pour mission de rechercher et de harceler l'ennemi en attaquant ses groupes isolés ou ses convois de ravitaillement, de les empêcher d'arriver jusqu'au secteur de Bir Hakeim. Elles détachent souvent des groupes francs pour effectuer des incursions au-delà des lignes allemandes, mais les consignes sont formelles : en cas d'infériorité numérique, le repli immédiat est ordonné. Il s'agit surtout d'aguerrir les hommes, de les maintenir en haleine et aussi de leur procurer un dérivatif leur permettant d'échapper à l'oisiveté. Tous les bataillons partiront, successivement, en « Jock » et Koenig lui-même paiera de sa personne à plusieurs reprises.

13. Roger Ludeau, *Les Carnets de route d'un combattant du Pacifique*, slnd, p. 76.

14. Témoignage à l'auteur.

15. Le *bren-carrier* était un camion Chevrolet, doté d'un moteur de 30 CV, pesant 1,5 tonne, pourvu d'un blindage léger, destiné aux transport d'armes, de munitions, et d'un petit nombre de combattants. En terrain plat, il pouvait atteindre une vitesse maximale de 50 km/heure. C'était un engin réglementairement adapté au transport des mortiers et des munitions et, éventuellement, au déplacement sous le feu d'une équipe de fusiliers ou de voltigeurs. Il était considéré comme un bon grimpeur et sa rapidité permettait de l'utiliser pour les usages les plus variés, notamment comme engin de reconnaissance. Le lieutenant Jean Devé, chef d'une section de sept « bren », fut le premier à remarquer que son châssis, robuste, pouvait supporter un armement plus lourd qu'une simple mitrailleuse : aussi eut-il l'idée d'y placer, après quelques légères transformations, un canon de 25. L'état-major britannique, d'abord inquiet de ce qui lui avait d'abord été présenté comme une « mutilation », donna finalement son accord. Il fut alors décidé de former des sections de « bren », comprenant cinq Chevrolet, dont deux équipés de canons de 25 et trois de mitrailleuses – chaque véhicule comprenant en outre un FM monté en DCA et le bren de commandement d'un poste radio. Le bren était

devenu en peu de temps l'indispensable véhicule des Jock colonnes, une sorte de « roi du désert ».

16. Messervy s'évadera deux jours plus tard.

17. Il s'agit d'un langage conventionnel permettant de parler en clair, tout en rendant la conversation inintelligible pour l'ennemi. Un procédé très simple est mis au point à la demande de Koenig : les termes militaires et les verbes sont remplacés par des mots courants. On obtient ainsi une conversation d'apparence normale mais totalement incohérente. N'ayant pas de base mathématique, le code « Omoplate » (du nom du premier mot de la liste des termes codifiés) ne sera jamais percé par l'ennemi. Il sera utilisé durant tout le siège de Bir Hakeim. Il n'avait qu'un seul défaut : il ne pouvait être utilisé qu'entre Français.

Deuxième acte

1. Cette piste ne servira jamais.

2. Jacques Savey est prêtre, missionnaire dominicain en Syrie, mobilisé comme lieutenant de réserve en 1939. Affecté au 2^e bureau de l'armée du Levant, il s'est rallié à la France Libre en août 1940 et a rejoint le BIM en Egypte.

3. Témoignage à l'auteur.

4. Témoignage d'Yves Le Bras, in *Bir Hakim l'Authion*, n° 125, juillet 1987.

5. Roger Ludeau, *op. cit.*, p. 78. On apprendra plus tard que le corps de bataille britannique, comprenant 400 chars, avait été anéanti à Acroma.

Troisième acte

1. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 189-190.

2. Il s'agissait probablement du général Bastico, commandant en chef des forces italiennes en Afrique du Nord, qui sera fait maréchal par le Duce en août 1942.

3. Il s'agissait d'une vantardise du « Renard du désert » : la 3^e brigade indienne et la 7^e brigade motorisée britannique avaient été balayées mais non « détruites »...

4. Cité dans *Bir Hakeim l'Authion*, n° 147, janvier 1993.
5. Allusion à une ruse légionnaire durant la campagne du Rif, qui avait consisté à placer des mannequins avec des fusils derrière des parapets pour concentrer le feu de l'ennemi sur des « fantômes ».
6. Elle le prendra quelques mois plus tard, à El-Alamein, le 24 octobre 1942.
7. *Les Carnets du lieutenant-colonel Brunet de Sairigné*, Les Nouvelles Editions latines, 1990, p. 117.
8. Il regagnera Bir Hakeim dans l'après-midi, n'ayant pu franchir les lignes ennemies.
9. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 193.
10. *Bir Hakeim*, Office français d'édition, 1945, p. 47-48.
11. Roger Ludeau, *op. cit.*, p. 82.
12. Paul Carell, *op. cit.*, p. 274-275.
13. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 194.

Quatrième acte

1. Paul Carell, *op. cit.*, p. 279.
2. Roger Ludeau, *op. cit.*, p. 84.
3. Nom de la servante repoussante dans *Don Quichotte*. Par extension : femme désagréable, dénuée de manières et de scrupules. Plus généralement, forte femme, dotée d'un verbe haut et d'une poigne de fer.
4. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 194.
5. Témoignage à l'auteur. Il tracera plus tard de Félix Broche ce beau portrait : « Il était un guide bon, juste et humain, mais sévère quand il le fallait. De taille assez élevée, râblé, souriant, il était le chef rêvé d'une telle troupe par son intelligence rapide, sa facilité à adopter l'inattendu, à se porter infatigablement dans le mouvement en avant. Il était exigeant vis-à-vis de ses supérieurs, qualité que j'appréciais fort. Il me parlait à cœur ouvert et nous nous étions rapidement liés. Sa mort m'a durement affecté. [...] Il faisait partie du lot des guerriers marqués à mes yeux pour vivre l'heure de la victoire » (*op. cit.*, p. 71 et 336).

6. La ration d'eau distribuée aux hommes pendant la nuit est d'un demi-litre par jour – ce qui ne les met pas à l'abri d'une déshydratation aggravée par la poussière, les fumées et une température qui avoisine, au soleil, les 65 degrés.

7. Lucien Bourderioux, « Bir Hakeim, 10 et 11 juin 1942 », récit dactylographié, p. 5.

8. Paul Carell, *op. cit.*, p. 282. De son côté, Rommel écrit : « Les Français défendirent désespérément chaque nid de résistance, subissant des pertes extraordinaires » (*op. cit.*, p. 195). Sur ce dernier point, il se trompait : les pertes de la BFL seront, comme on le verra, relativement faibles.

9. Roger Ludeau, *op. cit.*, p. 86.

10. Pierre Messmer, *op. cit.*, p. 103.

Cinquième acte

1. Le passage déminé fera, en réalité, 57 mètres – très loin de toute façon des 200 mètres fixés.

2. Lucien Bourderioux, *op. cit.*, p. 15.

3. Pierre Messmer, *op. cit.*, p. 106.

4. *Op. cit.*, p. 121. Gustave Doré (1833-1883), illustrateur de *L'Enfer* de Dante.

5. René Duval, *Mémoires d'un volontaire de la France Libre, 1940-1945*, Association pour le respect et la valorisation du patrimoine culturel de Gouville-sur-mer, 2000, p. 135.

6. Cité par Lucien Bourderioux, *op. cit.*, p. 17.

7. L'adjudant Susan Travers était également la compagne de Koenig depuis près d'un an. Voir annexe 3.

8. On apprendra plus tard que les Allemands utilisèrent cette nuit-là plusieurs mitrailleuses ultra-secrètes MG 42, d'une cadence de tir phénoménale : 1200 coups par minute !

9. Roger Ludeau, *op. cit.*, p. 87-88.

10. *Op. cit.*, p. 121.

11. Susan Travers, *Tant que dure le jour*, Plon, 2001, p. 239.

12. Pierre Messmer, *op. cit.*, p. 107.

13. Susan Travers, *op. cit.*, p. 243.

14. « Le lendemain, la garnison française devait recevoir le coup de grâce. Malheureusement pour nous, les Français n'attendirent pas. En dépit des mesures de sécurité que nous avions prises, ils réussirent à quitter la forteresse (*sic*), commandés par leur chef, le général Koenig, et à sauver une partie importante de leurs effectifs » (*La Guerre sans haine*, p. 195).

Epilogue

1. Dans ses commentaires de *La Guerre sans haine*, Liddell Hart indique un bilan des pertes légèrement inférieur à cette estimation : 86 morts pendant le siège, 41 morts et 125 blessés pendant la sortie. « Quelques semaines plus tard, écrit-il, le bilan des pertes de la 1^{re} BFL pour l'ensemble des combats s'établissait à 129 morts, 190 blessés et 659 disparus » (*op. cit.*, p. 195, note 1).

2. La tombe portant le numéro 1 est celle du lieutenant-colonel Félix Broche, commandant le bataillon du Pacifique.

3. Conférence de Pierre Messmer, le 19 juin 1986 : « La bataille de Bir Hakeim », reproduite dans la revue *Espoir* de septembre 1986. Pierre Messmer faisait allusion au film de John Ford, *La Patrouille perdue* (1934), où une patrouille anglaise erre dans le désert, pourchassée par des Arabes invisibles, qui finissent par l'exterminer avant qu'elle puisse rejoindre sa brigade. Il a lui-même raconté l'exfiltration d'un groupe de sa compagnie encerclée au moment du décrochage des « Mamelles » et rejoignant les lignes anglaises au bout de six jours d'errance (*La Patrouille perdue*, Albin Michel, 2002).

4. Pierre Messmer, *Après tant de batailles..., mémoires*, Albin Michel, 1992, p. 113.

5. Exactement 978 (tués, blessés, disparus, prisonniers), selon un autre chiffre de Pierre Messmer : « La bataille qui réveilla les Français », in *Le Monde*, 12 juin 1982.

6. « Bir Hakeim était peut-être une épine dans son pied, estime à juste titre Pierre Messmer, mais sûrement pas un

poignard dans son dos. » Voir annexe 1 : « Pourquoi Rommel s'est-il obstiné à vouloir prendre Bir Hakeim ? »

7. Hitler lui remettra personnellement son bâton de maréchal quelques jours après la chute de Tobrouk, le 22 juin.

8. La légende d'un « bataillon juif », voire d'une « brigade juive », à Bir Hakeim répandue par la propagande nazie ne correspond à aucune réalité. Elle ne figure d'ailleurs pas dans les *Carnets* de Rommel (où il n'est question que de « Français » ou de « garnison française »), mais a été retenue par deux historiens de tendance « révisionniste » : Paul Carell (*Afrika Korps*, Robert Laffont, 1960, p. 274) et David Irving (*Rommel, la trace du renard*, Alta, 1979, p. 124 et 127). Carell se permet ainsi d'affirmer que le « bataillon juif » comprenait 1 000 hommes – ce chiffre donne une idée du sérieux de sa documentation.

9. Paul-Marie de La Gorce, *De Gaulle*, Perrin, 1999, p. 400.

10. La formule est de Jean-Louis Crémieux-Brilhac (*La France Libre*, Gallimard, 1996, p. 367).

11. Le 23 juin 1942, la presse clandestine publiera une « Déclaration aux mouvements » du général de Gaulle constituant le programme d'avenir sur lequel tous les chefs de la Résistance étaient désormais d'accord. Ce texte fondamental avait été inspiré par Christian Pineau, chef de Libération-Nord, ancien militant de la CGT, lié au mouvement syndical socialiste et première personnalité politique de la zone occupée à rejoindre la France Libre.

12. Gérard Le Marec et Suzanne Zwang, *Paris 1939-1945, Hommes et combats*, Martelle éditions, Amiens, 1995.

13. Général Koenig, *Bir Hakeim*, Robert Laffont, 1971, p. 409.

14. Editorialiste de la radio de Vichy, ancien député de Bordeaux, membre de la Milice, inlassable dénonciateur de la Résistance, Philippe Henriot deviendra secrétaire d'Etat à l'Information en janvier 1944, avant d'être exécuté par un groupe franc du Mouvement de libération nationale, le 28 juin suivant.

15. Andreï Vlassov était un général de l'Armée Rouge, retourné par les Allemands. Il avait recruté parmi les prisonniers de guerre soviétiques les effectifs de trois divisions, qu'il avait mis au service du Reich. L'armée Vlassov prendra une part active à la répression des maquis en France.

16. Au début des années soixante, je fus présenté au père Michel Riquet, une grande figure de la Résistance chrétienne. Proche du mouvement Combat et de l'Organisation civile et militaire (OCM), il animait la conférence Laennec, rue d'Assas, à Paris, foyer de résistance étudiante. Arrêté le 17 janvier 1944, il avait été déporté à Mauthausen, puis à Dachau. Comme on lui annonçait que j'étais le fils d'un officier tué à Bir Hakeim, il me lança un long regard, parut très ému et, visiblement incapable de parler, demanda de quoi écrire. Sur la feuille qu'on lui tendit, il traça ces mots : « Il me faut vous dire combien le courage des héros de Bir Hakeim nous a soutenus au cœur de notre misère dans les camps de concentration. Je souhaite qu'il vous soit pour la vie source de force et de respect de vous-même. »

17. Parmi lesquels ceux de la 13^e DBLE, du 1^{er} RAMa, du 1^{er} RIMa, du RIMaP/P (Tahiti) et du RIMaP/NC (Nouméa)

18. Le général Jean Simon commandait alors l'Ecole et Pierre Messmer était ministre des Armées – deux anciens de Bir Hakeim, tous deux Compagnons de la Libération.

19. Telle était, par exemple, l'opinion d'un lecteur du *Figaro*, publiée le 11 juin 1992, selon lequel Bir Hakeim n'avait été qu'une défaite, comparable à celle de Diên Biên Phu, ou, tout au moins, « une escarmouche sans influence sur l'organisation de la bataille d'El-Alamein », et qu'il était surprenant que l'on continue à faire croire aux Français qu'il s'agissait d'une victoire. Cette lettre suscita des protestations et une mise au point du général Jean Simon publiée dans *Le Figaro* du 18 juin suivant, sous le titre « Bilan des combats de Bir Hakeim », qui s'achevait par ces mots : « Pour la première fois depuis la défaite de 1940, la France peut redresser la tête et reprendre confiance dans son destin. »

20. Soldat ou officier de l'ancienne infanterie de marine (ou infanterie coloniale).

21. Le plus illustre d'entre eux, Pierre Messmer, a quitté l'armée en 1945 avec le grade de commandant ; il a ensuite occupé les plus hauts postes de l'administration coloniale en Afrique, avant de devenir ministre des Armées (1960-1969), député de la Moselle (1968-1988), ministre d'Etat chargé des DOM-TOM (1971-1972), puis Premier ministre (1972-1974). Elu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1988, il en est devenu le secrétaire perpétuel jusqu'en 1998, date de son élection au poste de chancelier de l'Institut de France. En 1999, il a été élu à l'Académie française au fauteuil de Maurice Schumann. En juin 2006, succédant au général Alain de Boissieu, il a été nommé chancelier de l'ordre de la Libération. Il est mort à 91 ans le 29 août 2007.

Annexes

1. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 176 et ss.
2. *Ibid.*, p. 194.
3. *Ibid.*, p. 195.
4. Général Koenig, *op. cit.* p. 396 et ss.
5. Pierre Messmer, *op. cit.*, p. 78-116.
6. Général Jean Simon, *op. cit.*, p. 162.
7. Maréchal Rommel, *op. cit.*, p. 190.
8. Sur ce point, l'adjudant Dürer se trompe.
9. Témoignage de Johann Dürer, publié dans la revue *Hommes de guerre*, n° 21.
10. Général de division (CR) Alain Magon de la Villehuchet, « Le Génie vainqueur à Bir Hakeim », in *La Lettre du Génie*, avril 2004, p. 40.
11. Lieutenant-colonel du génie André Gravier, *Notice historique*, 1993, p. 12 et 17. Ce document non publié m'a été aimablement communiqué par le général Magon de la Villehuchet.
12. Cité par André Gravier, *La Vérité sur Bir Hakeim*, étude publiée à compte d'auteur, Imprimerie Christmann, Essey-lès-Nancy, 1990, p. 64.

13. *Ibid.*, p. 8-9. Dans ce récit, l'auteur se met en scène à la troisième personne.

14. *Ibid.*, p. 35.

15. Susan Travers, *op. cit.*, p. 244-245. Elle est morte en décembre 2003

16. Le général Kœnig citait ce jugement dans la préface qu'il a donnée à mon ouvrage paru en 1970, *Le Bataillon des guitaristes* (Fayard). Ces lignes figuraient dans le premier tract diffusé à Brive le 17 juin 1940 par Edmond Michelet et par ses camarades du cercle des Equipes sociales.

17. *Ibid.*, p. 165.

18. *Ibid.*, p. 170.

19. *Ibid.*, p. 185.

20. *Ibid.*, p. 200.

21. *Ibid.*, p. 226.

22. *Ibid.*, p. 232-261.

23. Général Kœnig, *op. cit.*, p. 375.

24. Charles de Gaulle, *La France et son armée*, Plon, édition de 1971, p. 165.

25. Cf. *Notice historique*, p. 17.

26. Lettre de Pierre Messmer au colonel Gravier, 14 septembre 1992, reproduite dans la *Notice historique*.

Bibliographie sommaire

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- Bergot, Erwan, *Bir Hakeim, février-juin 1942*, Presses de la Cité, 1989
- Broche, François, *Le Bataillon des guitaristes*, préface du général Koenig, Fayard, 1970 (prix littéraire de la Résistance 1971) ; *Bir Hakeim, la France renaissante*, préface de Pierre Messmer, avant-propos du général Jean Simon, Editions Italiques, 2002
- Carrell, Paul, *Afrika Korps*, Robert Laffont, 1960
- Grand'Combe, Félix de, *Bir Hakeim*, Presses universitaires de France, 1945
- Gras, Yves, *La 1^{re} DFL, les Français Libres au combat*, Presses de la Cité, 1983
- Irving, David, *Rommel, la trace du renard*, Editions Alta, 1979
- Mathias, Jean, *Bir Hakeim*, Editions de Minuit, 1955
- Mordal, Jacques, *Bir Hakeim*, Amiot-Dumont, 1952
- Simiot, Bernard, *La Reconquête, de Bir Hakeim à Colmar*, Flammarion, 1945
- Annuaire de la 1^{re} division française libre*, Amicale des Anciens de la 1^{re} DFL, 1970
- Numéro spécial de *Bir Hakim L'Authion*, n° 2, juin 1952.
- Numéro spécial de *La Revue de la France Libre*, « Bir Hakeim, mai-juin 1942, XXV^e anniversaire », juin 1967
- Numéros spéciaux de la revue *Icare* pour le 40^e anniversaire de Bir Hakeim, 1982

TÉMOIGNAGES

- Bénard, Jean-Pierre, *Bir Hakeim*, Nouvelles Editions latines/Fondation de la France Libre, 2002
- Bourderioux, Lucien, *Bir Hakeim, 10 et 11 juin 1942*, récit dactylographié, 1985
- Gravier, André, *La Vérité sur Bir Hakeim*, Imprimerie Christmann, Essey-lès-Nancy, 1990 ; *Notice historique*, sans éditeur, 1993
- Général Koenig, *Bir Hakeim, 10 juin 1942*, Robert Laffont, collection « Ce jour-là », 1971.
- Ludeau, Roger, *Les Carnets de route d'un combattant du Bataillon du Pacifique*, sans éditeur, sans date (1946 ?)
- Messmer, Pierre, *Après tant de batailles...*, mémoires, Albin Michel, 1992
- Rommel (maréchal), *La Guerre sans haine*, Le Livre contemporain, 1960
- Roumeguère, Jacques, *Bir Hakeim, le combat des Français Libres*, récit dactylographié, 2003
- Saint Hillier (général), *Bir Hakeim 1942, sur les traces de la 1^{re} Légion romaine*, récit dactylographié, 1992 ; *Les Premiers soldats du général de Gaulle, la 1^{re} DFL*, Editions La Bruyère, 2000
- Les Carnets du lieutenant-colonel Brunet de Sairigné*, présentés et annotés par André-Paul Comor, Nouvelles Editions latines, 1990
- Saunal, Robert, *Le Parcours d'un Français libre*, à compte d'auteur, 2005
- Simon, Jean (général), *La Saga d'un Français libre*, Presses de la Cité, 2000
- Travers, Susan, *Tant que dure le jour*, Plon, 2001

ARTICLES

- Broche, François, « Bir Hakeim ou la France réveillée », in *Terre Magazine*, juin 1992

- Crémieux-Brilhac, Jean-Louis, « Autour de Bir Hakeim », in *Les Chemins de la mémoire*, n° 118, juin 2002
- Magon de La Villehuchet, Alain (général), « Le Génie vainqueur à Bir Hakeim », in *La Lettre du Génie*, n° 31 (janvier-avril 2004) et 32 (mai-août 2004)
- Messmer, Pierre, « La bataille qui réveilla les Français », in *Le Monde*, 12 juin 1982 ; « La bataille de Bir Hakeim », in *Espoir*, revue de l'Institut Charles de Gaulle, septembre 1986
- Monestier, Jean, « L'espoir renaît à Bir Hakeim », in *Historia*, mai 2002
- Rémy, « Bir Hakeim », in *Le Journal de la France, les années 40*, Librairie Jules Tallandier, n° 136, décembre 1971
- Saint Hillier, Bernard (général) « Bir Hakeim », in *Historia Magazine 2^e Guerre mondiale*, Librairie Jules Tallandier, n° 37, 1968 ; « Les quinze journées de Bir Hakeim », in *Miroir de l'Histoire* (numéro spécial), octobre 1978 ; « Bir Hakeim », in *Revue de la France Libre*, n° 278, 2^e trimestre 1992 ; « Bir Hakeim », in *Bir Hakim L'Authion* n° 165, avril 1997 ; « Bir Hakeim », in *Espoir* n° 124, octobre 2000.
- Schoen, Christophe, « Un grain de sable dans le désert », in *Seconde Guerre mondiale*, juillet-août 2003 (avec une interview de Pierre Messmer)
- Tauriac, Michel, « Bir Hakeim, la victoire qui a rendu l'honneur à la France », in *Paris-Match*, 4 juin 1992 ; « Le canon de Bir Hakeim » in *Le Figaro*, 11 juin 1992.
- « Bir Hakeim », dossier paru dans *L'Ancre d'or*, n° 269, juillet-août 1992.

Index

- Alanbrooke, Francis (général) : 156
Alliot-Marie, Michèle : 175
Amiel (commandant) : 37, 126
Amilakvari, Dimitri (commandant) : 26, 37, 63, 77, 95-96, 141-143, 146, 149-150, 155, 172-173, 196-198, 200
Amyot d'Inville (capitaine de corvette) : 37, 91, 96, 173
Auchinleck, Claude (général) : 18-19, 27, 31-32, 35, 104, 170

Bablon (capitaine) : 55
Babonneau (commandant) : 37, 57, 84, 89
Baeyerlin (général) : 185
Balbo (maréchal) : 10
Bauche, Jacques (lieutenant) : 76
Beauvoir (lieutenant) : 38
Bellec, Jean (lieutenant) : 107, 111, 146

Bergé, Georges (colonel) : 164
Bolifraud : 173
Bollardièrre, Paris de (capitaine) : 173
Bourderioux, Lucien (sergent) : 131-132, 143
Bourdis (capitaine) : 150, 173
Bourgeois (commandant) : 140
Bricogne (capitaine) : 150, 173
Broche, Félix (commandant, puis lieutenant-colonel) : 27, 37, 69, 72-76, 92, 128, 172-173, 207

Cance (capitaine) : 38
Capel, Jean : 168-169
Catroux (général) : 25, 156
Cazaud, Alfred (colonel) : 27
Chavanac (capitaine) : 106, 113
Churchill, Winston : 18, 20, 32

- Clerc (capitaine) : 38
 Conus (sous-lieutenant) : 81-82, 105
 Corniglion-Molinier (colonel) : 32
 Cunningham, Alan (général) : 18-19

 Dargent (aspirant) : 119
 Desmaisons (capitaine) : 38, 66, 191
 Détryat, Robert (capitaine de corvette) : 24
 Devé (lieutenant) : 133, 148, 205
 Dubois (capitaine) : 38
 Duché de Bricourt (capitaine) : 128
 Dulau (capitaine) : 38, 40-41, 111, 155
 Dürer, Johann (adjudant) : 188
 Durrbach (médecin) : 153
 Duval, René : 145

 Eden, Anthony : 171
 Eisenhower (général) : 171

 Folliot, Raphaël (capitaine) : 23, 25
 Frionnet (sous-lieutenant) : 119
 Fruchaud (médecin-commandant) : 38

 Garbay, Pierre (commandant) : 23

 Gaulle, Charles de (général) : 21, 24-25, 27, 31, 41, 47-48, 129, 133, 156-157, 162-166, 201
 Godfroy (amiral) : 203
 Gravier, André (capitaine) : 46, 71, 136, 140, 188-193, 199-201
 Graziani (maréchal) : 12-13, 15
 Gufflet (capitaine) : 149
 Guillebon, de (capitaine) : 38
 Guillon (médecin-capitaine) : 38, 153

 Hautefeuille (capitaine) : 38
 Hitler : 10, 15, 158
 Hochapfel (lieutenant) : 71, 95, 107, 111, 113
 Houfflack (sergent-chef) : 146

 Iehlé, Pierre (lieutenant de vaisseau) : 120-121, 145
 Ismay, Hastings (général) : 31-32

 Jacquelin-Josserand, André : 168
 Jacquin (capitaine) : 38
 Joxe, Pierre : 175

 Kesselring (maréchal) : 20, 82, 105, 161, 181, 184
 Koch, Lutz : 183

- Koenig, Pierre (général) : 27, 37-38, 43-44, 47-50, 52-58, 63-67, 69, 71-77, 81-92, 95-99, 102-107, 112-129, 133-136, 139-151, 155-156, 160, 167, 170, 173-174, 182-184, 187, 191-201
- Lacoin (RP) : 150
- Lalande, André (capitaine) : 150, 173
- Lamaze, Baudenom de (capitaine) : 55, 63-66, 150, 173
- Larminat, Edgard (général) : 27, 46, 71, 75, 77, 98, 125, 155, 174, 189, 199
- Laroche, de (aspirant) : 66
- Laurent-Champrosay (commandant) : 37, 56, 87, 91, 96, 126, 134, 140, 149, 173
- Leclerc (général) : 22, 170
- Legentilhomme, Paul (général) : 24-25
- Lequesne (capitaine) : 38
- Lorotte de Banes, Jean (capitaine) : 22
- Ludeau, Roger : 51, 77, 103, 117, 134, 147
- Mallet (capitaine) : 38, 71, 142, 173
- Malletti (général) : 13-14
- Mamuric, Yvan : 119, 133
- Marin, Jean : 167
- Masson (colonel) : 38, 56, 67, 71-72, 82-84, 97-98, 112, 118, 128, 134, 139, 146, 153
- Messervy (général) : 46, 58
- Messmer, Pierre (capitaine) : 64, 66, 70, 96, 112, 119, 132-133, 141-142, 145, 149-150, 160, 184-185, 201, 209, 212
- Monclar (général) : 23, 26
- Morel (capitaine) : 57, 96
- Morlon (capitaine) : 106, 117
- Morvan, André (aspirant) : 133
- Mussolini : 9, 11
- Norrie, Willoughby (général) : 99
- Oberlé, Jean : 167
- Petit, Ernest (général) : 33
- Puchois (commandant) : 70, 150
- Prestissimone (colonel) : 57
- Régnier (sous-lieutenant) : 81-82
- Renard (capitaine) : 38, 86, 146
- Ritchie, Neil (général) : 19, 35, 50, 82, 98-99, 101, 124

- Romans-Petit (colonel) :
168
- Rommel, Erwin (général) :
15-20, 22, 34, 47, 50, 53,
57, 81-82, 101-102, 115,
124, 158, 161, 163, 179-
187
- Roudaut (capitaine) : 106,
150
- Roux, Robert de (comman-
dant, puis colonel) : 24,
37, 51, 63, 70, 77, 106,
115, 118, 126
- Saint Hillier, Bernard (capi-
taine) : 26, 173, 190
- Sairigné, Gabriel de (capi-
taine) : 66, 70, 84, 96,
114, 145, 148, 172-173,
204
- Savey, Jacques (comman-
dant) : 69, 71, 85, 128,
150, 173-174, 206
- Schumann, Maurice : 167
- Simon, Jean (capitaine) :
42, 73, 112, 154, 173,
184-185
- Starck (amiral) : 171
- Tedder (général) : 95
- Théodore, Gérard (aspi-
rant) : 119
- Thibaux (médecin) : 153
- Thoreau (capitaine) : 38,
58, 67, 107, 111, 155
- Tomkins (capitaine) : 56,
64, 71-72, 82, 86
- Tramond (lieutenant) : 113,
119
- Travers, Susan (adjudant) :
147-148, 154, 194-198
- Valin (colonel) : 203
- Vialard-Goudou (médecin-
colonel) : 148, 153
- Vignes (médecin-comman-
dant) : 38, 120, 153
- Volvey, Jean (lieutenant) :
24
- Wagner (capitaine) : 143
- Wavell, Archibald (géné-
ral) : 10, 12, 16-17, 23,
27
- Wilson, Henry Maitland
(général) : 12, 14

Table

Prologue : Le théâtre méditerranéen en 1941	9
<i>Revers italiens en Libye</i>	10
<i>L'Afrika Korps débarque (février 1941)</i>	15
<i>Entrée en scène des Français Libres</i>	21
PREMIER ACTE (26-27 mai 1942).....	29
1. Les Français en Egypte.....	31
2. Les hommes de la brigade	37
3. Installation à Bir Hakeim	43
4. « Beau travail ».....	49
5. Lever de rideau	55
DEUXIÈME ACTE (28 mai-1 ^{er} juin)	61
1. L'attaque italienne.....	63
2. Vers Rotonda Signali	69
3. Entracte.....	75
TROISIÈME ACTE (2-7 juin)	79
1. « Rigolade ».....	81
2. Encerclement	89
3. « Que nous réserve l'ennemi ? ».....	95
4. « A l'entrée des enfers »	101

QUATRIÈME ACTE (8-10 juin).....	109
1. La journée la plus longue	111
2. Trois « maritornes » à la rescousse	123
3. « Toute la France vous regarde »	131
CINQUIÈME ACTE (nuit du 10 au 11 juin)	137
1. Le défilé devant la mort.....	139
2. Des morts sans absolution	145
3. Rideau.....	153
Epilogue : « Quelle réclame pour la France ! »	159
<i>Bilan de Bir Hakeim</i>	159
<i>L'Histoire n'est jamais écrite à l'avance</i>	164
<i>Le message de Bir Hakeim</i>	170
ANNEXES : Les trois énigmes de Bir Hakeim.....	177
1. Pourquoi Rommel s'est-il obstiné à vouloir prendre Bir Hakeim ?	179
2. Koenig est-il le seul « vainqueur de Bir Hakeim » ?.....	187
3. Koenig a-t-il voulu se rendre lors de la sortie ?	194
<i>Notes</i>	203
<i>Bibliographie sommaire</i>	215
<i>Index</i>	219

collection temps
Perrin

DÉJÀ PARU

1. *Histoire des femmes en Occident* (dir. Michelle Perrot, Georges Duby), *L'Antiquité* (dir. Pauline Schmitt Pantel).
2. *Histoire des femmes en Occident* (dir. Michelle Perrot, Georges Duby), *Le Moyen Âge* (dir. Christiane Klapisch-Zuber).
3. *Histoire des femmes en Occident* (dir. Michelle Perrot, Georges Duby), *XVI^e-XVIII^e siècle* (dir. Natalie Zemon Davis, Arlette Farge).
4. *Histoire des femmes en Occident* (dir. Michelle Perrot, Georges Duby), *Le XIX^e siècle* (dir. Michelle Perrot, Geneviève Fraisse).
5. *Histoire des femmes en Occident* (dir. Michelle Perrot, Georges Duby), *Le XX^e siècle* (dir. Françoise Thébaud).
6. *L'épopée des croisades* – René Grousset.
7. *La bataille d'Alger* – Pierre Pellissier.
8. *Louis XIV* – Jean-Christian Petitfils.
9. *Les soldats de la Grande Armée* – Jean-Claude Damamme.
10. *Histoire de la Milice* – Pierre Giolitto.
11. *La régression démocratique* – Alain-Gérard Slama.
12. *La première croisade* – Jacques Heers.
13. *Histoire de l'armée française* – Philippe Masson.
14. *Histoire de Byzance* – John Julius Norwich.
15. *Les Chevaliers teutoniques* – Henry Bogdan.
16. *Mémoires, Les champs de braises* – Hélié de Saint Marc.
17. *Histoire des cathares* – Michel Roquebert.
18. *Franco* – Bartolomé Bennassar.
19. *Trois tentations dans l'Église* – Alain Besançon.
20. *Le monde d'Homère* – Pierre Vidal-Naquet.
21. *La guerre à l'Est* – August von Kagenneck.
22. *Histoire du gaullisme* – Serge Berstein.
23. *Les Cent-Jours* – Dominique de Villepin.
24. *Nouvelle histoire de la France*, tome I – Jacques Marseille.
25. *Nouvelle histoire de la France*, tome II – Jacques Marseille.
26. *Histoire de la Restauration* – Emmanuel de Waresquiel et Benoît Yvert.

27. *La Grande Guerre des Français* – Jean-Baptiste Duroselle.
28. *Histoire de l'Italie* – Catherine Brice.
29. *La civilisation de l'Europe à la Renaissance* – John Hale.
30. *Histoire du Consulat et de l'Empire* – Jacques-Olivier Boudon.
31. *Les Templiers* – Laurent Daillez.
32. *Madame de Pompadour* – Évelyne Lever.
33. *La guerre en Indochine* – Georges Fleury.
34. *De Gaulle et Churchill* – François Kersaudy.
35. *Le passé d'une discorde* – Michel Abitbol.
36. *Louis XV* – François Bluche.
37. *Histoire de Vichy* – Jean-Paul Cointet.
38. *La bataille de Waterloo* – Jean-Claude Damamme.
39. *Pour comprendre la guerre d'Algérie* – Jacques Duquesne.
40. *Louis XI* – Jacques Heers.
41. *La bête du Gévaudan* – Michel Louis.
42. *Histoire de Versailles* – Jean-François Solnon.
43. *Voyager au Moyen Âge* – Jean Verdon.
44. *La Belle Époque* – Michel Winock.
45. *Les manuscrits de la mer Morte* – Michael Wise,
Martin Abegg Jr. & Edward Cook.
46. *Histoire de l'éducation*, tome I – Michel Rouche.
47. *Histoire de l'éducation*, tome II – François Lebrun, Marc Venard,
Jean Quéniart.
48. *Les derniers jours de Hitler* – Joachim Fest.
49. *Zita impératrice courage* – Jean Sévillia.
50. *Histoire de l'Allemagne* – Henry Bogdan.
51. *Lieutenant de panzers* – August von Kagenneck.
52. *Les hommes de Dien Bien Phu* – Roger Bruge.
53. *Histoire des Français venus d'ailleurs* – Vincent Viet.
54. *La France qui tombe* – Nicolas Baverez.
55. *Histoire du climat* – Pascal Acot.
56. *Charles Quint* – Philippe Erlanger.
57. *Le terrorisme intellectuel* – Jean Sévillia.
58. *La place des bonnes* – Anne Martin-Fugier.
59. *Les grands jours de l'Europe* – Jean-Michel Gaillard.
60. *Georges Pompidou* – Éric Roussel.
61. *Les États-Unis d'aujourd'hui* – André Kaspi.
62. *Le masque de fer* – Jean-Christian Petitfils.
63. *Le voyage d'Italie* – Dominique Fernandez.
64. *1789, l'année sans pareille* – Michel Winock.

65. *Les Français du Jour J* – Georges Fleury.
66. *Padre Pio* – Yves Chiron.
67. *Naissance et mort des Empires*.
68. *Vichy 1940-1944* – Jean-Pierre Azéma, Olivier Wieviorka.
69. *L'Arabie Saoudite en guerre* – Antoine Basbous.
70. *Histoire de l'éducation*, tome III – Françoise Mayeur.
71. *Histoire de l'éducation*, tome IV – Antoine Prost.
72. *La bataille de la Marne* – Pierre Miquel.
73. *Les intellectuels en France* – Pascal Ory, Jean-François Sirinelli.
74. *Dictionnaire des pharaons* – Pascal Vernus, Jean Yoyotte.
75. *La Révolution américaine* – Bernard Cottret.
76. *Voyage dans l'Égypte des Pharaons* – Christian Jacq.
77. *Histoire de la Grande-Bretagne* – Roland Marx,
Philippe Chassaing.
78. *Histoire de la Hongrie* – Miklós Molnar.
79. *Chateaubriand* – Ghislain de Diesbach.
80. *La Libération de la France* – André Kaspi.
81. *L'empire des Plantagenêt* – Martin Aurell.
82. *La Révolution française* – Jean-Paul Bertaud.
83. *Les Vikings* – Régis Boyer.
84. *Examen de conscience* – August von Kagenack.
85. *1905, la séparation des Églises et de l'État*.
86. *Les femmes cathares* – Anne Brenon.
87. *L'Espagne musulmane* – André Clot.
88. *Verdi et son temps* – Pierre Milza.
89. *Sartre* – Denis Bertholet.
90. *L'avorton de Dieu* – Alain Decaux.
91. *La guerre des deux France* – Jacques Marseille.
92. *Honoré d'Estienne d'Orves* – Étienne de Montety.
93. *Gilles de Rais* – Jacques Heers.
94. *Laurent le Magnifique* – Jack Lang.
95. *Histoire de Venise* – Alvise Zorzi.
96. *Le malheur du siècle* – Alain Besançon.
97. *Fouquet* – Jean-Christian Petitfils.
98. *Sissi, impératrice d'Autriche* – Jean des Cars.
99. *Histoire des Tchèques et des Slovaques* – Antoine Marès.
100. *Marie Curie* – Laurent Lemire.
101. *Histoire des Espagnols*, tome I – Bartolomé Bennassar.
102. *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale* – Pierre Blet.
103. *Histoire de Rome*, tome I – Marcel Le Glay.

104. *Histoire de Rome*, tome II – Marcel Le Glay.
105. *L'État bourguignon 1363-1477* – Bertrand Schnerb.
106. *L'Impératrice Joséphine* – Françoise Wagener.
107. *Histoire des Habsbourg* – Henry Bogdan.
108. *La Première Guerre mondiale* – John Keegan.
109. *Marguerite de Valois* – Éliane Viennot.
110. *La Bible arrachée aux sables* – Werner Keller.
111. *Le grand gaspillage* – Jacques Marseille.
112. « *Si je reviens comme je l'espère* » : *lettres du front et de l'Arrière, 1914-1918* – Marthe, Joseph, Lucien et Marcel Papillon.
113. *Le communisme* – Marc Lazar.
114. *La guerre et le vin* – Donald et Petie Kladstrup.
115. *Les chrétiens d'Allah* – Lucile et Bartolomé Bennassar.
116. *L'Égypte de Bonaparte* – Jean-Joël Brégeon.
117. *Les empires nomades* – Gérard Chaliand.
118. *La guerre de Trente Ans* – Henry Bogdan.
119. *La bataille de la Somme* – Alain Denizot.
120. *L'Église des premiers siècles* – Maurice Vallery-Radot.
121. *L'épopée cathare*, tome I, *L'invasion* – Michel Roquebert.
122. *L'homme européen* – Jorge Semprún,
Dominique de Villepin.
123. *Mozart* – Pierre-Petit.
124. *La guerre de Crimée* – Alain Gouttman.
125. *Jésus et Marie-Madeleine* – Roland Hureaux.
126. *L'épopée cathare*, tome II, *Muret ou la dépossession* –
Michel Roquebert.
127. *De la guerre* – Carl von Clausewitz.
128. *La fabrique d'une nation* – Claude Nicolet.
129. *Quand les catholiques étaient hors la loi* – Jean Sévillia.
130. *Dans le bunker de Hitler* – Bernd Freytag von Loringhoven
et François d'Alañon.
131. *Marthe Robin* – Jean-Jacques Antier.
132. *Les empires normands d'Orient* – Pierre Aubé.
133. *La guerre d'Espagne* – Bartolomé Bennassar.
134. *Richelieu* – Philippe Erlanger.
135. *Les Mérovingiennes* – Roger-Xavier Lantéri.
136. *De Gaulle et Roosevelt* – François Kersaudy.
137. *Historiquement correct* – Jean Sévillia.
138. *L'actualité expliquée par l'Histoire*.

139. *Tuez-les tous! La guerre de religion à travers l'histoire* – Élie Barnavi, Anthony Rowley.
140. *Jean Moulin* – Jean-Pierre Azéma.
141. *Nouveau monde, vieille France* – Nicolas Baverez.
142. *L'Islam et la Raison* – Malek Chebel.
143. *La gauche en France* – Michel Winock.
144. *Malraux* – Curtis Cate.
145. *Une vie pour les autres. L'aventure du père Ceyrac* – Jérôme Cordelier.
146. *Albert Speer* – Joachim Fest.
147. *Du bon usage de la guerre civile en France* – Jacques Marseille.
148. *Raymond Aron* – Nicolas Baverez.
149. *Joyeux Noël* – Christian Carion.
150. *Frères de tranchées* – Marc Ferro.
151. *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem, tome I, 1095-1130, L'anarchie musulmane* – René Grousset.
152. *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem, tome II, 1131-1187, L'équilibre* – René Grousset.
153. *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem, tome III, 1188-1291, L'anarchie franque* – René Grousset.
154. *Napoléon* – Luigi Mascilli Migliorini.
155. *Versailles, le chantier de Louis XIV* – Frédéric Tiberghien.
156. *Le siècle de saint Bernard et Abélard* – Jacques Verger, Jean Jolivet.
157. *Juifs et Arabes au XX^e siècle* – Michel Abitbol.
158. *Par le sang versé. La Légion étrangère en Indochine* – Paul Bonniecarrère.
159. *Napoléon III* – Pierre Milza.
160. *Staline et son système* – Nicolas Werth.
161. *Que faire?* – Nicolas Baverez.
162. *Stratégie* – B. H. Liddell Hart.
163. *Les populismes* (dir. Jean-Pierre Rioux).
164. *De Gaulle, 1890-1945, tome I* – Éric Roussel.
165. *De Gaulle, 1946-1970, tome II* – Éric Roussel.
166. *La Vendée et la Révolution* – Jean-Clément Martin.
167. *Aristocrates et grands bourgeois* – Éric Mension-Rigau.
168. *La campagne d'Italie* – Jean-Christophe Notin.
169. *Lawrence d'Arabie* – Jacques Benoist-Méchin.
170. *Les douze Césars* – Régis F. Martin.

171. *L'épopée cathare*, tome III, *Le lys et la croix* – Michel Roquebert.
172. *L'épopée cathare*, tome IV, *Mourir à Montségur* – Michel Roquebert.
173. *Henri III* – Jean-François Solnon.
174. *Histoires des Antilles françaises* – Paul Butel.
175. *Rodolphe et les secrets de Mayerling* – Jean des Cars.
176. *Oradour, 10 juin 1944* – Sarah Farmer.
177. *Volontaires français sous l'uniforme allemand* – Pierre Giolitto.
178. *Chute et mort de Constantinople* – Jacques Heers.
179. *Nouvelle histoire de l'Homme* – Pascal Picq.
180. *L'écriture. Des hiéroglyphes au numérique*.
181. *C'était Versailles* – Alain Decaux.
182. *De Raspoutine à Poutine* – Vladimir Fedorovski.
183. *Histoire de l'esclavage aux États-Unis* – Claude Fohlen.
184. *Ces papes qui ont fait l'histoire* – Henri Tincq.
185. *Classes laborieuses et classes dangereuses* – Louis Chevalier.
186. *Les enfants soldats* – Alain Louyot.
187. *Premiers ministres et présidents du Conseil* – Benoît Yvert.
188. *Le massacre de Katyn* – Victor Zaslavsky.
189. *Enquête sur les apparitions de la Vierge* – Yves Chiron.
190. *L'épopée cathare*, tome V, *La fin des Amis de Dieu* – Michel Roquebert.
191. *Histoire de la diplomatie française*, tome I.
192. *Histoire de la diplomatie française*, tome II.
193. *Histoire de l'émigration* – Ghislain de Diesbach.
194. *Le monde des Ramsès* – Claire Lalouette.
195. *Bernadette Soubirous* – Anne Bernet.
196. *Cosa Nostra. La mafia sicilienne de 1860 à nos jours* – John Dickie.
197. *Les mensonges de l'Histoire* – Pierre Miquel.
198. *Les négriers en terres d'islam* – Jacques Heers.
199. *Nelson Mandela* – Jack Lang.
200. *Un monde de ressources rares* – Le Cercle des économistes et Érik Orsenna.
201. *L'histoire de l'univers et le sens de la création* – Claude Tresmontant.
202. *Ils étaient sept hommes en guerre* – Marc Ferro.
203. *Précis de l'art de la guerre* – Antoine-Henri Jomini.
204. *Comprendre les États-Unis d'aujourd'hui* – André Kaspi.

205. *Tsahal* – Pierre Razoux.
206. *Pop philosophie* – Mehdi Belahj Kacem, Philippe Nassif.
207. *Le roman de Vienne* – Jean des Cars.
208. *Hélie de Saint Marc* – Laurent Beccaria.
209. *La dénazification* (dir. Marie-Bénédicte Vincent).
210. *La vie mondaine sous le nazisme* – Fabrice d'Almeida.
211. *Comment naissent les révolutions*.
212. *Comprendre la Chine d'aujourd'hui* – Jean-Luc Domenach.
213. *Le second Empire* – Pierre Miquel.
214. *Les papes en Avignon* – Dominique Paladilhe.
215. *Jean Jaurès* – Jean-Pierre Rioux.
216. *La Rome des Flaviens* – Catherine Salles.
217. *6 juin 44* – Jean-Pierre Azéma, Philippe Burrin,
Robert O. Paxton.
218. *Eugénie, la dernière impératrice* – Jean des Cars.
219. *L'homme Robespierre* – Max Gallo.
220. *Les Barbaresques* – Jacques Heers.
221. *L'élection présidentielle en France, 1958-2007* – Michel Winock.
222. *Histoire de la Légion étrangère* – Georges Blond.
223. *1 000 ans de jeux Olympiques* – Moses I. Finley,
H. W. Pleket.
224. *Quand les Alliés bombardaient la France* – Eddy Florentin.
225. *La crise des années 30 est devant nous* – François Lenglet.
226. *Le royaume wisigoth d'Occitanie* – Joël Schmidt.
227. *L'épuration sauvage* – Philippe Bourdrel.
228. *La révolution de la Croix* – Alain Decaux.
229. *Frédéric de Hohenstaufen* – Jacques Benoist-Méchin.
230. *Savants sous l'Occupation* – Nicolas Chevassus-au-Louis.
231. *Moralement correct* – Jean Sévillia.
232. *Claude Lévi-Strauss, le passeur de sens* – Marcel Hénaff.
233. *Le voyage d'automne* – François Dufay.
234. *Erbo, pilote de chasse* – August von Kagenack.
235. *L'éducation des filles en France au XIX^e siècle* –
Françoise Mayeur.
236. *Histoire des pays de l'Est* – Henry Bogdan.
237. *Les Capétiens* – François Menant, Hervé Martin,
Bernard Merdrignac, Monique Chauvin.
238. *Le roi, l'empereur et le tsar* – Catrine Clay.
239. *Neanderthal* – Marylène Patou-Mathis.
240. *Judas, de l'Évangile à l'Holocauste* – Pierre-Emmanuel Dauzat.

241. *Le roman vrai de la crise financière* – Olivier Pastré,
Jean-Marc Sylvestre.
242. *Comment l'Algérie devint française* – Georges Fleury.
243. *Le Moyen Âge, une imposture* – Jacques Heers.
244. *L'île aux cannibales* – Nicolas Werth.
245. *Policiers français sous l'Occupation* – Jean-Marc Berlière.
246. *Histoire secrète de l'Inquisition* – Peter Godman.
247. *La guerre des capitalismes aura lieu* – Le Cercle des économistes
(dir. Jean-Hervé Lorenzi).
248. *Les guerres bâtardes* – Arnaud de La Grange,
Jean-Marc Balencie.
249. *De la croix de fer à la potence* – August von Kagenack.
250. *Nous voulions tuer Hitler* – Philipp Freiherr von Boeselager.
251. *Le soleil noir de la puissance, 1796-1807* –
Dominique de Villepin.
252. *L'aventure des Normands, VIII^e- XIII^e siècle* – François Neveux.
253. *La spectaculaire histoire des rois des Belges* – Patrick Roegiers.
254. *L'islam expliqué par* – Malek Chebel.
255. *Pour en finir avec Dieu* – Richard Dawkins.
256. *La troisième révolution américaine* – Jacques Mistrail.
257. *Les dernières heures du libéralisme* – Christian Chavagneux.
258. *La Chine m'inquiète* – Jean-Luc Domenach.
259. *La religion cathare* – Michel Roquebert.
260. *Histoire de la France, tome I, 1900-1930* – Serge Berstein,
Pierre Milza.
261. *Histoire de la France, tome II, 1930-1958* – Serge Berstein,
Pierre Milza.
262. *Histoire de la France, tome III, 1958 à nos jours* – Serge Berstein,
Pierre Milza.
263. *Les Grecs et nous* – Marcel Detienne.
264. *Deleuze* – Alberto Gualandi.
265. *Le réenchantement du monde* – Michel Maffesoli.
266. *Spinoza* – André Scala.
267. *Les Français au quotidien, 1939-1949* – Éric Alary,
Bénédicte Vergez-Chaignon, Gilles Gauvin.
268. *Teilhard de Chardin* – Jacques Arnould.
269. *Jeanne d'Arc* – Colette Beaune.
270. *Crises, chaos et fins de monde*.
271. *Auguste* – Pierre Cosme.
272. *Histoire de l'Irlande* – Pierre Joannon.

273. *Les inconnus de Versailles* – Jacques Levron.
274. *Ils ont vécu sous le nazisme* – Laurence Rees.
275. *La nuit au Moyen Âge* – Jean Verdon.
276. *Ce que savaient les Alliés* – Christian Destremau.
277. *François I^{er}* – Jack Lang.
278. *Alexandre le Grand* – Jacques Benoist-Méchin.
279. *L'Égypte des Mamelouks* – André Clot.
280. *Les valets de chambre de Louis XIV* – Mathieu Da Vinha.
281. *Les grands sages de l'Égypte ancienne* – Christian Jacq.
282. *Armagnacs et Bourguignons* – Bertrand Schnerb.
283. *La révolution des Templiers* – Simonetta Cerrini.
284. *Les crises du capitalisme*.
285. *Communisme et totalitarisme* – Stéphane Courtois.
286. *Les chasseurs noirs* – Christian Ingrao.
287. *Averroès* – Ali Benmakhlouf.
288. *Les guerres préhistoriques* – Lawrence H. Keeley.
289. *Devenir de Gaulle* – Jean-Luc Barré.
290. *Lyautey* – Arnaud Teyssier.
291. *Fin de monde ou sortie de crise?* – Le Cercle des économistes
(dir. Pierre Dockès et Jean-Hervé Lorenzi).
292. *Madame de Montespan* – Jean-Christian Petitfils.
293. *L'extrême gauche plurielle* – Philippe Raynaud.
294. *La guerre d'indépendance des Algériens*
(prés. Raphaëlle Branche).
295. *La France de la Renaissance* – Arlette Jouanna.
296. *Verdun 1916* – Malcolm Brown.
297. *Lytard* – Alberto Gualandi.
298. *Catherine de Médicis* – Jean-François Solnon.
299. *Le xx^e siècle idéologique et politique* – Michel Winock.
300. *L'art nouveau en Europe* – Roger-Henri Guerrand.
301. *Les salons de la III^e République* – Anne Martin-Fugier.
302. *Lutèce* – Joël Schmidt.
303. *Les aventurières de Dieu* – Elisabeth Dufourcq.
304. *Chiisme et politique au Moyen-Orient* – Laurence Louër.
305. *La chute ou l'Empire de la solitude 1807-1814* –
Dominique de Villepin.
306. *Louis II de Bavière* – Jean des Cars.
307. *L'Égypte des grands pharaons* – Christian Jacq.
308. *La Deuxième Guerre mondiale* – John Keegan.
309. *Histoire du libertinage* – Didier Foucault.

310. *L'affaire Cicéron* – François Kersaudy.
311. *Les Gaulois contre les Romains* – Joël Schmidt.
312. *Le soufre et le moisi* – François Dufay.
313. *Histoire des Étrusques* – Jean-Marc Irollo.
314. *Le plaisir au Moyen Âge* – Jean Verdon.
315. *Cro Magnon* – Marcel Otte.
316. *La ligne de démarcation* – Éric Alary.
317. *Histoires de Berlin* – Bernard Oudin, Michèle Georges.
318. *Histoire de l'armée allemande* – Philippe Masson.
319. *La guerre de Cent Ans* – Georges Minois.
320. *La santé de Louis XIV* – Stanis Perez.
321. *La mémoire des pieds-noirs* – Joëlle Hureau.
322. *Pascal* – Francesco Paolo Adorno.
323. *Dictionnaire culturel de la Bible*.
324. *Levinas* – François-David Sebbah.
325. *Histoire de la réforme protestante* – Bernard Cottret.
326. *Chronologie commentée de la Seconde Guerre mondiale* –
André Kaspi.
327. *Chronologie commentée du Moyen Âge français* – Laurent Theis.
328. *Histoire de l'ordre de Malte* – Bertrand Galimard Flavigny.
329. *Histoire ignorée de la marine française* – Étienne Taillemite.
330. *Erich von Manstein* – Benoît Lemay.
331. *L'argent des Français* – Jacques Marseille.
332. *Leclerc* – Jean-Christophe Notin.
333. *Radio Londres* – Aurélie Luneau.
334. *Louis XII* – Didier Le Fur.
335. *Le chouan du Tyrol* – Jean Sévillia.
336. *Cléopâtre* – Jacques Benoist-Méchin.
337. *Les noirs américains* – Nicole Bacharan.
338. *Que sont les grands hommes devenus ?* – Jacques Julliard.
339. *La cour de Versailles aux XVII^e et XVIII^e siècles* – Jacques Levron.
340. *Simon de Montfort* – Michel Roquebert.
341. *Les deux terres promises* – Michel Abitbol.
342. *Histoire des instituteurs et des professeurs* –
Béatrice Compagnon, Anne Thévenin.
343. *Baudouin IV de Jérusalem* – Pierre Aubé.
344. *Monet* – Pascal Bonafoux.
345. *La moisson des dieux* – Jean-Jacques Fiechter.
346. *La Terre est plate* – Thomas L. Friedman.
347. *La société d'indifférence* – Alain-Gérard Slama.

348. *Gaston Fébus* – Claudine Pailhès.
349. *La France perd la mémoire* – Jean-Pierre Rioux.
350. *Mémoires accessoires*, tome I, 1921-1946 – Philippe de Gaulle.
351. *Mémoires accessoires*, tome II, 1946-1982 – Philippe de Gaulle.
352. *11 novembre 1942, l'invasion de la zone libre* – Eddy Florentin.
353. *L'homme du Monde, la vie d'Hubert Beuve-Méry* –
Laurent Greilsamer.
354. *Staline, la cour du tsar rouge*, tome I, 1929-1941 –
Simon Sebag Montefiore.
355. *Staline, la cour du tsar rouge*, tome II, 1941-1953 –
Simon Sebag Montefiore.
356. *Le 18 Brumaire* – Thierry Lentz.
357. *Louis XVI*, tome I, 1754-1786 – Jean-Christian Petitfils.
358. *Louis XVI*, tome II, 1786-1793 – Jean-Christian Petitfils.
359. *Histoire de la cuisine et de la gastronomie françaises* –
Patrick Rambourg.
360. *L'Amérique des néo-conservateurs, l'illusion messianique* –
Alain Frachon, Daniel Vernet.
361. *Du fascisme* – Pascal Ory.
362. *Histoire de la gendarmerie* – Éric Alary.
363. *Clemenceau* – Michel Winock.
364. *Le modèle suisse* – François Garçon.
365. *Une journée dans l'affaire Dreyfus, « J'accuse », 13 janvier 1898*
– Alain Pagès.
366. *Ribbentrop* – Michael Bloch.
367. *Voyage au cœur de l'OAS* – Olivier Dard.
368. *Splendeurs et misères du fait divers* – Louis Chevalier.
369. *Christianisme et paganisme du IV^e au VIII^e siècle* –
Ramsay MacMullen.
370. *Mihailović, héros trahi par les Alliés (1893-1946)* –
Jean-Christophe Buisson.
371. *La guerre civile européenne. National-socialisme et bolchevisme,*
1917-1945 – Ernst Nolte.
372. *Rome et Jérusalem* – Martin Goodman.
373. *La chute de Saïgon* – Olivier Todd.
374. *Les secrets du Vatican* – Bernard Lecomte.
375. *Madame de Staël* – Ghislain de Diesbach.
376. *L'irrésistible ascension de l'argent* – Niall Ferguson.
377. *Erwin Rommel* – Benoît Lemaï.
378. *Histoire des Espagnols*, tome II – Bartolomé Bennassar.

379. *Les généraux allemands parlent* – Basil H. Liddell Hart.
380. *Google et le nouveau monde* – Bruno Racine.
381. *Histoire de France* – Jacques Bainville.
382. *Après le déluge* – Nicolas Baverez.
383. *Histoires de la Révolution et de l'Empire* – Patrice Gueniffey.
384. *Mille ans de langue française*, tome I, *Des origines au français moderne* – Alain Rey, Frédéric Duval, Gilles Siouffi.
385. *Mille ans de langue française*, tome II, *Nouveaux destins* – Alain Rey, Frédéric Duval, Gilles Siouffi.
386. *Juliette Gréco, une vie en liberté* – Bertrand Dicale.
387. *Le grand jeu de dupes* – Gabriel Gorodetsky.
388. *Des cendres en héritage. L'histoire de la CIA* – Tim Weiner.
389. *La Bastoche. Une histoire du Paris populaire et criminel* – Claude Dubois.
390. *Les Mitterrand* – Robert Schneider.
391. *L'étrange voyage de Rudolf Hess* – Martin Allen.
392. *Le monde post-américain* – Fareed Zakaria.
393. *Enquête sur les béatifications et les canonisations* – Yves Chiron.
394. *Histoire des paradis* – Pierre-Antoine Bernheim, Guy Stavridès.
395. *Margaret Thatcher* – Jean-Louis Thiériot.
396. *L'art de la guerre* – Nicolas Machiavel.
397. *Caligula* – Pierre Renucci.
398. *L'épopée du Normandie-Niemen* – Roland de la Poype.
399. *Stefan Zweig* – Dominique Bona.
400. *Louise de La Vallière* – Jean-Christian Petitfils.
401. *La saga des Grimaldi* – Jean des Cars.
402. *Jacques Pilhan, le sorcier de l'Élysée* – François Bazin.
403. *François-Joseph* – Jean-Paul Bled.
404. *La gauche à l'épreuve 1968-2011* – Jean-Pierre Le Goff.
405. *La vie élégante* – Anne Martin-Fugier.
406. *Le mur de Berlin* – Frederick Taylor.
407. *Naissance de la police moderne* – Jean-Marc Berlière.
408. *La guerre du Mexique* – Alain Gouttman.
409. *Les conflits du Proche-Orient* – Xavier Baron.
410. *L'Action française* – François Huguénin.
411. *Le duel, une passion française* – Jean-Joël Jeanneney.
412. *La bataille de Moscou* – Andrew Nagorski.
413. *Jean-Jacques Rousseau* – Monique et Bernard Cottret.
414. *Louis Massignon* – Christian Destremau, Jean Moncelon.
415. *Histoire politique de la V^e République* – Arnaud Teyssier.

416. *Le peuple de la nuit* – Diana Cooper-Richet.
417. *François-Ferdinand d'Autriche* – Jean-Louis Thiériot.
418. *Les dossiers secrets du XX^e siècle* – Alain Decaux.
419. *Histoire de la papauté* – Yves Bruley.
420. *Anti-Prince* – François Sauzey.
421. *Jeanne d'Arc, vérités et légendes* – Colette Beaune.
422. *Heydrich et la solution finale* – Édouard Husson.
423. *Sainte Geneviève* – Joël Schmidt.
424. *Malesherbes* – Jean des Cars.
425. *Histoire de la Méditerranée* – John Julius Norwich.
426. *La guerre secrète, tome I, Origines des moyens spéciaux et premières victoires alliées* – Anthony Cave Brown.
427. *La guerre secrète, tome II, Le jour J et la fin du III^e Reich* – Anthony Cave Brown.
428. *La droite, hier et aujourd'hui* – Michel Winock.
429. *L'obsession des frontières* – Michel Foucher.
430. *L'impardonnable défaite* – Claude Quétel.
431. *Le dernier empereur* – Jean Sévillia.
432. *Lucie Aubrac* – Laurent Douzou.
433. *Le déclin de Rome et la corruption du pouvoir* – Ramsay MacMullen.
434. *Le donjon et le clocher* – Eric Mensien-Rigau.
435. *Histoire de l'Atlantique* – Paul Butel.
436. *Skorzeny, chef des commandos de Hitler* – Glenn B. Infield.
437. *Une histoire du XX^e siècle, tome I* – Raymond Aron.
438. *Une histoire du XX^e siècle, tome II* – Raymond Aron.
439. *Versailles après les rois* – Franck Ferrand.
440. *Précis de l'histoire de France* – Jules Michelet.
441. *L'assassinat d'Henri IV* – Jean-Christian Petitfils.
442. *De l'esprit de cour* – Dominique de Villepin.
443. *Figures de proue* – René Grousset.
444. *La saga des Hachémites* – Rémy Kauffer.
445. *Jacques et Raïssa Maritain* – Jean-Luc Barré.
446. *La chevalerie* – Dominique Barthélemy.
447. *Histoire de Rome* – Jean-Yves Boriaud.
448. *De Gaulle et l'Algérie française* – Michèle Cointet.
449. *Le clan des Médicis* – Jacques Heers.
450. *Histoire des grands-parents* – Vincent Gourdon.
451. *Histoire des grands scientifiques français* – Éric Sartori.
452. *Bir Hakeim* – François Broche.

À PARAÎTRE

La mort de Napoléon – Thierry Lentz.

L'épopée de l'archéologie – Jean-Claude Simoën.

L'Égypte ancienne au jour le jour – Christian Jacq.

Histoire de Beyrouth – Samir Kassir.

Bir Hakeim

François Broche

En juin 1942, sous la chaleur écrasante du désert libyen, les Français Libres du général Kœnig, accrochés à la position de Bir Hakeim, résistèrent quinze jours durant, à un contre dix, aux forces de l'Axe. En freinant la marche de Rommel, ils permirent à la VIII^e armée britannique de se replier pour ensuite vaincre l'Afrika Korps à El-Alamein.

Voici le récit de l'un des plus remarquables faits d'armes de la Seconde Guerre mondiale, dont le caractère extraordinaire aura été reconnu par de Gaulle, Churchill et même Hitler. Bir Hakeim est un succès politique autant que militaire : en signant l'acte de naissance de la France Combattante, les hommes de Kœnig ont permis à la France vaincue en 1940 de renaître.

Historien, François Broche est le fils du lieutenant-colonel Félix Broche, tué à Bir Hakeim le 9 juin 1942. Il a publié plusieurs ouvrages sur la France Libre dont *Le bataillon des Guitaristes* (prix littéraire de la Résistance), *Les bombardiers de la France Libre* et *L'épopée de la France Libre*. Il est également l'auteur du *Dernier jour du général de Gaulle*.

Artilleurs de la Légion étrangère française lors d'une offensive dans le désert contre les troupes d'Erwin Rommel. Bir Hakeim, 1942.

© TopFoto/Roger-Viollet

978-2-262-03995-0



9 782262 039950

www.editions-perrin.fr

18,50 €

Prix France TTC